



Joël
GUIBERT

Retraite spirituelle

LÉONIE

LA FAIBLESSE TRANSFIGURÉE

Éditions  du Carmel

**Léonie Martin,
la pauvreté transfigurée**

Joël Guibert

Retraite spirituelle

**Léonie Martin,
la pauvreté transfigurée**

ISSN : en cours

ISBN : 978-2-84713-

Couverture :

© Éditions du Carmel

33 avenue Jean Rieux – 31500 Toulouse

Site internet: www.editionsducarmel.com

 Éditions du Carmel

2018

Ouvrages du même auteur

- *Renaitre d'en Haut, une vie renouvelée par l'Esprit Saint*, Éditions de l'Emmanuel, 2008.
- *L'abandon à Dieu, un chemin de paix*, Éditions du Carmel, 2010.
- *Que vienne ta miséricorde*, Éditions de l'Emmanuel, 2011.
- *La sagesse de la Croix*, Éditions de l'Emmanuel, 2012.
- *Vivre en Marie*, Éditions du Carmel, 2013.
- *L'art d'être libre*, Éditions de l'Emmanuel, 2013.
- *Prêtre*, Éditions de l'Emmanuel, 2014.
- *Rendre amour pour amour*, Éditions Téqui, 2015.
- *La puissance de la foi*, Éditions Téqui, 2016.
- *Prêcher dans l'Esprit*, Éditions Téqui, 2017.
- *Contempler l'au-delà pour vivre pleinement ici-bas*, Éditions Téqui, 2017.

Remerciements

À Léonie, pour son oui et son abandon à Dieu.

À la communauté des religieuses de la Visitation de Caen, pour leurs conseils précieux qui ont contribué à l'élaboration de cet ouvrage.

Les personnes désireuses de participer à une retraite prêchée par le Père Joël Guibert peuvent consulter le site suivant :

www.perejoel.com

Abréviations

CF: *Correspondance familiale* de saints Zélie et Louis Martin, 1863-1888, Éd. du Cerf, 2004. Les numéros renvoient aux lettres.

Conseils de lecture

Ami lecteur, cet ouvrage de spiritualité, en compagnie de Léonie, la sœur de sainte Thérèse de Lisieux, peut tout à fait être lu comme on le fait habituellement, au gré du temps libre. Mais il a été conçu de manière à pouvoir aussi être utilisé comme un guide spirituel pour un temps de retraite intérieure, vécu soit à la maison ou dans le cadre d'un séjour en abbaye. Pas d'introduction ni de conclusion, mais 10 chapitres, correspondant, pour chacun, à une conférence d'une heure. Habituellement, les retraites spirituelles comportent deux conférences par jour: avec ces dix chapitres, vous avez donc entre les mains une aide pour faire retraite sur une durée de cinq jours, à monnayer bien sûr comme vous l'entendez. Pour que cette lecture porte du fruit, nous vous conseillons de lire un chapitre le matin et de vous accorder dans la foulée un temps de prière silencieuse; procédez pareillement pour l'après-midi. Au cours de ces temps de prière, mettez-vous en présence du Seigneur, regardez-le et, aidé des pages que vous venez de lire, laissez Jésus vous enseigner intérieurement, sur lui-même, sur vous-même et sur votre vie spirituelle. Sans tension, sans planification, soyez comme une page blanche

sur laquelle vous laissez Dieu écrire. Vous avez bien raison de vous autoriser à prendre un temps fort spirituel, cela peut changer la vie! Voici ce que disait Léonie au sortir d'une de ses retraites: « Me voilà sortie de retraite, toute transformée, toute renouvelée, au dire de notre Mère [supérieure], je n'en ai jamais fait d'aussi lumineuse et fructueuse¹. »

Cher lecteur, vous désirez sans doute savoir où ce petit livre vous emmène. Léonie est la sœur la plus « cabossée » des filles Martin et pourtant elle est celle qui a le mieux compris la doctrine spirituelle de la petite Thérèse. Léonie, avec toutes ses limites, ses pauvretés et ses blessures, a si bien vécu et pratiqué la voie d'abandon à Dieu, qu'avec le temps, elle en a été toute transformée... « Léonie ou la pauvreté transfigurée »! Vous êtes certainement intéressé par son secret de vie. Alors, sans tarder, prenez la main de cette humble visitandine et adoptez-la comme votre grande sœur, elle a tant de bonnes choses à vous confier. Après une brève biographie qui nous permettra de mieux entrevoir l'épaisseur humaine et la densité intérieure de Léonie, nous plongerons dans les secrets de la petite voie telle qu'elle l'a pratiquée. Nous en ferons apparaître les grandes nervures, mais aussi ses contrefaçons ainsi que ses exigences, et surtout sa puissance de transformation. Un vrai chemin de vie, de renaissance et de paix intérieure.

1. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 9 novembre 1919.

Premier jour

Matin

Brève histoire d'une âme

Qui ne connaît pas Thérèse de Lisieux? Même parmi les gens qui se disent loin de l'Église, poser cette question relève de l'affront, tant cette figure appartient désormais au patrimoine de la société. Par contre, demander à la cantonade, « qui connaît Léonie Martin? » ou pire encore, « connaissez-vous sœur Françoise-Thérèse Martin? », une telle interrogation a toutes les chances de provoquer la réponse suivante, « désolé, je ne vois pas du tout! ».

Dans le monde, il est aisé de se faire un nom quand on est « fils de », quand on est issu d'une famille au patronyme illustre ou lorsqu'un de ses membres a été rendu célèbre grâce à une œuvre forçant l'admiration. Si ces conditions natives rendent facile la possibilité de *se faire un nom*, par contre, il peut être très difficile de *se faire une place*: en effet, le rayonnement de l'illustre membre de famille peut être si puissant, si irrésistible qu'il en vienne à éclipser le reste de la tribu. Léonie Martin (1863-1941), devenue sœur Françoise-Thérèse, religieuse de la Visitation de Caen, se trouve un peu dans ce cas de figure. Ce n'est pas rien d'être la propre sœur de sainte Thérèse de Lisieux, « la plus grande sainte des temps modernes », selon les mots du

pape saint Pie X, et qui plus est, déclarée en 1997 par Jean-Paul II, « Docteur de l'Église », autrement dit, Docteur ès sciences mystiques! Pas facile pour la « pauvre Léonie » – c'est ainsi qu'elle était appelée dans sa famille¹ –, d'exister face à cet ouragan de gloire dont a été entourée sainte Thérèse depuis sa mort, rayonnement qui n'a d'ailleurs pas cessé de s'amplifier jusqu'à ce jour. Plus largement, ajoutons qu'au sein du clan Martin, Léonie est la figure la plus obscure. Ses parents sont depuis peu devenus saints Louis et Zélie Martin. Indépendamment de la petite Thérèse, les trois autres sœurs de Léonie – Pauline, Marie et Céline –, toutes trois devenues carmélites à Lisieux, du fait de leur proximité avec sainte Thérèse, ont forcément gravité à l'intérieur de son auréole de gloire. Léonie, religieuse à Caen, excentrée géographiquement, est restée dans une certaine obscurité. Pour découvrir son vrai visage il faut donc faire un pas, pénétrer dans la pénombre et dépasser l'ombre qui la cache afin d'avoir accès à ses trésors... car elle en a des trésors à nous donner, elle est elle-même un trésor!

Comme la figure de Léonie est encore peu connue du grand public, il nous a paru bon, avant même d'entrer dans son expérience intérieure, d'offrir quelques éléments de sa biographie. Qu'on n'attende pas une histoire détaillée de la vie de Léonie. Non, seulement quelques touches

1. C'est ainsi que sa maman, Zélie, parlait de Léonie dans sa correspondance, tellement cette enfant détonnait par rapport au reste de ses sœurs et était cause de bien des soucis. Cf. *CF 31*, pp. 54-55, etc.

impressionnistes permettant au lecteur de mesurer l'épaisseur humaine et spirituelle de sa personnalité si attachante.

1. Jeunesse

Léonie est née à Alençon le 3 juin 1863. Son papa était horloger-bijoutier et sa maman, dentellière réputée pour son travail. Le bébé arrive après deux grandes et jolies sœurs. Très tôt, l'enfant Léonie décontenance et inquiète, surtout sa maman. Le contraste est en effet frappant avec ses deux aînées, très éveillées, belles et débordantes de vie. La petite dernière semble délicate et même fragile. Certes blonde aux yeux bleus, ses traits et son faciès sont plus ingrats que ceux de ses sœurs. D'autre part, on s'interroge à la maison Martin car la petite semble collectionner les maladies : rougeole, coqueluche, et un grave eczéma. Comment Zélie Martin, qui a une très grande fibre maternelle, ne s'inquiéterait-elle pas ? « La petite Léonie ne pousse pas bien, confie-t-elle à son frère Isidore ; elle ne paraît pas vouloir marcher. Elle est grosse et grande comme rien, sans être infirme, toutefois ; elle n'est que très faible et très petite. Elle vient d'avoir la rougeole dont elle a été bien malade, avec des convulsions très fortes². »

Au sein de la famille, on n'entretient pas une vague foi en Dieu, on a confiance en sa puissance, en son intervention providentielle. Ainsi, pour remédier à la faible santé de la petite dernière, on ne se contente

2. *CF 8*, pp. 27-28.

pas de faire appel au médecin généraliste, on appelle au secours le divin médecin des corps et des âmes. Ainsi, Monsieur Martin, en bon père de famille, entreprend un pèlerinage à pied à Notre Dame de Sées, afin d'obtenir la guérison de Léonie. De son côté, la maman fait appel à l'intercession de sa sœur, religieuse de la Visitation du Mans sous le nom de sœur Marie-Dosithée. Celle-ci ne se suffit pas de réciter quelques formules du bout de lèvres, elle intercède ardemment auprès de son Seigneur. Ses prières, ainsi que la démarche de Monsieur Martin, ont dû toucher le Cœur de Dieu, puisqu'on constate une soudaine amélioration de l'état de Léonie, elle va beaucoup mieux : « Léonie était dans un état pitoyable et cela depuis sa naissance ; elle avait des battements de cœur continuels et une inflammation d'intestins qu'elle avait apportée en naissant, enfin, je l'ai vue entre la vie et la mort pendant seize mois. Je me souviens qu'à cette époque j'ai voulu la poser sur ses jambes, sans pouvoir y réussir [...] Il est un fait certain, c'est qu'elle n'a jamais été malade depuis que la neuvaine a été faite par ma sœur à la Bienheureuse Marguerite-Marie, béatifiée au mois de septembre. [...] Aussitôt après la neuvaine, elle courait comme un petit lapin. Elle est d'une agilité incroyable³. » Quelque temps plus tard la famille s'agrandit, mais la dernière-née, Marie-Hélène meurt à cinq ans. D'autres enfants mourront par la suite, mais le décès de sa petite sœur fut une très grande souffrance pour Léonie qui aurait tant aimé pouvoir partager

3. CF14, p. 35.

avec une sœur de son âge. D'ailleurs toute sa vie, elle eut à souffrir d'être comme isolée entre ses deux sœurs aînées et les deux cadettes. La disposition des chambres aux *Buissonnets*, future demeure familiale de Lisieux, trahit quelque chose de ce malaise : la chambre de Léonie est un étroit couloir coincé entre deux pièces où logeaient d'une part Marie et Pauline et d'autre part Céline et Thérèse. Cet agencement laisse apparaître un isolement qui n'est pas seulement spatial, mais en quelque sorte générationnel. Ceci dit un profond amour règne entre les sœurs Martin. Voici ce que relate Thérèse à propos de son lien à Léonie, lorsqu'elle était enfant : « Ma chère petite Léonie tenait aussi une grande place dans mon cœur. Elle m'aimait beaucoup, le soir c'était elle qui me gardait quand toute la famille allait se promener... Il me semble entendre encore les gentils refrains qu'elle chantait afin de m'endormir... en toute chose elle cherchait le moyen de me faire plaisir aussi j'aurais eu bien du chagrin de lui causer de la peine⁴. »

Si la famille Martin se réjouit des nettes améliorations de la santé physique de Léonie, en revanche, l'équilibre de son tempérament, son caractère indiscipliné et la faiblesse de son intelligence inquiète, d'autant plus lorsqu'on la compare à la conduite de ses sœurs : « On arrive difficilement à la faire obéir [...] Elle comprend assez lentement les choses, mais elle a toujours été malade et j'espère qu'elle se développera plus tard »,

4. THÉRÈSE DE LISIEUX, *Manuscrit A 6,r*°.

peut-on trouver dans la correspondance de Zélie Martin adressée à sa belle-sœur⁵.

Déconcertée, démunie et finalement épuisée par la conduite difficile de Léonie, sa maman a recours à la tante visitandine pour tenter un apprivoisement, un infléchissement de sa nature rebelle. Malheureusement, Léonie sera renvoyée par trois fois du pensionnat du Mans: « J'ai maintenant Léonie, cette *terrible* petite fille », confie sœur Marie-Dosithée à son frère Isidore Guérin⁶. Ceci dit, la tante religieuse exerce un ascendant sur la jeune instable: « Elle ne craint personne que moi », ajoute-t-elle dans le courrier cité à l'instant. Forte de cette bonne influence, notre visitandine, à l'école de saint François de Sales fondateur de la Visitation avec sainte Jeanne de Chantal, met en place une pédagogie empreinte d'amour et de douceur: « Notre Seigneur ne veut point de forçats à son service [...] Dieu aime d'un cœur extrêmement tendre ceux qui s'abandonnent à lui, et la mère n'a pas tant de tendresse pour son petit enfant que le Seigneur en a pour l'âme abandonnée⁷. » Notre bonne religieuse s'y prend donc ainsi avec Léonie: « Il faudra encore, plus d'une fois, assaisonner la *douceur de fermeté*⁸. »

D'échecs en nouvelles tentatives, on constate tout de même que la petite sauvageonne se laisse

5. *CF 57*, p. 84 et *CF 49*, p. 72.

6. Cité par Marie BEAUDOUIN-CROIX, *Léonie Martin, une vie difficile*, éd. du Cerf, p. 36.

7. *Lettres* de sœur Marie-Dosithée à M. Guérin, le 11 février 1872 et 27 février 1876.

8. *Lettre* de sœur Marie-Dosithée à M. Guérin, le 8 février 1874.

apprivoiser et se stabilise peu à peu. La vie de foi de Léonie, sa ferveur d'enfant n'est pas sans influence sur son cœur et sa psychologie. Elle a douze ans lorsqu'elle fait sa Première Communion. Jésus la touche au plus profond d'elle-même, elle confie: « Il n'était pas ce jour le plus beau de ma vie, parce que mon enfance et ma première jeunesse se sont passées dans la souffrance, dans les épreuves les plus cuisantes⁹. » Alors que la vie intérieure ne lui inspirait guère de dévotion jusqu'alors, son âme semble peu à peu s'ouvrir, s'émouvoir devant l'immense amour du Christ. Sa maman confie à sa belle-sœur au sujet de Léonie: « Elle n'est pas du tout dévote, elle ne prie le bon Dieu que lorsqu'elle ne peut faire autrement. Cette après-midi, je l'ai fait venir à côté de moi pour lui faire lire quelques prières, mais bientôt, elle en a eu assez et m'a dit: "Maman, raconte-moi la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ". Je n'étais pas décidée à conter, cela me fatigue beaucoup, j'ai toujours mal à la gorge. Enfin, j'ai fait effort et je lui ai raconté la vie de Notre-Seigneur. Quand je suis arrivée à la Passion, les larmes la gagnaient. Cela m'a fait plaisir de lui voir ces sentiments¹⁰. » Cette ferveur va grandissante, si bien qu'elle laisse échapper son désir sincère de se consacrer au Seigneur: « Moi, dit Léonie à sa maman, je veux écrire à ma tante du Mans, avant qu'elle ne meure et lui donner mes commissions pour le Ciel; je veux qu'elle demande pour moi au

9. *Lettre* de Léonie à Marie, le 23 mai 1937.

10. *CF 139*, p. 206.

bon Dieu *la vocation religieuse*¹¹. » Bien évidemment, on ne manque pas de sourire devant une telle aspiration, en totale contradiction avec sa conduite rebelle: « Marie a feint de se moquer d'elle, ajoute Zélie, pour voir ce qu'elle allait répondre, mais elle a persisté et dit: "Que tout le monde se moque de moi, ça m'est égal, mais je veux lui dire cela avant qu'elle ne meure"¹². » Désir de devenir religieuse mais pas seulement, aspiration à devenir sainte, rien de moins que cela! À sa maman, intriguée par le propos de Léonie qui exprime son désir de devenir une « vraie religieuse », sa fille répond du tac au tac: « Cela signifie que je veux être une religieuse tout à fait bonne et enfin être une *sainte*¹³. » Forte détermination de Léonie, un trait de tempérament qui marquera sa personnalité tout au long de sa vie et qui lui permettra certainement de dépasser de nombreux obstacles. Nous y reviendrons.

Signalons un épisode de la jeunesse de Léonie, qui disons-le, aurait pu être catastrophique, du fait de sa relative fragilité. Léonie, elle-même, sur la fin de sa vie, confiera à propos de ce fait: « C'est miraculeux qu'il ne me soit rien resté car je vivais dans une perpétuelle terreur¹⁴. » Au temps de l'enfance de Léonie, il y avait une bonne au service de la famille Martin, Louise Marais. Cette dernière avait un caractère dominateur, elle subjuguait littéralement Léonie et exerçait sur cette petite

fillette plus fragile une véritable tyrannie, la menaçait de dures corrections. Dans sa perversité, elle réussissait à dissimuler aux yeux de toute la famille ce harcèlement moral. C'est ainsi que Léonie a vécu dans la terreur pendant toute une période. Heureusement, en mars 1877, Madame Martin, grâce à sa fille Marie, découvre le manège pervers de la bonne, elle la réprimande comme il se doit, mais avec charité. Le dénouement de cette affaire relève du miracle, comme quoi Dieu se sert de tout pour notre bien, même du mal qu'on nous inflige parfois gratuitement. En effet, lorsque Léonie put enfin s'extraire de ce joug, elle qui fuyait plus ou moins sa mère auparavant, revient à des sentiments profondément affectueux à son égard et même son tempérament semble s'être soudainement assoupli: « Vous saviez que je ne pouvais avoir aucune influence sur Léonie, elle me fuyait, écrit Zélie à sa belle-sœur. J'avais essayé tous les moyens, rien n'y faisait! Elle était fascinée par la bonne qui, pourtant, la rendait très malheureuse à mon insu. C'est Marie qui a tout découvert et m'a tout confié. J'ai bien souffert [...]. Mais depuis samedi, tout est changé, et d'une manière si inespérée que je n'en reviens pas. [...] c'est qu'elle ne veut plus me quitter. [...] Je fais de Léonie ce que je veux: avant, je ne pouvais la décider à s'habiller pour sortir; elle s'est mise en toilette, hier et aujourd'hui, pour venir avec moi et veut me suivre partout¹⁵. »

11. *CF 184*, p. 294.

12. *CF 184*, p. 294.

13. *CF 185*, p. 296.

14. *Lettre* de Léonie à ses deux sœurs, le 17 avril 1941.

15. *CF 193*, p. 314.

2. Vocation

Comme on le sait, Madame Martin sera emportée très tôt par un cancer. Évènement qui ne pouvait que bouleverser cette famille si unie. Monsieur Martin, désormais seul avec ses filles, décide de se rapprocher de son beau-frère, Isidore Guérin. La famille quitte donc la maison de la rue Saint Blaise à Alençon pour s'installer à Lisieux dans le beau pavillon des *Buissonnets*. Dans cette charmante maison bourgeoise, le clan Martin apprend à se refaire en se regroupant autour du papa tendrement aimé.

Monsieur Martin aime ses filles, tel un père avec un cœur de mère il ne fait aucune différence entre les cinq. Et voici qu'en octobre 1882, la première des cinq, Pauline, entre au Carmel de Lisieux. Au début du mois d'octobre 1886, Monsieur Martin se rend à Alençon avec ses quatre filles qui vivent encore avec lui : Marie est venue faire ses adieux sur la tombe de sa mère, car elle aussi va bientôt entrer au Carmel. C'est alors que Léonie, profitant de ce séjour à Alençon, se rend, sans rien dire, au monastère des Clarisses de cette ville et demande à la supérieure d'y être accueillie. Curieusement, la supérieure la prend sur-le-champ et revêt même cette regardante de 23 ans d'un petit habit religieux. Au sein de la famille Martin, on ne comprend pas bien cette démarche soudaine et faite en catimini. D'ailleurs plus tard, sainte Thérèse, repensant au coup de tête de sa sœur, écrira : « Jamais je n'oublierai la bonté et l'embarras de ce pauvre petit Père en venant nous annoncer que Léonie avait déjà l'habit de clarisse...

*Comme nous, il trouvait cela bien drôle, mais ne voulait rien dire*¹⁶. » À l'évidence, Léonie n'était pas prête pour le grand saut dans la vie religieuse. Sa santé fragile peut difficilement supporter la règle austère des clarisses. Au bout de deux mois la jeune aspirante doit sortir et réintégrer les *Buissonnets*. Premier échec de vie religieuse. Commentaire de Thérèse : « Cette pauvre Léonie était cependant bien gentille sous son nouveau costume, elle nous dit de bien regarder ses yeux parce que nous ne devons plus les revoir (les clarisses ne se montrant que les yeux baissés) mais le bon Dieu se contenta de deux mois de sacrifice et Léonie revint nous montrer ses yeux bleus bien souvent mouillés de larmes¹⁷. » Léonie ressort brisée de cet échec, déprimée, au point que sa santé en subit un choc.

La vie reprend tout de même son cours. Monsieur Martin aime les voyages. Avant que l'Exposition Maritime Internationale, qui doit se tenir au Havre, ne ferme ses portes, il compte bien y aller avec ses trois dernières filles. La manifestation est magnifique, tous en prennent plein les yeux mais le petit groupe Martin ne manque jamais à la piété. Accostés à Honfleur, ils vont se recueillir dans la chapelle de Notre Dame de Grâces. Agenouillées devant la statue de la sainte Vierge, Thérèse confie à Léonie son désir secret d'entrer au Carmel. En retour, Léonie lui fait part de son attrait toujours présent de se consacrer au Seigneur. Sans tarder, peu après ce périple, Léonie tente un second essai de vie

16. THÉRÈSE DE LISIEUX, *Manuscrit A 43,v°*.

17. *Ibid.*

religieuse, mais cette fois-ci chez les Visitandines de Caen où la règle est moins rigoureuse. Les premières semaines au sein du couvent sont encourageantes, elle est heureuse. Mais elle prend rapidement conscience de ses grandes limites, du combat qu'elle doit mener contre ses penchants mauvais, surtout lorsqu'elle se compare à ses sœurs. De Caen elle écrit à Thérèse : « J'ai fait bien des efforts; pourtant je pourrais encore mieux faire pour Notre Seigneur je le sens bien. Ah! que je voudrais me jeter avec courage dans tous les sacrifices. [...] Parce que notre cœur est fait uniquement pour Dieu, lui seul peut le remplir pleinement, il est trop grand pour le monde; aussi quelle folie, n'est-ce pas, d'avoir trop d'attachement pour les créatures. Tu le sais, je puis en juger par ma propre expérience, car jusqu'à présent je n'ai pas su posséder mon pauvre cœur. Toi, petite sœur chérie, le bon Dieu a su tellement ravir ton cœur si pur que tu n'as pas connu toutes les angoisses qui naissent des folles affections¹⁸. » La fragile, l'instable Léonie pourra-t-elle rester dans son nouveau couvent? Ce deuxième essai se conclut à nouveau par un échec, seulement six mois après son entrée. La voilà, profondément dépitée, qui doit reprendre le chemin de Lisieux. Quelque temps après son second revers, voici que la petite dernière entre à son tour au Carmel, le 9 avril 1888. Léonie, profondément perturbée par ses échecs de vie religieuse, aurait pu être tentée de se comparer, de céder à la jalousie vis-à-vis de ses sœurs pour qui

18. Lettre de Léonie à Thérèse, le 15 octobre 1887 (fragment).

tout se déroule bien, ou bien encore tomber dans le piège d'accuser Dieu de tous ses malheurs. Non, rien de tout cela : son acceptation et son admirable humilité la sauvent.

Entre-temps survint une épreuve extrêmement douloureuse pour toute la famille. Depuis quelque temps déjà, la santé de Monsieur Martin donnait des signes inquiétants de faiblesse. Un mois après la prise d'habit de Thérèse, sa « petite reine », il fait une nouvelle crise, il semble perdre la raison. Le 12 février 1889, on ne trouve pas d'autre solution que de l'interner au Bon Sauveur de Caen, « l'asile des fous », comme on disait à l'époque. Pour être plus proches de leur père, Léonie et Céline, les deux dernières restées aux Buissonnets, prennent pension à Caen chez les sœurs de saint Vincent de Paul. De là, elles peuvent visiter leur père quotidiennement. Lors de leur première visite, le spectacle de leur père méconnaissable les laisse sans voix : « Léonie et moi, écrit Céline à ses sœurs carmélites, muettes, nous avons gardé le silence, nous étions anéanties, brisées¹⁹. »

Après trois mois de présence intense auprès de leur papa à Caen, Léonie et Céline rentrent à Lisieux, mais c'est pour vivre désormais auprès des Guérin et non plus seules aux *Buissonnets*. La santé toujours précaire de Léonie est cause de souci, même pour Monsieur Guérin, pharmacien : l'eczéma récurrent et particulièrement pénible sera désormais son compagnon pour le reste de sa vie. Après trois

19. Cité par Marie BEAUDOUIN-CROIX, *op. cit.*, p. 82.

années de séjour au Bon-Sauveur de Caen, Monsieur Martin, paralysé des jambes, est ramené à Lisieux et accueilli au sein de la famille Guérin. Deux jours après son arrivée, on ne manque pas de le conduire au Carmel. L'émotion est grande au parloir, alors qu'il s'apprête à quitter ses filles religieuses, il fond en larmes, indiquant du doigt le ciel pour signifier le lieu de leur prochain rendez-vous.

tout occupée au service de son père, l'appel du cloître est pourtant toujours présent dans le cœur de Léonie. En 1893, elle frappe pour la seconde fois au monastère de la Visitation de Caen. Thérèse ne manque pas d'encourager sa sœur dans sa démarche courageuse. Mais dans la famille, on n'est pas sans s'interroger, au vu des précédentes tentatives infructueuses. Du Carmel, Thérèse écrit à Céline: « La lettre de Léonie nous inquiète beaucoup. Ah, qu'elle sera malheureuse si elle revient dans le monde ! Mais je t'avoue que j'espère que ce n'est qu'une tentation, il faut beaucoup prier pour elle. Le Bon Dieu peut bien lui donner ce qui lui manque²⁰. »

Entre-temps la santé de Monsieur Martin s'aggrave. Il reçoit l'Extrême-Onction, et le lendemain, le 29 juillet 1894, il s'endort paisiblement dans le repos éternel. Thérèse écrit à Léonie pour la consoler et la fortifier: « La mort de papa ne me fait pas l'effet d'une mort, mais d'une véritable vie. [...] Je le sens autour de moi me regardant et me protégeant. Chère petite sœur, ne sommes-nous pas plus unies

encore maintenant que nous regardons les Cieux pour y découvrir un Père et une Mère qui nous ont offertes à Jésus²¹ ? » Un an après, le 14 septembre 1894, voici que Céline, l'artiste, l'intrépide, rejoint ses autres sœurs au Carmel de Lisieux.

De son côté, à la Visitation de Caen, Léonie peine. Elle adopte pourtant les moyens, la voie qui correspond le mieux à sa nature fragile. Elle n'aime pas les choses compliquées, elle veut faire plaisir au Bon Dieu, sans se casser la tête. Avec sa pauvre nature elle s'engouffre sans difficulté dans la simplicité du message de saint François de Sales qui ne cessait de dire: « Tout est en l'amour, par l'amour, pour l'amour. » Ceci dit, le fruit ne semble pas encore mûr, puisque Léonie connaît son troisième échec de vie religieuse... « Jésus tomba pour la troisième fois », invite à méditer la neuvième station du chemin de croix. Sa santé toujours sur le fil du rasoir, la rigueur de la règle de la Visitation de Caen à cette époque, et surtout sa « mécanique » intérieure qui se dérègle pour un rien, son caractère facilement instable, tout cela oblige Léonie à quitter la Visitation. Elle vient d'avoir trente-deux ans, la question de la vie religieuse semble définitivement remise en cause. Mais sa détermination à s'en remettre à Dieu n'en est pas pour autant brisée, elle en ressort plutôt renforcée. Nous aimons particulièrement ce mot de Léonie: « Je finirai bien par me rendre²². » Le retour dans

20. THÉRÈSE DE LISIEUX, *Lettre 165 à Céline*.

21. ID., *Lettre 170 à Léonie*.

22. *Lettre de Léonie à Céline*, le 28 août 1894.

le monde est douloureux, les retrouvailles avec ses sœurs au parloir du Carmel de Lisieux ne peuvent que réactiver la plaie de l'échec. À cela s'ajoute des périodes dépressives, une crise de scrupule, comme en a connu sa sœur Thérèse. Autant de tourments qui, en la déstabilisant, l'obligent à ne pas se regarder elle-même et à s'abandonner à Dieu : « De plus en plus, sœur chérie, écrit-elle à Céline, je vois le néant de tout ce qui passe et *cela me fait du bien et me détache petit à petit*²³. » De son côté, Thérèse, parvenue à un haut degré d'abandon, n'hésite pas à lui enseigner sa voie d'enfance, dont elle perçoit pour elle-même les fruits merveilleux. Elle encourage Léonie à « prendre Jésus par le cœur²⁴. »

Après le décès de Monsieur Martin, c'est au tour de Thérèse, la petite dernière, de connaître des problèmes alarmants de santé. On espère un mieux mais le diagnostic des médecins n'est guère optimiste. Sentant la mort venir, Thérèse « se lâche » et, peut-être sans s'en rendre compte, prophétise à propos de l'avenir de Léonie : « Tu veux qu'au Ciel je prie pour toi le Sacré-Cœur, sois sûre que je n'oublierai pas de lui faire tes commissions et de réclamer tout ce qui te sera nécessaire *pour devenir une grande Sainte*²⁵. » Plus tard, lors du Procès Apostolique pour la Cause de béatification de Thérèse, en 1915, Léonie prendra connaissance de ces mots prononcés par sa sœur au jour de sa profession religieuse, le 8 septembre 1890 : « Mon Dieu, pour Léonie faites que ce soit votre

volonté qu'elle soit visitandine, et si elle n'a pas la vocation, je vous demande de la lui donner²⁶. »

Bien évidemment la mort de Thérèse est cause d'un profond chagrin pour ses sœurs, mais la fin de sa vie si édifiante est source d'une très grande espérance. Léonie semble vivre avec Thérèse défunte la même communion que Thérèse a vécue avec son papa suite à son décès. Thérèse devient très présente à la pensée de Léonie. Du ciel, il lui semble que sa petite sœur défunte se rend très proche d'elle, l'aide, l'enseigne, et lui prodigue même des délicatesses que seuls les petits peuvent voir et accueillir. Très rapidement après la mort de sainte Thérèse, fin septembre 1898, paraît *Histoire d'une âme*, écrit dans lequel la jeune carmélite, à travers un langage extrêmement simple, livre ses souvenirs d'enfance, mais aussi et surtout son âme, sa doctrine spirituelle, la découverte de sa fameuse petite voie d'abandon. Bien évidemment Léonie est très émue à l'évocation des souvenirs d'enfance racontés par sa petite sœur, mais surtout elle découvre le secret intérieur de Thérèse qui explique son rapide rayonnement humain et spirituel. *Histoire d'une âme* devient alors le livre de chevet de Léonie, pas seulement pour des raisons affectives, mais surtout parce qu'elle y discerne que la voie de confiance et d'abandon de Thérèse sera sa voie. Comme Jésus qui prit *résolument* la route de Jérusalem (Lc 9,51), Léonie s'engage *généreusement* dans cette petite voie de sainteté et de félicité.

23. Lettre de Léonie à Céline, le 9 juillet 1896 (fragment).

24. THÉRÈSE DE LISIEUX, Lettre 191 à Léonie, le 12 juillet 1896.

25. ID., Lettre 257 à Léonie, le 17 juillet 1897.

26. Cité par Marie BEAUDOUIN-CROIX, *op. cit.*, p. 128.

3. Consécration

Quand un désir spirituel est profondément ancré dans une âme, il est bien difficile de l'en arracher. Il en fut ainsi pour Léonie dans son désir d'appartenir au Seigneur dans la vie religieuse. Les petits ne se laissent pas paralyser par le qu'en-dira-t-on, ce qui leur permet toutes les audaces. Tenter sans complexe un quatrième essai religieux, il fallait être Léonie pour oser cela !

Depuis sa dernière sortie, le couvent de la Visitation de Caen a connu des changements notables. Des travaux ont été effectués rendant la vie plus agréable et moins austère. Une nouvelle supérieure, provenant d'un autre monastère est venue apporter une touche plus humaine à la règle. La circulaire nécrologique de Léonie, en 1941, donne à comprendre que le troisième échec de Léonie ne fut pas totalement de sa faute : « À cette époque, écrit la supérieure de l'époque, nos anciennes Mères demandaient aux jeunes sœurs l'accomplissement intégral de la Règle, et l'on n'usait pas des adoucissements reconnus maintenant indispensables à la formation des sujets. Ainsi plusieurs d'entre eux, de santé délicate, durent-ils s'avouer incapables de persévérer, et notre pauvre enfant fut du nombre²⁷. » Lorsque Léonie entre de nouveau à la Visitation, elle constate que le noviciat s'est rempli à la faveur de ces changements. La ferveur qui règne au sein du monastère, la volonté de favoriser un certain esprit de famille, autant

27. Cité par Marie BEAUDOUIN-CROIX, *op. cit.*, p. 113.

de facteurs qui contribuent à l'épanouissement de Léonie. N'importe quelle supérieure aurait légitimement refusé une quatrième demande de vie consacrée, mais la supérieure d'alors voit plus loin, elle considère les dispositions d'âme de Léonie : « Je la connais, dit-elle, je me suis rendu compte que c'est une âme très obéissante²⁸. »

C'est avec une volonté impressionnante que Léonie entre à nouveau dans la vie religieuse. Cette réflexion en dit long sur son choix : « Je sortirai d'ici, mais dans mon cercueil²⁹. » Sœur Jeanne-Marguerite Décarpentry, qui assure la direction spirituelle du noviciat, conjugue à merveille avec la sensible Léonie, charité patiente et énergie virile, traquant chez elle la moindre trace d'amour-propre. Il arrive à Léonie de verser encore quelques larmes, mais elle voit les bienfaits d'une telle pédagogie. Elle confiera à ses sœurs : « Je suis parfaitement heureuse, la forte et douce direction sous laquelle je suis ne ressemble nullement aux autres³⁰. » Se sentant comprise et encouragée par ses supérieures, notre chère novice veut apprendre à tenir dans le temps, quelle que soit la fluctuation des émotions : « Ma vie religieuse est donc commencée, hier je suis entrée au noviciat d'un pied ferme, résolue de marcher coûte que coûte dans le droit chemin³¹. » Attitude résolue mais empreinte d'une extrême humilité :

28. Cf. Père Stéphane-Joseph PIAT, *Léonie, une sœur de sainte Thérèse à la Visitation*, éd. Office Central de Lisieux, (1966), p. 112.

29. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 2 février 1899.

30. *Ibid.*

31. *Ibid.*

pour les petits en effet, la petite voie consiste dans la pratique des petites vertus cachées, ces vertus qui charment tant le Cœur de Dieu. Léonie aimait citer l'article XXII des *Constitutions* de la Visitation: « L'humilité est l'abrégé de toute la discipline religieuse, le fondement de l'édifice spirituel, et le vrai caractère et marque infaillible des enfants de Jésus-Christ. C'est pourquoi les sœurs auront une attention particulière à la pratique de cette vertu, faisant toutes choses en esprit de profonde, sincère et franche humilité³². »

Léonie, comme bien d'autres, est surprise par le rayonnement spirituel fulgurant qui se développe autour de Thérèse, seulement après deux années depuis sa mort. La communion spirituelle de Léonie avec sa sœur défunte Thérèse va s'intensifier: « Je pense sans cesse à Thérèse » écrit-elle à Mère Marie de Gonzague³³. Léonie vit cette communion des saints à un niveau très profond. Elle ne fait pas seulement appel à Thérèse par la prière, elle lui demande de la conduire dans ses différentes tâches. Elle confie à Céline: « Tu sais que je suis infirmière depuis dix jours, parce que notre chère officière est au repos sur une chaise longue, mais je l'espère, pas pour longtemps, car je compte sur notre Thérèse pour la guérir. Si tu voyais comme je suis affairée, cela t'amuserait beaucoup; vraiment parfois, je ne me reconnais pas moi-même. Ah! voilà mon secret: c'est ma Thérèse chérie qui est infirmière et moi je ne suis que sa toute petite aide, tu comprends si

32. Cité par le Père Stéphane-Joseph PIAT, *op. cit.*, p. 123.

33. *Lettre* de Léonie à Mère Marie de Gonzague, le 13 avril 1899.

nous faisons de si bonne besogne, c'est à elle qu'en revient toute la gloire³⁴. » Seule l'audace des petits leur permet d'agir ainsi.

Le 30 juin 1899, Léonie fait sa prise d'habit et reçoit définitivement le nom de sœur Françoise-Thérèse, réalisant ainsi une prédiction de sa petite sœur Thérèse: « Elle prendra mon nom et celui de saint François de Sales. » Notre visitandine ne reçoit pas ce nom nouveau comme on recevrait un simple matricule, elle y voit le symbole d'une vie nouvelle: « Que votre petite Léonie au grand jour de ses fiançailles ne soit pas seulement changée de nom mais de tout ce qui peut déplaire à celui qu'elle veut aimer uniquement³⁵. »

La communion eucharistique est le grand réconfort et la nourriture de sa vie spirituelle. À l'époque, on ne communie pas tous les jours – il faudra attendre les décrets du pape Pie X dans ce domaine –, Léonie peut tout de même communier cinq fois par semaine. Tout est simple pour les simples, si la communion eucharistique donne réellement Jésus, Léonie se dit logiquement qu'elle peut y puiser force et constance pour traverser les épreuves et les déserts: « Jésus-hostie vient chaque matin prendre possession de mon chétif cœur. Puisse-t-il le changer avec le sien! Quelle grâce que la communion quotidienne³⁶! » Léonie change peu à peu, se stabilise, s'unifie. Ainsi, lorsque l'échéance de sa profession solennelle approche, les suffrages

34. *Lettre* de Léonie à Céline, le 6 août 1912.

35. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 22 juin 1899.

36. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 1^{er} janvier 1907.

de l'ensemble des sœurs sont favorables pour son accueil définitif au sein de la communauté de Caen. Le changement de Léonie n'est pas seulement perceptible à l'intérieur du couvent, mais aussi auprès de ceux et celles qui l'ont côtoyée auparavant. Ainsi le docteur de La Néelle, de la famille de Léonie, côté Guérin, fit part de ses impressions après avoir assisté aux vœux solennels de la professe : « Léonie était transfigurée, elle était vraiment belle, il nous semblait que le Saint-Esprit reposait sur elle³⁷. » Le sermon de sa profession solennelle abonde dans ce sens. En effet, le chanoine Levasseur qui prêcha lors de sa prise d'habit, un an plus tôt, s'était appuyé sur cette parole de saint Paul : « La grâce de Dieu m'a fait ce que je suis ». Une année plus tard, pour l'engagement définitif, ce même prédicateur, connaissant certainement l'itinéraire sinueux de la religieuse, partit de cette autre conviction de l'apôtre des païens : « La grâce de Dieu n'a pas été stérile en moi. » Il ne manqua pas d'encourager la nouvelle épouse du Seigneur en ces termes : « Il me semble que vous aussi, au degré connu par Dieu seul, vous pouvez redire avec le grand saint Paul : la grâce de Jésus a produit en moi quelque résultat. Ce résultat quel est-il ? Chez saint Paul le résultat de la grâce était la science de Jésus Crucifié. N'est-ce pas ce que vous désirez, ce que vous voulez d'une volonté ferme et généreuse?... Que le Christ soit votre vie ! Vivez de lui, vivez par lui, vivez comme lui³⁸ ! » Ce 2 juillet 1900, Léonie scelle sa démarche définitive

37. Cité par le Père Stéphane-Joseph PIAT, *op. cit.*, p. 116.

38. Cité par Marie BEAUDOUIN-CROIX, *op. cit.*, p. 142.

en apposant de sa propre main les mots suivants : « Je, Françoise-Thérèse Martin ai par la grâce de Dieu, célébré mes vœux pour vivre et mourir en la Congrégation de Notre Dame de la Visitation. »

Le grand saut accompli, Léonie s'installe résolument dans la vie de cloîtrée, avec des journées bien réglées. Lever à cinq heures du matin et coucher vers vingt et une heure trente. Deux repas seulement – l'un à dix heures et l'autre à dix-huit heures –, au cours de journées particulièrement découpées entre les travaux et les offices divers. Ce découpage du temps en portions très réduites avait pour but de briser les volontés propres et enraciner chez les sœurs un certain dégageant intérieur vis-à-vis des tâches confiées. La vie d'une religieuse de la Visitation est faite d'une succession de petits riens, à habiter avec un maximum d'amour et de présence à Dieu. La lenteur légendaire, les limites de tempérament et de santé de Léonie, tout ceci ne lui permettra pas d'occuper des responsabilités de premier plan au sein de la communauté. Lucide sur elle-même, elle acceptera sans jalousie aucune, de ne jamais être « première d'emploi ». Elle aimait particulièrement le poste de sacristine pour sa proximité avec le service de l'autel, avec Jésus-Eucharistie. On lui demanda aussi de travailler à l'économat, à l'infirmerie, au réfectoire, à la lingerie. Connaissant parfaitement ses limites, elle acceptera sans rechigner de ne recevoir que des seconds rôles : « Je ne sais rien tirer de mes dix doigts³⁹. »

39. *Lettre* de Léonie à Marie, le 22 mai 1928.

Si Léonie est, par certains côtés, extrêmement limitée, elle ne l'est pas dans l'exercice de la charité. Elle est foncièrement bonne. Elle ne laisse pas ses lourdeurs intérieures l'appesantir sur elle-même, elle se tourne résolument vers les autres : « Ma sœur, demandez-moi ce que vous voudrez, je suis prête à vous venir en aide », lance-t-elle en direction d'une de ses sœurs⁴⁰. Si elle excelle dans les multiples services à rendre, elle manifeste par ailleurs une attention toute particulière envers les jeunes religieuses qui peinent sur le chemin de la vie parfaite. La souffrance causée par ses échecs successifs des débuts lui donne de pressentir, plus qu'aucune autre, les tristesses intérieures qui assaillent les débutantes. À un office du soir, Léonie aperçoit des larmes dans les yeux d'une jeune postulante. Elle s'empresse, après l'office, de la précéder avant qu'elle n'entre dans sa cellule. Elle l'embrasse sans ajouter une parole qui aurait été sans doute de trop. La jeune compagne en est profondément touchée et particulièrement réconfortée⁴¹. Attention délicate aux plus jeunes, mais aussi envers les plus âgées. Une ancienne supérieure en fait part à Pauline : « Sœur François-Thérèse entoure ma vieillesse de multiples et affectueuses attentions, venant me chercher pour me conduire en chaise roulante au chœur et aux assemblées de Communauté, avec une parfaite exactitude⁴². »

40. Cité par Marie BEAUDOUIN-CROIX, *op. cit.*, p. 147.

41. *Ibid.*

42. *Ibid.*

Les démarches en vue de la béatification de Thérèse, notamment le Procès de l'ordinaire qui doit se dérouler au Carmel de Lisieux, permirent à Léonie de retrouver ses trois sœurs. On le devine, leur joie fut immense, huit jours de béatitude en ce lieu béni, ce qui fera dire à Léonie : « Oh, je suis trop heureuse ! ». L'émotion fut encore plus grande lorsqu'arriva la béatification de Thérèse en 1923 et bientôt sa canonisation en 1925.

4. Fin de vie

Tout au long de sa vie Léonie a exprimé sa nostalgie du ciel, nombre de ses lettres en font mention. La vie sur terre lui pèse, sans doute et c'est compréhensible, à cause du poids de ses peines intérieures, de ses angoisses et de ses lassitudes. Elle languit après le ciel. Durant de longues années, elle ne cessera de dire à Dieu : « Que mon exil est long [...] prenez-moi car je suis fatiguée, ennuyée de souffrir ⁴³. » Mais son abandon à Dieu aura un impact décisif, jusque dans sa manière d'appréhender la mort et l'au-delà : « Mon désir d'aller voir et posséder Dieu notre bien suprême est toujours de plus en plus véhément, il y a je le sens beaucoup d'alliage là-dedans c'est ce qui me fait tant souffrir et m'attriste parce que le bon Dieu me punit en me laissant languir par miséricorde et pour me purifier, j'aime par-dessus tout sa volonté sainte, il le sait bien puisque c'est lui qui me la met au cœur quel martyr, priez bien pour moi

43. *Lettre de Léonie à Pauline, le 7 octobre 1932.*

petites sœurs chéries afin que je me sanctifie dans l'épreuve⁴⁴. » Léonie s'achemine lentement mais sûrement vers « cet âge incertain qu'on nomme un certain âge » ! Avec le poids des ans, sa santé décline. Depuis 1936 déjà, elle est en proie à de terribles douleurs rhumatismales, ses vertèbres et ses côtes finissent par se souder si bien qu'elle peine à respirer. « Je souffre de rhumatismes dans l'articulation des pieds, cela me donne une démarche de petite bonne femme toute rabougrie⁴⁵. » Les dernières semaines furent certes douloureuses, mais aussi l'occasion de parfaire son abandon total à Dieu : « Le divin Voleur est à la porte, et je lui dis : par ici, par ici ! » – « je sens une destruction dans tout mon être, je dis à mon Jésus de me préparer lui-même à sa venue, ne voulant me mêler de rien, car je ne ferais autre chose que tout gâter⁴⁶. » Le lundi 16 juin 1941, la fin semble imminente, on l'entoure de prières. Dans la nuit, Léonie fixe soudainement sa supérieure qu'elle aimait tant, Mère Marie-Agnès Debon. Celle-ci la bénit, l'embrasse et lui fait baiser la croix en disant : « Mon Dieu, je vous aime. » Après quelques soupirs, notre bien-aimée Léonie s'endort pour l'éternité.

5. Rayonnement

Pour ses obsèques, outre la présence de plusieurs évêques et de nombreux prêtres, on fut surpris par la foule considérable qui vint faire un dernier

44. *Ibid.*, le 7 septembre 1931.

45. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 26 décembre 1937.

46. Père Stéphane-Joseph PIAT, *op. cit.*, p. 215.

adieu à la sœur de sainte Thérèse. Mais c'est vers les années 1970 qu'un frémissement commença à se manifester en faveur de Léonie : courrier de plus en plus abondant, pèlerins venant se recueillir sur sa tombe, désir de connaître sa vie intérieure. Mais qu'est-ce qui attire ainsi chez Léonie ? Une des premières lettres reçues, provenant des États-Unis, laisse entrevoir quelques éléments de réponse : « Il me semble qu'elle sera (Léonie) une inspiratrice pour les jeunes d'aujourd'hui, qui ont des difficultés à s'ajuster à notre monde, et aussi pour les parents qui ont des problèmes avec leurs enfants⁴⁷. »

Nous nous en remettons à Dieu et au discernement de l'Église pour ce qui relève de « l'avenir » de Léonie. Mais il est très possible que dans un futur proche, lorsqu'on parlera de Léonie, on ne se sentira plus obligé de préciser pour bien la situer, « Léonie... la sœur de sainte Thérèse de Lisieux », tant elle sera reconnue pour elle-même. « Si Thérèse, précise encore la plaquette de présentation de Léonie du monastère de Caen, est dans l'Église, une rose resplendissante dont les effluves vont aux confins du monde, Léonie, c'est l'humble violette, cachée dans l'herbe, dont le parfum discret enveloppe celui qui s'arrête, envahit son cœur, le fortifie et l'apaise⁴⁸. »

47. Cf. Plaquette du monastère de la Visitation, *Découvrir Léonie Martin*, p. 29.

48. *Ibid.*, p. 31.

Premier jour

Après-midi

La puissance de la grâce

Léonie avait tout ce qu'il fallait pour tomber dans l'oubli. Sa pauvre nature et ses limites ne pouvaient souffrir la comparaison avec les richesses humaines et spirituelles de la petite dernière, devenue sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la sainte Face. D'autre part, cloîtrée à la Visitation de Caen, elle se trouvait éloignée du Carmel de Lisieux, théâtre de toutes les manifestations thérésiennes et véritable point d'attraction pour les pèlerins venant du monde entier. Enfin, ses autres sœurs de sang, toutes entrées au Carmel de Lisieux¹, ont eu la grâce de vivre de manière très intime au contact de leur propre sœur devenue sainte, elles ne pouvaient que voler la vedette à Léonie. Quand on voulait connaître davantage les secrets de Thérèse, c'est naturellement aux trois carmélites de Lisieux encore vivantes qu'on s'adressait, le détour par la Visitation de Caen ne pouvait être qu'occasionnel.

On ne peut donc qu'être surpris par le rayonnement dont a été l'objet Léonie dès sa mort. Lors de ses obsèques, le 21 juin 1941, il y eut la présence de plusieurs prélats, une trentaine de prêtres, de nombreuses religieuses ainsi qu'une foule considérable. Le journal *Ouest-Éclair*, dans

1. Pauline l'aînée est devenue sœur Agnès de Jésus en religion, Marie prit le nom de sœur Marie du Sacré-Cœur et enfin Céline, entrée la dernière, s'appellera sœur Geneviève.

un article du 18 juin 1941, précisait, « à la Visitation, des milliers de visiteurs ont défilé devant le corps de Marie-Léonie Martin. » La paisible *rue de la Visitation* qui longeait le monastère fut à ce point inondée de monde que les occupants allemands de l'époque y prêtèrent une attention inquiète. Pas moins de quatre religieuses furent réquisitionnées toute la journée des adieux pour permettre à la foule de toucher chapelets et autres objets religieux de la visitandine défunte, que tous vénéraient comme la sœur de sainte Thérèse. Le plus étonnant est que la renommée de Léonie n'a pas diminué avec sa mort. Depuis, se propage un élan de sympathie et d'attrait envers la sœur de la petite Thérèse. De nombreuses demandes de prière arrivent à la Visitation de Caen, provenant de France et du monde entier. À côté de ces suppliques et aux multiples intentions on peut trouver aussi des lettres de remerciement pour des grâces obtenues et même pour des guérisons, suite à des prières adressées à Léonie. Ces manifestations de dévotion et de foi de la part du peuple de Dieu, surtout lorsqu'elles durent et s'intensifient avec le temps, ne peuvent que rendre légitime cette question : ne serait-ce pas Dieu qui est à l'origine de cet attrait spirituel envers Léonie ? N'est-ce pas sa volonté que cette figure soit davantage connue du monde comme un modèle particulier de sainteté ? Nous laissons bien sûr à l'Église le soin de discerner cette question. Mais après avoir plongé dans la vie de Léonie et nous être imprégnés de ses paroles, nous sommes profondément convaincus que le monde va de plus en plus ressentir le besoin de connaître le

secret qui se cache derrière la trajectoire tout à fait particulière de Léonie. D'ailleurs cet attrait prend une telle ampleur que la question de sa sainteté de vie se pose de plus en plus nettement : en effet 74 ans après sa mort, le 2 juillet 2015, s'est ouverte la procédure de Cause de béatification de celle qui a pourtant longtemps été considérée comme la fille la moins douée de la famille Martin.

1. Léonie, *disciple* et pas seulement *élève* de la petite voie

Lorsque l'expression « petite voie d'enfance » est lancée, la figure de sainte Thérèse de Lisieux émerge spontanément, tant la vie et la doctrine de la carmélite sont identifiées à la voie d'enfance spirituelle. Thérèse ne prétend pas bien sûr avoir le monopole, l'exclusivité de cet esprit d'enfance, puisque chaque saint, quelle que soit son époque ou sa personnalité, n'a pu se laisser prendre par l'Esprit Saint qu'en consentant à devenir petit comme un enfant. Ceci dit, la vie et l'enseignement de Thérèse de Lisieux renferment un génie tout à fait original en matière de petite voie. Léonie a très vite flairé le parfum hautement spirituel et libérateur du chemin préconisé par sa jeune sœur. C'est ainsi qu'elle s'est mise résolument et courageusement à l'école de la doctrine de Thérèse.

Attention, on peut *connaître* sans *renaître*, l'intellectualisme n'est pas encore l'intelligence ! On peut être érudit sur tel sujet spirituel et pourtant demeurer au seuil de l'expérience transformante.

Nous le constatons parfois dans certaines sphères de l'Église ou même dans notre propre vie: intellectuellement on peut posséder à fond telle doctrine spirituelle et malgré tout la tenir à distance; on peut faire des conférences brillantes mais tellement pointues à propos de la petite voie que les petits finissent par croire que c'est trop fort pour eux. Ce serait un comble si on aboutissait à éloigner les *petits* de la *petite voie*! Déjà en son temps, notre Seigneur s'insurgeait contre cette déformation des scribes et autres exégètes de l'Écriture: « Malheur à vous, les légistes, parce que vous avez enlevé la clef de la science! Vous-mêmes n'êtes pas entrés, et ceux qui voulaient entrer, vous les en avez empêchés » (Lc 11,52). Plus près de nous encore, le bienheureux Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, immense vulgarisateur de l'enseignement thérésien, mettait en garde, peu avant sa mort, pour qu'on ne complique pas les choses, qu'on n'intellectualise pas la doctrine thérésienne au point d'en détourner les pauvres et les petits. L'avantage avec Léonie, c'est qu'elle ne conceptualise pas la doctrine de sa sœur, d'ailleurs le pouvait-elle? Elle n'intellectualise pas la petite voie, elle la pratique. Elle n'est pas simplement une élève qui se serait contentée d'apprendre *par cœur* les leçons spirituelles de sa maîtresse. Non elle a intégré la petite voie *par le cœur*, c'est devenu une expérience, c'est devenu sa vie. Léonie n'est pas une simple élève de la petite voie mais une parfaite *disciple*: pendant une quarantaine d'années elle a si bien assimilé la voie d'enfance de sa sœur carmélite qu'elle va en être toute transformée.

2. Vivre en Dieu transforme réellement

La trajectoire de vie de Léonie nous rappelle de manière impressionnante cette vérité fondamentale: la grâce de Dieu est capable de transformer réellement une personne. « Il y a bien à faire pour faire de moi une sainte, écrivait-elle à la petite Thérèse. Mais, petit à petit, on y parvient tout de même avec la grâce de Dieu². » Certes, un bon principe catholique enseigne que la grâce divine « ne détruit pas la nature ». Mais il affirme en même temps que cette même grâce est capable de « parfaire » notre nature³. La vie de notre chère Léonie est une magnifique illustration de cette conviction: sa nature, ses limites et ses fragilités ne se sont pas évaporées au contact de Dieu, comme par enchantement. Il n'en demeure pas moins qu'avec le temps, elle s'en est trouvée toute changée.

2.1 Dieu n'est pas une idée mais un amour

Pour nombre de nos contemporains, qu'ils soient incroyants, agnostiques ou mal croyants, Dieu n'est qu'une simple idée que certaines gens s'inventent pour mieux faire face aux aléas et autres épreuves de la vie: un Dieu réduit à un concept ou à un effet placebo. Pour beaucoup, imaginer que Dieu puisse avoir une quelconque influence sur un être humain, sur sa psychologie et sa manière de vivre les événements, tout cela relèverait de l'idéalisme, voire de la science-fiction.

2. Lettre de Léonie à Thérèse, le 15 octobre 1887.

3. « La grâce ne détruit pas la nature, mais la parfait »: THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique* I, 1,8.

Malgré tout la Bible l'enseigne, la foi de l'Église le confirme et la vie des saints en est une parfaite illustration : le Dieu vivant transforme et accomplit l'homme qui se fait tout accueil à son amour. On peut décliner les choses ainsi : Dieu ne se réduit pas à une simple idée ; non seulement il est un Être vivant et agissant mais sa nature même est d'être l'amour ; or l'être humain, créé à l'image de Dieu, est appelé à recevoir et à donner l'amour, et c'est en cela qu'il parfait son humanité. Les saints sont ces êtres qui ont laissé entrer à flots l'amour de Dieu en eux. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que ces bienheureux, et notre chère Léonie dans leur sillage, aient été peu à peu transformés, guéris, unifiés par la grâce de Dieu.

Pour peu qu'on prenne le temps d'écouter les chansons qui défilent au *Top 50*, une chose est frappante : presque toutes parlent d'amour. Aujourd'hui comme hier, et il en sera ainsi demain, l'amour est vraiment la valeur numéro 1, plébiscitée par le monde entier, qu'il soit croyant ou incroyant. La vie de Léonie nous enseigne aussi que l'amour est la valeur numéro 1, mais selon une conception de l'amour qui nous entraîne sur des rivages insoupçonnés. Dans un courrier adressé au Carmel de Lisieux on peut lire ces mots : « Peut-on trouver rien de plus éloquent que cette chair du Fils de Dieu incarné qui ne dit qu'un mot, un seul mot : "Amour", non par sa langue volontairement restée muette mais par son ineffable petitesse et anéantissement⁴. »

4. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 25 décembre 1921.

L'existence de Léonie est une « preuve » du pouvoir *unificateur* et *transformateur* de l'amour infini de Dieu. L'amour divin a tout d'abord cette capacité d'unir l'âme à son Dieu : « L'amour seul joint et unit l'âme à Dieu », enseigne saint Jean de la Croix⁵. Et parce que Dieu peut nous unir à lui, cette union d'amour est du même coup transformante : « Alors a lieu la transformation de l'âme en Dieu par amour », ajoute le carme espagnol⁶. Vivre en Dieu, vraiment et profondément, a forcément un impact sur toute la personne, sur les différentes zones de son être, sur sa manière d'être et de vivre. Toute la vie de Léonie en est une parfaite illustration : « Ma place, écrite-elle à ses sœurs carmélites, est dans ses bras [ceux de Jésus] et qu'il m'y serre bien fort, crainte que je ne lui échappe, car je suis si pauvre, si petite et si faible mais je m'en réjouis puisqu'ainsi, je suis plus propre à son amour *consumant, transformant*⁷. »

2.2 Croire à l'union transformante

Cher lecteur, en vous attelant à la lecture de ces pages, vous manifestez votre recherche de Dieu et votre désir d'expérimenter davantage son amour agissant et pacifiant. En vue d'une telle ascension, Léonie nous prévient : une telle expérience spirituelle ne peut advenir par un seul claquement des doigts, la première condition est d'y croire, « l'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez » (Jn 6,29).

5. JEAN DE LA CROIX, *La nuit obscure*, II,18, éd. du Cerf, p. 1037.

6. ID., *La Montée du Carmel*, I,2, éd. du Cerf, p. 586.

7. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 25 mai 1924.

Même si certains membres de la famille de Léonie avaient prophétisé qu'elle serait un jour religieuse, avec les années et ses échecs successifs, beaucoup finirent par ne plus vraiment y croire. Comment cette pauvre Léonie si démunie pourrait-elle parvenir à la consécration définitive ? À l'approche de sa profession religieuse fixée le 2 juillet 1900, Léonie elle-même est tout étonnée que cela se réalise enfin. Elle le confie avec simplicité à son oncle Guérin : « Vous étiez bien inquiet de mon avenir, d'autant plus que vous ne croyiez pas à ma vocation religieuse, cela se comprend bien, mon bon oncle, après tout ce qui s'est passé depuis treize ans... [...] Bientôt je pourrai me dire l'Épouse de Jésus. Est-ce possible ? Mais je rêve ! Mais non, c'est bien vrai, c'est absolument certain. Me voilà au port, quel bonheur ! La prophétie de ma sainte tante visitandine est réalisée à la lettre, je suis et serai une petite (oh ! oui, une très petite) visitandine pour l'Éternité⁸. »

La vie en Dieu, jusqu'à parvenir à une certaine forme de transfiguration de l'être réclame de notre part, avant même de commencer l'ascension, un acte de foi peu banal. En effet, dans les débuts de la vie spirituelle, on bute souvent sur l'épaisseur de notre nature, avec son lot de limites psychologiques, d'inertie à s'extraire du mal, de lenteur à aimer et à faire le bien. Les obstacles semblent insurmontables. Autre raison qui oblige à une grande confiance : l'action divine en nous est la plupart du temps invisible, c'est d'ailleurs son mode habituel de faire.

8. Lettre de Léonie à l'oncle Guérin, le 13 mai 1900.

Il va donc falloir nous mettre en route fermement, à l'exemple d'Abraham « *comme s'il voyait l'Invisible* » (cf. He 11,27). Emprisons-nous de débusquer cet autre piège qui peut paralyser notre mise en route : il consiste à exiger un rapport « qualité/prix » : on s'imagine en effet, surtout dans les débuts de la vie chrétienne, qu'à chaque acte de vertu, de prière, de don de soi s'ensuit automatiquement un changement visible en nous. Malheureusement non. Il faut parfois attendre bien longtemps, poser de nombreux actes de vertus et de détachements, avant d'expérimenter une plus grande liberté intérieure⁹.

2.3 Plus c'est gratuit, plus ça rapporte !

Le titre de ce développement peut paraître un brin provocateur. Une petite explication et le lecteur verra la justesse du propos. Nous ne cessons de le dire depuis les premières lignes, la vie en Dieu est source de réels bienfaits : paix, joie, confiance en soi, libération de certaines inhibitions, don de soi, etc. Mais pour acquérir progressivement ces bénéfices spirituels, il ne faut pas les rechercher pour eux-mêmes. Non, il faut d'abord chercher Dieu pour lui-même et tous ces bienfaits en découleront. Tout est

9. Pour illustrer le propos, saint Thomas d'Aquin utilise l'image des saisons. Pendant l'hiver, la sève monte mais de manière invisible, elle s'accumule et brusquement vient le printemps qui fait tout éclore : « Une seule hirondelle, dit le Philosophe, ne fait pas le printemps, un seul jour non plus ; ainsi, à coup sûr, ce n'est pas assez d'un jour ni d'un peu de temps pour faire la béatitude ni le bonheur. Mais la béatitude, dit-il encore, est l'activité commandée par l'habitus de la parfaite vertu. C'est avouer qu'un seul acte ne fait pas l'habitus de la vertu. » : THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique* I-II 51, 3.

si bien résumé dans cette parole de notre Seigneur : « Cherchez d'abord le Royaume et le reste vous sera donné par surcroît » (cf. Lc 12,31), autrement dit « cherchez d'abord Jésus pour lui-même et le reste, les bienfaits – paix, joie, unité intérieure –, vous seront donnés par surcroît ». Tentons d'en dire davantage sur ce point important. Cela permettra au lecteur de débusquer quelques pièges et de repérer en lui-même ces plis intérieurs plus ou moins conscients qui peuvent paralyser l'action de l'Esprit en lui.

Dans les débuts de la vie spirituelle – surtout si on a eu une histoire un peu cabossée ou si on est aux prises avec une nature limitée, spontanément douloureuse –, la tentation est grande de considérer Dieu uniquement comme une bouée de secours ou un médecin. Comme on n'est pas bien, on crie au secours vers celui qui peut nous sauver. Soyons bien persuadés que Dieu, dans son immense compassion, est attentif et sensible à la moindre de nos souffrances, il ne méprise donc surtout pas le cœur brisé qui l'appelle à l'aide. Dès l'Ancien Testament, les cris de son peuple opprimé sous le joug égyptien émeuvent jusqu'aux entrailles le Très-Haut : « J'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte. J'ai entendu son cri devant ses oppresseurs ; oui, je connais ses angoisses. Je suis descendu pour le délivrer » (Ex 3,7-8). Nous aussi, dans le sillage du peuple hébreu, nous désirons être libérés. Mais le travail de transformation de la grâce divine en nous va se gripper si nous en venons à nous servir de Dieu pour être mieux, si nous sommes tellement obsédés

par nos difficultés intérieures que nous ne pouvons pas considérer Dieu autrement que comme une simple bouée de secours ou un médicament. Avant d'être un distributeur de grâces, Dieu est un cœur et même un Sacré-Cœur ! Oui Dieu veut nous faire du *bien* mais il est aussi le souverain *Bien* qui attend d'être aimé pour lui-même et pas simplement pour ses bienfaits. Oui Dieu est le souverain *Consolateur*, mais il veut être aimé gratuitement par-delà ses *consolations*.

En fonction de ce qui vient d'être dit, nous n'hésiterons pas à appeler Dieu au secours, lui qui mérite vraiment le nom de *Bon Dieu*, miséricordieux et compatissant. Pour que notre vie baptismale soit réellement fructueuse et unifiante, nous apprendrons à aimer Dieu gratuitement, à nous abandonner à son amour efficace. Léonie a très bien saisi cela : « L'Esprit d'amour connaît mieux que moi mes faiblesses et mes misères alors il sera toute ma force. Qu'il fait bon s'abandonner à lui sans réserve, être sans cesse aux écoutes de son souffle divin¹⁰. » Considérer Dieu uniquement comme un médecin chargé de soulager nos plaies intérieures risque à coup sûr de renforcer nos problèmes. En effet, si nous passons notre temps à demander à Dieu qu'il vienne nous soigner ou dégager nos blocages, nous risquons de faire une telle fixation psychologique sur ces difficultés qu'elles finiront par prendre toute la place. N'oublions pas qu'une souffrance n'est jamais constituée par la seule cause objective, s'y

10. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 21 mai 1899.

ajoute toujours une dimension subjective, c'est-à-dire notre manière de la vivre, de la supporter: soit on y colle et la souffrance est décuplée, soit on en décolle et la souffrance est amoindrie! Ainsi donc, la personne qui se décentre peu à peu de ses difficultés et autres inhibitions en vue de se centrer de manière désintéressée sur Dieu, afin qu'il soit aimé pour lui-même, cette personne constatera, tout d'abord, que sa difficulté sera « dégonflée », en quelque sorte mise à distance¹¹. D'autre part, moins obnubilée par elle-même et ses douleurs, l'Esprit Saint aura les coudées larges pour visiter cette même personne et lui distiller ce fameux « surcroît » dont il était question à l'instant. Léonie fait cette réflexion: « Jésus s'enfonce [en moi] et fait son œuvre secrètement j'en suis sûre¹². »

Au final, notre titre « plus c'est gratuit, plus ça rapporte », n'était peut-être pas si décalé que cela! Nous avons toute une vie pour apprendre à ne pas nous servir de Dieu afin de mieux le servir de manière désintéressée. Une telle attitude ne manquera pas d'attirer les dons divins et son action pacificatrice.

11. « La consigne spirituelle "offre tes souffrances", écrit le moraliste Xavier Thévenot, doit subir une opération de clarification. Comme on l'a dit, la puissance de cette formule est remarquable: elle décentre d'elle-même la personne souffrante et lui fait saisir en un instant que ce qui a goût de mort en elle peut devenir le lieu d'un échange avec Celui qu'elle aime. »: Xavier THÉVENOT, *Souffrance, bonheur, éthique*, éd. Salvator, 1990, p. 27.

12. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 7 novembre 1920.

2.4 Pas d'élévation sans purification

Un certain nombre de personnes expriment un vrai et fort désir de Dieu, mais ils sont souvent l'objet d'une illusion, surtout dans les débuts de leur recherche intérieure: ils voudraient absolument s'élever en Dieu sans avoir à passer forcément par des purifications. Ils pensent qu'il leur suffirait d'augmenter la dose de prière pour que Dieu les hisse, comme par enchantement, sur les sommets du Carmel. En somme, un ascenseur indolore qui les emmènerait dans les hauteurs comme en apesanteur. Léonie, est absolument sans illusion sur ce point précis, elle sait qu'il est impossible de s'installer dans un abandon profond en Dieu sans que l'âme ne subisse au préalable un certain nombre de liftings, administrés la plupart du temps d'ailleurs sans anesthésie. Il faut dire qu'elle est très aidée en cela par l'ambiance religieuse de l'époque, pour laquelle la croix est loin d'être évacuée. Voici ce qu'écrit Léonie au détour d'une correspondance: « Je m'efforce de mettre toute ma confiance dans le Cœur du bon Maître qui *blesse* et qui *guérit* avec tant d'amour¹³. »

L'histoire de la spiritualité est un éternel balancier. À toutes les époques, on est tenté de ne retenir qu'un aspect de la foi au détriment de son pendant, il est tellement facile et agréable d'être dans l'air du temps. Si à l'époque de Léonie on a pu être tenté par un certain dolorisme, une forme de complaisance dans la souffrance, avouons qu'aujourd'hui c'est plutôt la tentation inverse: de nos jours on veut la

13. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 12 novembre 1899.

résurrection mais sans la croix... le dessert sans le désert ! Il faut dire que nous vivons présentement dans un tel déni de la souffrance qu'il peut difficilement en être autrement. Dans notre contexte actuel, il est devenu extrêmement difficile d'accueillir de manière positive l'incontournable purification qui prélude à toute vie spirituelle digne de ce nom : nous voulons l'élévation spirituelle mais sans souffrance purificatrice, nous réclamons l'attachement à Dieu mais sans détachements. La consommation, le confort, la facilité, le « tout, tout de suite », qu'offre la vie moderne, qu'on le veuille ou non, façonne notre mentalité, si bien que nous sommes devenus étrangers et même rétifs à tout discours qui nous parle d'ascèse, de combat spirituel, de creuset purificateur. L'homme moderne cultive un esprit « édredon », il n'aime que les passages en douceur, rien ne doit être heurté, surtout pas de rudesse dans l'itinéraire. Ce refus très actuel d'entendre parler de croix ou de souffrance purificatrice ne facilite guère la vie et l'ascension spirituelle.

Avant d'entreprendre cette montée vers l'union transformante en Dieu, une première condition consiste donc à prendre un peu de recul vis-à-vis de la mentalité actuelle, même religieuse, dans laquelle nous baignons. Ce déni de la croix est devenu maladif et ne peut qu'éloigner du cœur de l'Évangile. Saint Paul enseigne en effet : « Je m'étonne que si vite vous abandonniez Celui qui vous a appelés par la grâce du Christ, pour passer à un second évangile... Nous proclamons, nous, un Christ crucifié » (cf. Ga 1,6 et 1Co 1,23).

2.5 Pourquoi l'élévation en Dieu est-elle douloureuse ?

Rappeler ces fondamentaux de l'expérience religieuse, à savoir l'incontournable et onéreuse purification, cela signifie-t-il le retour d'un quelconque jansénisme dangereusement daté, d'un volontarisme de mauvais aloi ou d'un dolorisme maladif ? Pas du tout. La voie que nous propose cette chère Léonie est aux antipodes d'un dolorisme sanguinolent ou d'un ascétisme desséchant. C'est bien une petite voie pour petits vers laquelle elle veut nous entraîner. Mais justement, pour devenir petit, il va falloir subir un « régime » *ad hoc* : Dieu ne peut nous unir à lui, et donc à sa joie, à sa liberté profonde, sans nous dégager au préalable de ce qui en nous n'est pas Dieu et de ce qui est contraire à son amour-don. Voilà pourquoi, à moins de se mentir à soi-même – et plus grave encore, à moins de mentir aux gens –, nous devons être convaincus qu'en matière de foi et de vie spirituelle on ne peut que maintenir ensemble ces paradoxes que nous sommes sans cesse tentés d'opposer : la croix et la gloire, l'élévation et la purification, la joie et la souffrance, la nuit et la lumière, la sécheresse et la consolation.

Pour nous introduire dans ses lumières divines, l'Esprit de Dieu est en effet contraint dans un premier temps d'aveugler notre mode de fonctionnement trop humain. Pour nous donner part à son immense liberté, l'Esprit est obligé de nous détacher progressivement de ces liens qui nous retiennent prisonnier. Pour nous faire participer à son Agapè, à son amour-don sans retour, l'Esprit n'a pas d'autre

choix que de purifier en nous l'égoïsme foncier. Pour nous faire parvenir à l'abandon confiant de l'enfant entre les mains de son Père du ciel, l'Esprit n'a pas d'autre solution que de détruire en nous la complaisance dans des inquiétudes qui n'en valent pas la peine. Au sortir d'une retraite fructueuse, Léonie écrit à sa sœur Pauline: « Comme on y voit clair en retraite! et comme l'on comprend que notre vie ne doit être qu'une immolation non interrompue; il faut que l'amour-propre meure à petit feu et le vrai bonheur n'est que là! On est toujours content du bon Dieu enfin, c'est la paix du Ciel quand Jésus est consolé, qu'il est glorifié¹⁴. »

N'imaginons pas qu'une telle refondation, jusque dans les tréfonds de notre être, puisse se faire sans ébranlement, sans rectification et parfois sans destruction d'un mode de fonctionnement trop humain et pécheur. En agissant ainsi, Dieu n'a rien d'un sadique à notre égard, mais c'est sa même main qui, pour nous combler de l'essentiel, va devoir arracher en nous ce qui est trop superficiel, va devoir blesser pour mieux guérir. Le saint homme Job, bien avant Léonie, a très bien compris cette mystérieuse divine pédagogie, lorsqu'il écrit: « Dieu qui blesse puis panse la plaie, qui meurtrit puis guérit de sa main » (Jb 5,18).

Ajoutons, pour ne décourager personne, que lors des premiers pas dans la vie spirituelle, notre regard est souvent polarisé avec angoisse par ce qu'il faut souffrir pour vivre l'union à Dieu. Mais

14. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 3 novembre 1918.

nous pouvons difficilement imaginer à l'avance ce qu'offre l'expérience même de Dieu, en termes de paix profonde, de joie intérieure, d'un certain empire sur soi, sur les événements et même sur le monde. Tout cela n'est donné à goûter que par et dans l'expérience¹⁵. Non seulement Dieu n'a aucune intention perverse à notre endroit en permettant la souffrance purificatrice pour mieux nous élever en lui. Non, il ne procède ainsi que par amour, dans l'amour et pour l'amour de ses enfants. L'amour est vraiment l'unique clé qui permet de comprendre et d'accepter l'enfantement sans périodure que nécessite la transformation spirituelle, il est le seul passeport qui permet l'ascension en évitant toute recherche morbide de la souffrance, il est le seul carburant qui permet à Dieu de nous brûler de son propre amour.

2.6 Pourquoi l'élévation en Dieu nous paraît-elle si lente?

Pourquoi notre marche vers Dieu apparaît-elle si lente, pourquoi a-t-on l'impression, lorsqu'on regarde le chemin parcouru, de n'avoir fait qu'un saut de puce en Dieu? Dieu ne pourrait-il pas

15. « Tout comme le jus de raisin doit fermenter pour devenir du bon vin, écrit le pape Benoît XVI, l'homme a besoin de purifications, de transformations, dangereuses pour lui, où il peut chuter, mais qui sont pourtant les chemins indispensables pour se rejoindre lui-même et pour rejoindre Dieu. L'amour est toujours un processus de purifications, de renoncements, de transformations douloureuses de nous-mêmes, et ainsi le chemin de la maturation. »: Joseph RATZINGER – BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth*, éd. Flammarion, Paris, 2007, pp. 186-187.

bousculer un peu les choses, ne dit-on pas qu'il est tout-puissant ? Tentons plusieurs réponses.

2.6.1 *Tout dépend de notre désir*

Du point de vue de Dieu, soyons convaincus qu'il est empressé de nous enflammer de son amour : « L'amour du Christ nous presse » (2Co 5,14). S'il y a quelque inertie, c'est donc davantage de notre côté qu'il faut examiner le problème. Notre trajectoire en Dieu est énormément conditionnée par la puissance de notre désir, de notre volonté. Il n'y a là aucune dérive volontariste. Mais Dieu étant l'amour ne s'impose jamais, il ne peut que se proposer. Si donc la porte de notre cœur est à peine ouverte, il y aura très peu de pénétration divine dans l'âme. Par contre, face à une porte résolument ouverte, Dieu entrera à flots dans la personne : « Voici, dit le livre de l'Apocalypse, je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi » (Ap 3,20).

2.6.2 *L'action de Dieu en nous est souvent mystérieuse*

Après la mort de la petite Thérèse, sa doctrine est devenue une nourriture de référence pour Léonie – « Thérèse, ce parfait modèle », comme elle l'écrit à sa sœur Céline¹⁶. Or en nous penchant sur l'itinéraire de la petite Thérèse, que remarquons-nous ? Certes chez elle, Jésus est allé très vite, elle-même décrit son

itinéraire spirituel comme une « course de géant¹⁷ ». Mais n'oublions pas, par ailleurs, la période de son enfance, lorsqu'elle fut aux prises avec ses blessures, sa nature inhibée où, pour un rien elle « pleurait d'avoir pleuré¹⁸ ». Elle a lutté pied à pied pendant une dizaine d'années contre ses tendances blessées, sans aucun changement apparent. Et voici que dans la nuit de Noël 1886, le Bon Dieu a dû juger que le fruit était mûr, il est intervenu. Elle écrit : « En un instant l'ouvrage que je n'avais pu faire en 10 ans, Jésus le fit se contentant de ma bonne volonté... Je sentis en un mot la charité entrer dans mon cœur, le besoin de m'oublier pour faire plaisir et depuis lors je fus heureuse¹⁹. » Comme quoi, ne nous étonnons pas si dans nos vies, il y a des périodes où rien ne semble décoller. Si nous demeurons assoiffés de Dieu, ces déserts sont au contraire un temps de fermentation qui, à l'image du vin, permet au moût peu ragoûtant au premier regard, de devenir un nectar à la robe magnifique. Patience et fidélité dans l'union à Dieu. Sur la fin de sa vie, Léonie dira qu'on ne peut pas faire l'économie du temps : « En vieillissant, nous voyons les choses sous un tout autre jour. Jésus notre divin suffisant nous tient lieu de tout et puis "tout ce qui passe avec le temps est peu de chose et ne dure guère", dit l'auteur de l'Imitation²⁰. » Éloge de la lenteur.

17. THÉRÈSE DE LISIEUX, *Manuscrit A 44,v°*.

18. *Ibid.*

19. *Manuscrit A 45,v°*.

20. *Lettre de Léonie à ses trois sœurs*, le 8 avril 1928.

16. *Lettre de Léonie à Céline*, le 15 mai 1927.

Nous exigeons que Dieu aille plus rapidement qu'il ne le fait pour nous remodeler, pour nous construire et pour nous grandir. S'il désire de tout son divin Cœur travailler avec nous, il ne peut pourtant pas travailler à notre place. Ce serait nous violenter. Certes rien de surnaturel ne se fait en nous sans sa grâce, et celle-ci nous est toujours disponible, mais Dieu ne peut imposer de force une guérison, une transformation. Guidé par un amour qui ne peut jamais violenter les âmes, le Très-Haut ne peut que s'adapter à notre rythme. Nous ne mesurons pas les conséquences que le péché originel et nos propres péchés ont provoquées sur notre nature profonde: spontanément nous ne vivons plus à partir de notre centre qu'est Dieu²¹. L'enseignement de saint Jean de la Croix à propos des purifications des sens et de l'esprit aide à le comprendre en creux. Dieu ne peut pas opérer la réorientation de notre être profond, de manière instantanée, cela nous tuerait. La comparaison avec une personne atteinte d'un cancer au poumon voudrait aider à mieux le comprendre. Si on lui faisait une radiothérapie dans le but de brûler la tumeur en une seule séance, elle n'aurait certes plus de tumeur cancéreuse, mais carrément un trou dans le poumon! Ce ne serait pas vraiment une guérison mais bien une destruction. Lorsque nous nous offrons résolument à l'action de l'Esprit, il est obligé de proportionner son action curative, guérissante en fonction de notre acquiescement. Si Dieu guérissait en nous tout d'un seul coup, nous serions comme

21. « Le centre de l'âme c'est Dieu » : JEAN DE LA CROIX, *Vive Flamme A*, 1,12, éd. du Cerf, p. 1096.

détruits intérieurement. Cessons d'accuser Dieu d'être si peu pressé dans l'œuvre de reconstruction de notre nature, son apparente lenteur est en fait le signe qu'il travaille dans les profondeurs et avec une infinie délicatesse, au pas de l'homme.

Précisons pour conclure sur ce point, que Dieu, s'il est capable de transfigurer une nature humaine comme ce fut le cas chez Léonie, il a pourtant permis que demeurent en elle certaines limites de la nature, certaines manies, qui n'avaient rien de peccamineux mais qui la maintenaient dans une certaine humilité aux yeux des autres. Ainsi Léonie demeurera jusqu'à la fin « ramassière » – « Ce n'était pas à sa place, expliquait-elle, il ne faut rien laisser traîner » –, et quelque peu « obsédée » par la fermeture des portes. Très lente, à cause de sa tendance perfectionniste, elle se trouvait débordée pour un rien, ce qui en plus faisait d'elle une éternelle retardataire. Cela lui valait quelques remarques pas toujours agréables, mais elle les accueillait en grande humilité.

2.6.3 L'action de Dieu en nous est souvent cachée

Nous sommes continuellement tentés de nous prendre le pouls pour évaluer notre évolution spirituelle. Malheureusement, ou fort heureusement, pour nous éviter ce travers spirituel, Dieu agit en nous dans les profondeurs de l'âme, dans des régions qui échappent à notre perception consciente. Le Bon Dieu est ainsi fait, il aime travailler « derrière les rideaux », sans être vu. Pourquoi donc? Tout d'abord parce qu'il est l'humilité même: son amour pur et infini le pousse à servir notre bonheur et à

distiller ses grâces, mais sans jamais se mettre en avant, « de nuit », aime à dire Jean de la Croix²². D'autre part, si le Très-Haut intervenait en nous de manière trop visible, nous serions tentés de vouloir lui mettre la main dessus ou de nous contenter nous-mêmes devant le spectacle de nos progrès. Une telle attitude paralyserait notre progression spirituelle, le véritable amour réside dans une attitude humble et décentrée²³.

La puissance de la grâce, c'est vraiment quelque chose ! Si les gens avaient une juste idée de la grâce de Dieu et surtout s'ils en vivaient davantage, que de vies seraient changées, que d'afflictions seraient apaisées, que de plis seraient défaits. Thérèse de Lisieux et sa sœur Léonie sont bien différentes, c'est une évidence, mais elles ont été toutes deux objets de prédilection de la grâce, pour l'une prévenante et pour l'autre guérissante. Comme le résume si bien le père Piat, biographe de Léonie : « Si Thérèse est le chef-d'œuvre de la grâce prévenante, Léonie apparaît comme l'émouvante réussite de la grâce qui redresse une nature raboteuse et se joue des obstacles²⁴. »

22. JEAN DE LA CROIX, *Poème VIII* : « Je sais une source qui jaillit et s'écoule », éd. du Cerf, pp. 150-153.

23. Comment expliquer la « course de géant » de la petite Thérèse en si peu d'années ? Le Père Marie-Eugène dit que la Sainte de Lisieux « est passée rapidement à travers toutes les purifications du sens et de l'esprit parce qu'elle ne les a jamais regardés. » : Père MARIE-EUGÈNE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Jean de la Croix. Présence de lumière*, éd. du Carmel, 2000, pp. 231-232.

24. Père Stéphane-Joseph PIAT, *op. cit.*, pp. 218-219.

3. Léonie, une immense espérance pour les cabossés de la vie

Pour nous donner de mesurer le changement certes progressif mais impressionnant, opéré par la grâce de Dieu en cette chère Léonie, rien de mieux que d'entendre trois sons de cloches à son égard, lors de son enfance et au terme de son existence travaillée par la grâce.

La première appréciation provient de sa propre maman, Zélie Martin, quelque peu découragée devant la nature farouche de sa Léonie : « Je ne puis analyser son caractère ; d'ailleurs les plus savants y perdraient leur latin » ; « Dès qu'elle se trouve en compagnie, elle ne se possède plus et se montre d'une dissipation sans pareille. Enfin, je n'ai plus de foi qu'en un miracle pour changer cette nature²⁵ ». C'est dire à quel point la course paraissait bien mal partie.

La seconde évaluation fait éclater le contraste entre ce qui vient d'être dit et ce que Léonie est devenue sur la fin de sa vie, sous l'onction de la grâce de Dieu. Ce témoignage est intéressant car il émane d'un saint religieux qui connaît bien l'âme de la visitandine. Et qui plus est, ce cistercien, n'a pas seulement écrit sur *Le Saint Abandon*²⁶, il

25. *CF 81*, de Zélie à son frère, juillet 1872, p. 117 ; *CF 117*, à sa belle-sœur, le 1^{er} juin 1874, p. 165. *CF 185*, à sa fille Pauline le 21 janvier 1877, pp. 296-297.

26. À notre humble avis, l'ouvrage de Dom Vital Léhodey, *Le Saint Abandon*, nous paraît la synthèse la plus aboutie sur ce thème central de l'abandon à Dieu. Nous le recommandons auprès des lecteurs.

l'a surtout vécu de l'intérieur, ce qui ajoute une autorité toute particulière à ses conclusions : « Dom Vital Lehodey, ce saint religieux est émerveillé du changement opéré dans mon âme en si peu de temps²⁷ ». De même, le cardinal Suhard sortit bouleversé de l'entretien pourtant bref qu'il venait d'avoir avec Léonie malade. Peu après, il écrira à sa prieure : « Je reviens de Caen, où je suis allé porter ma bénédiction à Sœur Françoise Thérèse [...] La chère Sœur est vraiment aux mains de Dieu, et de la conversation très courte que j'ai eue avec elle, je sors tout édifié. C'est comme un écho du Paradis ! Il fait bon vivre dans cette atmosphère²⁸. »

Pourquoi donc s'attarder sur le cas Léonie, l'apport de sa sœur Thérèse n'est-il pas suffisant ? Quel intérêt notre monde moderne peut-il trouver dans la figure et l'itinéraire de Léonie ? Dieu ne fait pas fleurir des saints, comme ça au gré du hasard et des vents. Lorsque le Très-Haut offre au monde des modèles de sainteté, c'est tout d'abord pour sa propre gloire et pour enrichir la jubilation éternelle du ciel, mais aussi pour rejoindre à certaines périodes charnières de l'histoire les besoins du peuple de Dieu qui chemine encore sur terre. Dans l'état actuel de la société, la gloire et le rayonnement de Léonie ne peut que grandir. Il va s'intensifier pour répondre à des besoins cruciaux de notre époque si contrastée. Ce n'est un secret pour personne, nous vivons dans un monde de plus en plus destructeur, épuisant pour les âmes et les

27. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 2 février 1923.

28. Lettre de Monseigneur Suhard, le 11 décembre 1930.

psychologies. Le nombre d'individus cabossés, de psychologies dépressives, de personnes en mal-être, semble augmenter à une vitesse vertigineuse selon les études de santé. Nous sommes en présence d'un nouveau peuple de petits et de pauvres, même si par ailleurs ils ne manquent matériellement de rien. Ces personnes sont tellement mal qu'elles ne savent plus à quel saint se vouer pour s'extraire de leur enfer intérieur. C'est justement là que peut et veut les rejoindre Léonie. Elle leur dit : « N'ayez pas peur de moi, je suis de votre race, je suis cabossée comme vous et peut-être plus que vous. Mais j'ai traversé la "grande épreuve" et je vous l'assure : "C'est vrai Dieu est vivant et agissant". S'abandonner entre ses bras tendres et forts peut changer votre vie. Croyez-moi, j'en ai fait l'expérience. Mettez vos pas dans les miens, je vais vous indiquer ce petit chemin caché de la petite voie source du grand bonheur. »

Il est un autre public qui sera particulièrement réceptif au secret de vie de Léonie, ce sont les parents et les éducateurs. « De nos jours, être parent est le métier le plus difficile au monde ! », ai-je pu entendre plus d'une fois. C'est bien vrai. Si ce monde actuel est corrosif, les enfants en sont souvent les premières victimes et les premiers pervertis. Dans un tel contexte si peu porteur, combien de parents finissent par désespérer de leurs enfants, qu'ils aiment bien sûr de tout leur cœur et auxquels ils voudraient donner le meilleur : la vie, la liberté, la foi, Dieu. Que ces parents inquiets ou déçus reprennent espérance auprès des époux Martin qui n'ont jamais désespéré d'un changement possible chez Léonie :

« La pauvre enfant, écrit Zélie Martin, est couverte de défauts comme d'un manteau. On ne sait par où la prendre. Mais le bon Dieu est si miséricordieux que j'ai toujours espéré et j'espère encore²⁹. » Que les parents découragés se plongent dans l'expérience de Léonie, tous les espoirs sont permis pour leurs enfants difficiles, quand on constate le retournement qui s'est réalisé en elle.

Enfin n'oublions pas cette autre catégorie de personnes qui trouvera auprès de Léonie un rayon d'espérance: les consacrés, qu'ils soient religieux, moniales, prêtres ou évêques. S'ils ont une nature inquiète, facilement portée à la mélancolie, s'il leur arrive de perdre confiance dans leur combat spirituel: une issue existe, il est possible, avec le secours de la sainte grâce et du temps d'infléchir certaines courbures de tempérament, de redresser certaines tendances. Si ces âmes consacrées connaissent des échecs successifs: qu'elles ne s'effrayent pas, pour ce qui relève des échecs répétés, Léonie détient le pompon! Ces âmes-là, parce que la vie les a rendues petites à cause de leurs revers, n'auront aucune peine à aimer et à adopter Léonie comme maîtresse de vie spirituelle. À son école elles finiront même par redresser la tête et courir de victoire en victoire.

29. *CF 185* à sa fille Pauline le 21 janvier 1877, pp. 296-297.

Deuxième jour

Matin

La petite voie

À moins d'être particulièrement insensible aux réalités spirituelles, le regard porté sur la puissance transformatrice de la grâce ne peut que nous plonger dans un double émerveillement. Tout d'abord, nous avons découvert qu'au lieu d'être un ectoplasme froid planant dans ses nuages bien éloigné des hommes, Dieu est au contraire un volcan d'amour qui désire embraser et transfigurer ses enfants. Dieu est donc vivant, agissant et son action est performative¹. Si le pouvoir transfigurateur de la grâce divine est en soi bouleversant, notre émerveillement redouble lorsque nous le voyons à l'œuvre dans une nature très démunie, complexe et blessée telle que celle de Léonie. Cette incarnation de la grâce dans la vie de notre visitandine lui a permis de réaliser un grand écart qui donne le vertige, ou pour le moins force l'admiration.

Léonie, quel est donc le secret de votre transformation intime ? Comment, nous aussi avec nos pauvres misères, pouvons-nous parvenir à cette

1. « Le message chrétien n'était pas seulement "informatif", mais "performatif". Cela signifie que l'Évangile n'est pas uniquement une communication d'éléments que l'on peut connaître, mais une communication qui produit des faits et qui change la vie. » : BENOÎT XVI, *Sauvés dans l'espérance, Spes salvi*, (2007), n° 3.

unification, à cette profonde métamorphose ? Sur quel chemin faut-il s'engager pour expérimenter une telle refonte ? « Entrez dans la petite voie », nous suggère Léonie. Lorsque fin septembre 1898 paraît *l'Histoire d'une âme* qui laisse entrevoir les sommets de la voie d'enfance spirituelle adoptée par celle qui deviendra sainte Thérèse de Lisieux, Léonie est touchée en plein cœur. Elle dévore le livre, *Histoire d'une âme* devient son livre de référence, son guide spirituel auquel elle recourra fréquemment : « Notre Thérèse est mon idéal », confiera-t-elle plus tard².

1. La petite voie, essai de définition

Ce thème de la voie d'enfance est tellement vaste et appelle tant de précisions, afin d'éviter toute contre-façon, qu'il faut bien tout un livre pour en scruter les secrets et surtout, pour découvrir comment Léonie l'a pratiquée, ou plus exactement comment elle s'est laissée pratiquer par cette voie d'abandon.

1.1 La petite voie en quelques mots simples

Avant même de nous mettre à l'école de la petite voie, il importe de bien s'entendre sur les mots, une brève définition de la petite voie est bienvenue. Le chemin d'abandon thérésien repose sur un paradoxe : entre un *faire* et un *laisser-faire*. Le disciple de la voie d'enfance fera tout ce qui est en son pouvoir pour aimer et devenir saint. Pour cela, il cherchera à aimer en tout, à « faire plaisir » au Bon Dieu et au

prochain. Mais pour réaliser une telle œuvre divine, le petit va très rapidement toucher du doigt à sa complète impuissance, à ses chutes, à sa misère. Vaut-il, à cause de cela, désespérer et finir par baisser les bras ? Pas du tout. Sur ce fond de pauvreté radicale le petit va planter en direction de Dieu ce puissant ressort que sont l'abandon et l'espérance. Il sait que cette confiance folle a un pouvoir irrésistible pour attirer la miséricorde et la force de Dieu. La voie d'enfance va donc conduire le petit à se livrer à l'Esprit Saint, en demeurant toujours plus dépendant de la puissance de Dieu se déployant dans sa faiblesse. Ainsi l'âme deviendra de plus en plus petite et, paradoxe, elle deviendra de plus en plus grande, mais de la grandeur même de Dieu. Dieu sera sa sainteté. Au détour d'un courrier, en quelques mots, Léonie offre une belle synthèse des fondements de la voie d'enfance : « Pour ma petite âme, je suis très bien gratifiée pour comprendre les choses de Dieu et je m'écrie dans ma reconnaissance "parce que je suis petite et faible, Jésus s'abaisse vers moi et m'instruit doucement de ses secrets d'amour"³. »

1.2 Entre faire et laisser-faire

À propos de la petite voie, il y a nécessité de maintenir le paradoxe entre un faire et un laisser-faire, sinon gare aux dérives.

Nous le disions plus haut, chaque époque de l'histoire est tentée de privilégier telle dimension de la foi et de laisser de côté tel autre aspect, pourtant

2. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 1^{er} novembre 1914.

3. *Ibid.*, le 27 décembre 1919.

indispensable au bon équilibre. Ainsi, il est possible que les générations passées aient été très sensibles au « faire » – la vertu pour la vertu, la capitalisation des sacrifices –, au point d’oublier que, dans la balance, le poids de don de Dieu pèse incomparablement plus, que la grâce divine est toujours première en regard de la réponse d’amour de la créature. Seul l’Esprit Saint fait les saints! De nos jours, on est peut-être passé à un excès inverse. Certes, d’un certain point de vue, les chrétiens d’aujourd’hui paraissent fort heureusement libérés de cette forme de « capitalisme spirituel » qui envisage la sainteté uniquement comme l’accumulation de mérites⁴. Ceci dit, interrogeons-nous en vérité: notre compréhension moderne de l’abandon spirituel, colonne vertébrale de la petite voie, est-elle authentiquement chrétienne? Nous pouvons en douter, tant les notions d’ascèse, de pénitence et de sacrifices ont été parfois évacuées du discours pastoral et même de la formation spirituelle dans un certain nombre de maisons religieuses. L’abandon spirituel authentique se doit de respirer sans cesse à deux poumons: entre le faire et le laisser faire, entre le don et l’abandon. La voie d’enfance n’a rien à voir avec la consécration de la médiocrité ou de la paresse spirituelle. Le regard d’aigle du Père Marie-Eugène a pointé ce dévoiement

4. Selon la formule magnifique du Concile d’Orange: « Comment Dieu nous aime. Dieu nous aime tels que nous serons par son don, non tels que nous sommes par notre mérite. »: Concile d’Orange, Canon 12, *in* Denzinger, p. 139. La petite Thérèse est donc très orthodoxe lorsqu’elle dit: « Le mérite ne consiste pas à faire ni à donner beaucoup, mais plutôt à recevoir, à aimer beaucoup. »: THÉRÈSE DE LISIEUX, *Lettre* 142 à Céline.

de l’authentique voie d’abandon: « Le danger est grand, et on ne l’a pas toujours évité, de confondre cette petitesse apparente avec un certain art facile d’accommoder les exigences de la sainteté à la faiblesse enfantine, et à la loi paresseuse du moindre effort, de réduire la simplicité à une médiocrité souriante et à une banalité mièvre⁵. »

En fonction du contexte actuel, il nous semble que le marqueur qui permet de distinguer nettement la compréhension chrétienne d’une vision très délavée de la petite voie d’abandon, réside dans la notion de mérite, de don de soi⁶. Si la vie chrétienne ne consiste pas d’abord à accumuler des mérites *pour Dieu* par la seule vertu humaine, il n’en demeure pas moins que le chrétien est invité à en produire *par Dieu* par la vertu divine. L’abandon chrétien nous pousse à nous recevoir de Dieu, mais en vue de produire des œuvres. Léonie a parfaitement assimilé ce point particulier de la petite voie: oui à l’abandon, mais jamais sans l’exercice de la bonne volonté qui cherche sans cesse à « lever son petit pied » dans l’ordre de la vertu, même si c’est pour retomber ensuite. Elle écrit à Pauline: « Je veux imiter Jésus enfant, me modeler sur lui, le regarder sans cesse dans sa sainte enfance, donner à toutes mes actions le double cachet de l’amour et de l’humilité. Me voilà donc en plein dans ma petite voie et le petit ne cessera pas de “lever son petit pied”: tu me comprends?... cela suffit... Je te

5. Père MARIE-EUGÈNE DE L’ENFANT-JÉSUS, *Ton amour a grandi avec moi*, éd. du Carmel, 2015, p. 128.

6. Nous renvoyons au petit ouvrage de Robert SCHOLTUS, *Faut-il lâcher prise?*, éd. Bayard, (2008).

dirai que ma spiritualité se simplifie toujours plus. Je veux faire plaisir au bon Dieu, c'est là mon unique désir⁷. »

1.3 *Un faire qui se laisse faire !*

Plus on pénètre dans la lecture du courrier de Léonie, plus on est frappé de voir comment elle conjugue à merveille et avec justesse ces deux dimensions de la petite voie. D'une main elle n'hésite pas à parler d'abandon, « Jésus connaît mon désir intense, cela suffit et puis je crains de lui faire de la peine en sortant de ma petite voie d'abandon⁸. » ; et de l'autre main, Léonie n'oublie pas les petits sacrifices, constitutifs de la voie d'enfance : « J'entends ma Thérèse me dire : « Ma petite voie est sûre, je ne me suis pas trompée en la suivant ». Mes peines, mon bonheur, mes petits sacrifices, voilà mes fleurs ! C'est ainsi que je me suis sanctifiée, fais

7. Lettre de Léonie à Pauline, le 9 novembre 1919. Léonie fait certainement référence à la parabole bien connue de Thérèse à propos du petit enfant qui veut monter l'escalier de la vertu et qui pour cela lève sans arrêt son petit pied. Mais peine perdue, il retombe tout le temps, jusqu'à ce que le Bon Dieu, attendri par l'impuissance de son petit, descend et vienne le prendre pour le hisser en haut de l'escalier de la sainteté. Dans cette parabole imagée, il est bien sûr question d'abandon total à Dieu, mais aussi de mérite, toujours les deux à marier : « Soyez ce petit enfant. Par la *pratique des vertus, levez toujours votre petit pied* pour gravir l'escalier de la sainteté, et ne vous imaginez pas que vous pourrez monter même la première marche ! Non, mais le bon Dieu ne demande de vous que la *bonne volonté* ! Du haut de l'escalier, il vous regarde avec amour : un jour, vaincu par vos efforts inutiles, il descendra lui-même et vous prenant dans ses bras, vous emportera pour toujours dans son royaume où vous ne le quitterez plus. » : THÉRÈSE DE LISIEUX, *Conseils et souvenirs. Histoire d'une âme*, p. 261.

8. Lettre de Léonie à Pauline, le 12 novembre 1922.

comme moi, je t'aiderai à devenir sainte aussi et, si tu es fidèle, bientôt je viendrai te chercher, car, en peu de temps, tu peux réparer ta vie d'infidélité. J'entre résolument dans ta voie, ô ma sainte chérie⁹ ! »

Non seulement le faire et le laisser faire représentent les deux temps indispensables qui permettent d'avancer en vérité dans la voie d'abandon, mais il importe de bien les articuler : en effet, ce n'est pas *l'un après l'autre*, mais plus exactement *l'un dans l'autre* ! Expliquons-nous.

Quelles que soient les époques, nous sommes tous tentés par cette hérésie récurrente appelée *pélagianisme* : cette plaie voudrait nous convaincre que nous n'avons pas forcément besoin de la grâce de Dieu pour poser un quelconque acte divin, spirituel. Les saints affirment au contraire que « tout est grâce¹⁰ ! » S'il en est ainsi, si la grâce de Dieu est toujours indispensable et première, le fond de l'attitude du chrétien devrait être de se rendre disponible à la grâce divine en tout ce qu'il fait et vit. Dans le sillage de saint Paul : « C'est *par la grâce de Dieu* que je suis ce que je suis, et sa grâce à mon égard n'a pas été stérile... J'ai travaillé plus qu'eux tous : oh ! non *pas moi, mais la grâce de Dieu qui est avec moi* » (1Co 15,10). Fondamentalement, être chrétien ne consiste donc pas à faire des choses pour Dieu – et souvent sans Dieu –, c'est l'ensemble de notre faire, de nos actions quotidiennes qui sont appelées à *se laisser faire*, à se laisser gouverner et

9. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 9 juillet 1933.

10. THÉRÈSE DE LISIEUX, *Carnet Jaune* 605, 4.

inspirer par la grâce. On l'aura compris, entre le faire et le laisser faire, il ne s'agit pas d'un simple lien, il y a une orientation particulière et un ordre précis : pas l'un après l'autre de manière indifférenciée, mais l'un dans l'autre, très précisément le faire enchâssé dans le laisser-faire... un faire qui se laisse faire par la grâce du Très-Haut.

On peut même dire que le laisser faire par la grâce de Dieu devrait englober la totalité de notre agir :

- L'accueil de la grâce devrait donc toujours être *premier* vis-à-vis de notre réponse vertueuse : « Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, pour quoi te glorifier ? » (1Co 4,7).

- L'accueil de la grâce devrait être toujours *concomitant* à notre action : « Notre capacité vient de Dieu » (2Co 3,5).

- Enfin, la grâce de Dieu sera toujours *au terme* de notre action, soit pour lui rendre grâce en cas de succès, soit pour l'offrir à sa miséricorde en cas de raté : « C'est par grâce que vous êtes sauvés » (Ep 2,5).

Décidément la grâce est notre « milieu divin », et l'abandon ainsi que la disponibilité à cette grâce du Très-Haut devrait être la manière de nous y mouvoir, notre façon de respirer et de vivre.

Le primat de la grâce s'impose avec une telle force qu'il interroge par ailleurs notre manière de former spirituellement les baptisés, notre manière de « vivre en Église ». Dans notre discours, dans nos structures, n'avons-nous pas privilégié les pôles action, engagement, projet, tout ceci au détriment de l'accueil intérieur de la grâce. S'il y a bien une

urgence actuelle pour l'Église, c'est de revaloriser la juste *passivité* à l'action de Dieu, en regard d'une *activité* qui court le risque de tourner à vide. La question est loin d'être périphérique, il est tellement aisé de transformer l'Église en une petite entreprise, alors qu'elle est l'Épouse du Christ. Pour ce qui relève plus précisément de la formation spirituelle du peuple de Dieu, le primat de la grâce est une invitation à divulguer largement la voie d'abandon à Dieu. La petite voie n'est pas une spiritualité réservée à une élite ou à des âmes en peine de piété intimiste, la voie d'enfance devrait être la condition normale d'une vie de baptisé¹¹.

1.4 L'enfance spirituelle n'est pas l'infantilisme

Évoquer la voie d'enfance, n'est-ce pas courir le risque d'un retour en enfance, d'encourager une forme de régression infantile ? Depuis que Monsieur Nietzsche est passé par là, le soupçon est de rigueur sur les fondements du christianisme. Là encore paradoxe. Lorsque Jésus nous convie à « perdre » notre vie à cause de lui, nous crions au scandale, quelle voie déshumanisante ! Mais pour comprendre notre maître, il faudrait le laisser parler jusqu'au bout : il ne nous demande pas de *perdre* notre vie, un point c'est tout, il s'agit par cette voie de trouver en lui la vraie Vie, ça change tout (cf. Mt 10,39).

11. « Toute l'existence chrétienne [...] consiste plutôt en ce que l'homme se laisse combler. Nous ne glorifions pas Dieu en lui apportant soi-disant du nôtre – comme si tout ne lui appartenait pas déjà – mais en acceptant ses dons et en le reconnaissant ainsi comme l'unique Seigneur. » : Cardinal Joseph RATZINGER, *La foi chrétienne hier et aujourd'hui*, éd. Cerf/Mame, p. 199.

Nous naviguons dans les mêmes eaux avec la voie d'enfance. Comment décoder ces paroles très denses de Léonie, qui, au passage, révèlent l'intelligence très profonde qu'elle a de la petite voie: « Je veux *grandir* et rester *petite* tout à la fois. Voilà ma seule ambition¹² »? Par ce chemin de la petitesse, il ne nous est pas demandé de devenir bête, de ne plus exercer nos facultés humaines, ou bien encore de renoncer à grandir et à dialoguer avec le monde. Non, l'enfance spirituelle est, en premier lieu, cette voie extrêmement réaliste qui reconnaît la totale indigence de l'homme sans Dieu. On saisit, au passage, pourquoi la mentalité moderne autosuffisante est littéralement incapable d'intégrer de telles considérations spirituelles. Sur cette base – l'indigence de l'homme sans Dieu –, le petit renonce à vouloir être plus grand qu'il ne l'est en lui-même, il ne se cache pas derrière un masque de grand. Sa petitesse le jette en Dieu, l'enfant espère ainsi que le Très-Haut se penchera vers le très-bas de sa créature pour mieux la hisser dans les hauteurs de Dieu. La voie d'enfance n'entretient donc pas une humilité mal placée ou un esprit de « looser ». Bien au contraire, on peut même dire qu'elle est une voie éminemment « ambitieuse », puisque, en se livrant à Dieu, avec toute sa faiblesse et ses incapacités, le petit ambitionne de se laisser prendre par Dieu et d'être revêtu de sa force dans sa faiblesse, de sa gloire dans sa croix, de ses vertus divines dans ses manques. Le Père Marie-Eugène ressaisit admirablement le

12. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 2 février 1899.

propos: « Le symbole du petit enfant ne veut pas dire que l'âme est anéantie, au contraire, elle est grandie, et ce petit enfant est un géant. Même sur le plan humain, les saints sont les plus beaux types de l'humanité¹³. »

La petite voie, une régression humaine? Pas du tout, plutôt une suprême élévation en Dieu, mais non plus à partir de nos propres forces, mais à partir de la toute-puissante miséricorde de Dieu. On peut donc dire que la petite voie démocratise carrément la vie mystique, puisque les âmes faibles et imparfaites peuvent accéder à ce type de sainteté. Elles ne passent plus leur temps à pleurnicher sur leurs multiples faiblesses, ces âmes préfèrent plutôt s'engouffrer, avec leurs pauvres haillons, dans l'ascenseur du Bon Dieu qui, seul, les fera parvenir au sommet divin.

1.5 Une petite voie à travers les petits riens

En définitive, tout est petit dans la petite voie! Ce chemin est destiné aux petits... et il est à pratiquer dans les petits riens du quotidien, dans ce qui ne brille pas aux yeux du monde.

1.5.1 Le petit est « condamné » aux petits riens

Celui, celle qui adopte la voie de petitesse portera un soin tout particulier aux actions les plus insignifiantes de l'existence. La plupart du temps, il y

13. *Conférence* du Père MARIE-EUGÈNE DE L'ENFANT-JÉSUS, EC49.08.19-01, cinquième conférence de la retraite à Notre-Dame de Vie, Document Source p. 74.

est « condamné », justement à cause de sa petitesse, du fait de ses limites physiques, de ses insuffisances psychologiques, de son incapacité à pratiquer une ascèse de géant ou enfin à cause de son impuissance à accomplir ces grandes et belles œuvres dont raffole l'esprit du monde.

Le petit est donc contraint à la mystique peu reluisante du devoir d'état. Que cela nous bouscule et nous interroge : aux yeux de Dieu qu'est-ce qui est le plus important, le brillant sans amour ou l'insignifiant imprégné d'amour ? Ce n'est pas l'écorce extérieure des œuvres, si impressionnante soit-elle, qui touche le Cœur de Dieu, mais bien la sève qui l'imprègne, à savoir l'amour que nous y mettons : « La moindre parcelle de pur amour est plus précieuse aux yeux de Dieu [...], elle est plus profitable à l'Église, dans une apparente inaction, que toutes les autres œuvres ensemble », suprême vérité rappelée par saint Jean de la Croix¹⁴. Ajoutons cette autre conviction : lorsque ces petits riens qui, en soi paraissent dépourvus d'intérêt, sont vécus dans l'amour de notre Seigneur, ils acquièrent une valeur infinie et même une puissance rédemptrice. S'il en est ainsi, chérissons ces trésors que sont les riens du quotidien. Il suffit au petit de ramasser une épingle avec amour pour qu'il soit considéré comme un géant aux yeux de Dieu.

14. JEAN DE LA CROIX, *Cantique spirituel B*, 29,2, éd. du Cerf, p. 1373.

1.5.2 La mystique du devoir d'état

Nous venons de rappeler le pouvoir sanctificateur et rédempteur de l'amour à travers les petits riens. Notons, au passage, que ce principe renverse les hiérarchies et démocratise la sainteté. Tentons de dessiner quelques contours concrets de cette spiritualité de l'événement, de cette mystique du devoir d'état.

- **Dans l'ordinaire de la vie.** Le petit sait que la mystique de l'extraordinaire n'est pas pour lui, il s'emploie donc à accomplir *l'ordinaire* d'une manière *extraordinaire*. Il délaisse le *perfectionnisme*, mais il s'applique à accomplir son travail avec *perfection*, c'est-à-dire en y injectant un maximum d'amour. Amour oui, mais amour non senti la plupart du temps. Les extases ne sont généralement pas le lot des pauvres de Dieu, bien plutôt la sécheresse. La mystique des petits est celle de la monotonie des tâches quotidiennes, accomplies sans grande gratification et sans guère de consolation, mais avec beaucoup de charité.

- **Attention aux détails.** Si le petit porte une attention particulière aux détails des choses, des rencontres et des événements, il évite tout de même de les absolutiser, pour éviter que les détails ne prennent le pas sur Dieu et sur l'amour¹⁵.

15. « Évidemment, si on va vers le détail, c'est pour donner davantage ; mais il ne faut pas que ce détail, pour ainsi dire, diminue l'envergure de l'âme et la centre sur de petites choses. Il ne faut pas que la petite ascèse, le petit détail fasse oublier Dieu. » *Conférence* du Père MARIE-EUGÈNE DE L'ENFANT-JÉSUS, EC65.08.22-01, onzième conférence de la retraite à Notre-Dame de Vie (inédit).

• **Pureté d'intention.** En tout ce qu'il fait, l'adepte de la petite voie, soigne la « pureté d'intention » : il ne se recherche pas lui-même, son désir est de faire plaisir et que Jésus soit content. À travers ces quelques lignes d'un courrier, Léonie manifeste qu'elle a parfaitement mesuré les enjeux fondamentaux de la petite voie : « Pouvoir faire plaisir à Jésus que c'est doux ! Et cela, en jetant des fleurs sous ses pas... Y a-t-il une manière plus aimable et plus gracieuse de pratiquer les mille vertus que l'on rencontre dans une seule journée, car la vie n'est qu'un tissu de sacrifices¹⁶. »

• **Vie cachée.** Point n'est besoin de s'enfermer dans un monastère pour réaliser la petite voie. Mais il faut savoir que ce chemin est caché, il ne brille pas aux yeux du monde, et même à nos propres yeux. Dans le courrier cité à l'instant, Léonie ajoute : « Une de ses [celles de Thérèse] pensées que je goûte le plus est celle-ci : "J'ai pensé que le mépris était encore trop glorieux pour moi, alors, je me suis passionnée pour l'oubli". N'est-ce pas être arrivé au dernier échelon de l'humilité ? Il me semble que oui. Et par contre, ce doit être, selon mon petit jugement, la sainteté consommée¹⁷. »

• **L'ascèse de la joie.** Pour le petit et le pauvre en esprit, ses journées ressemblent parfois à une « tempête dans un verre d'eau » ! Du fait de sa fragilité et d'une sensibilité quelque peu exacerbée, le moindre événement le perturbe. Son moral fait souvent le grand huit, entre des hauts et des bas...

16. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 1^{er} novembre 1914.

17. *Ibid.*

et parfois entre des très hauts et des très bas. Son ascèse consistera à cultiver une certaine égalité d'humeur, au moins par la volonté. Ceci est une expression très haute et raffinée de la charité envers notre entourage, car l'inégalité d'humeur blesse les relations. Le fragile, le faible est souvent victime de ses impressions, ce qui le plonge souvent dans la tristesse et même la mélancolie. Il cherchera donc à cultiver la joie, la joie qui émane du don de soi, l'ascèse du sourire. Léonie menait un combat très serré dans ce registre : « Le plus difficile pour moi c'est l'égalité d'humeur ; que j'ai besoin de vos prières pour m'aider à triompher de mes impressions¹⁸. » Cet effort particulier constitue d'ailleurs une de ses résolutions de retraite : « Conserver l'égalité d'humeur envers et contre tout, m'efforcer de sourire, au moins intérieurement¹⁹. »

1.6 La petite voie, n'est-ce pas un peu trop facile ?

Combien de fois avons-nous entendu ce gentil reproche : « Cette petite voie, c'est bien sympathique mais n'est-ce pas un peu trop facile ? » Si c'était si facile que cela, il y aurait un monde fou à s'engouffrer sur ce chemin. Or, à ce qu'il semble, il n'y a pas vraiment foule à se bousculer au portillon. Disons-le d'emblée, sans intention d'humilier, ce genre de réflexion, citée à l'instant, est souvent le lot de personnes qui, à l'évidence, n'ont pas encore « basculé » dans l'expérience d'abandon. Elles

18. *Ibid.*, le 22 octobre 1929.

19. *Ibid.*

préfèrent se protéger derrière le parapet sécurisant de leur fonctionnement habituel et jongler avec les idées. Nous aurons l'occasion au cours de cet ouvrage de montrer les grandes exigences que réclame la voie d'enfance spirituelle, mais on peut déjà indiquer combien ce chemin est loin d'être facile.

- Il va falloir tout d'abord se confronter à l'épaisseur de sa misère et de ses multiples pauvretés. Ce n'est pas une mince affaire car cela écorne bigrement la belle image qu'on veut se donner de soi-même. La réalité palpable, et non pas imaginée ou exigée de nous-mêmes, n'est pas toujours reluisante. La voie d'humilité commence donc par une certaine humiliation : « *Je ne suis que ça !* ».

- Une fois qu'on aura commencé à consentir à la réalité profonde de ce que nous sommes, il faudra ensuite accepter que ce « background » peu valorisant nous accompagne vraisemblablement tout au long de notre vie. À cette deuxième étape, les volontaires risquent d'être encore plus clairsemés.

- Se présente ensuite une troisième étape, celle où nous touchons du doigt notre parfaite impuissance à nous convertir par nous-mêmes. Dans les débuts nous avons de beaux projets de transformation, de progrès et de correction de nos défauts. Patatras, « *Je n'ai fait que ça !* »

- Dieu ne prend que la place qu'on lui offre. Le petit va devoir se vider progressivement de lui-même, afin de devenir cette capacité, cet espace que Dieu pourra occuper afin d'irradier l'âme de son amour et de sa gloire. Se vider... rien d'autre qu'une mort à

soi-même, ce qui suppose de nombreuses agonies de la volonté avant de se rendre enfin à Dieu.

- On l'a bien compris, entrer dans la voie d'abandon suppose de se laisser prendre par un Autre. Comme c'est perturbant pour un homme qu'on a éduqué à se former par lui-même, qu'on a souvent encouragé à se construire par lui-même.

- Ce n'est pas tout. La petite voie suppose non seulement de faire appel à la grâce de Dieu une fois de temps en temps, mais à entrer dans une forme de dépendance intérieure au bon vouloir de Dieu.

Avouons-le, toutes ces exigences sont bien loin d'être spontanées et aisées. Elles vont même à rebours de notre éducation, que nous avons pu renforcer avec un mode de fonctionnement très « self-made-man ». Donc lancer avec un peu de légèreté, que la petite voie, c'est un peu trop facile, c'est bien mal la connaître et se connaître soi-même. Par contre, pour celui qui entre résolument dans la voie de petitesse, l'abandon lui apparaîtra très vite pour ce qu'il est réellement, un état intérieur comblant et qui rend la vie effectivement plus facile. Léonie a goûté à cette légèreté de l'être, elle écrit au terme de sa retraite spirituelle de novembre 1927 : « Plus je serai petite et effacée, moins je serai tenace et attachée à ma manière de voir et d'entendre les choses ; plus je serai *heureuse* parce que, très unie au bon Dieu, la vertu me sera plus *facile* en me passionnant, comme ma Thérèse pour l'oubli²⁰. »

20. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 21 novembre 1927.

2. Les deux sources de la petite voie chez Léonie

Si la doctrine de l'enfance spirituelle de Thérèse de Lisieux a permis un changement profond chez Léonie, il serait inexact d'affirmer qu'elle fut sa seule influence. Oui Léonie fut disciple de la jeune carmélite, mais elle fut aussi et d'abord visitandine. Et à ce titre elle a bénéficié de la spiritualité toute emprunte d'abandon, préconisée par le fondateur de la Visitation, saint François de Sales, aidé par sainte Jeanne de Chantal. Léonie a donc appris la petite voie à cette double école de la spiritualité *salésienne* et *thérésienne*. Il y a parfois une manière enthousiaste de présenter la voie d'enfance de sainte Thérèse de Lisieux qui manque parfois un peu de mesure : elle aurait, dit-on, opéré une telle révolution dans la façon de comprendre la sainteté, que tous les saints avant elle ne seraient que de pâles figures et que l'histoire de la spiritualité qui la précède ne serait finalement qu'une ébauche. Il est bien évident, et nous le montrerons plus loin, que la sainte de Lisieux met en lumière, avec son génie propre, une simplicité et des axes fondamentaux de la sainteté qui ont pu être occultés avant elle. Ceci dit, la petite voie n'est pas une pure création de sainte Thérèse. Cette petite voie de confiance et d'abandon imprègne littéralement la spiritualité salésienne.

2.1 Très tôt baignée dans la spiritualité salésienne

Dès son enfance Léonie a été baignée dans cette spiritualité toute de douceur, recommandée par le grand évêque de Genève, François de Sales. En effet, cette école de vie intérieure n'était pas étrangère à la formation spirituelle des parents Martin, puisque Thérèse constate le perfectionnement de son propre papa à la suite de saint François de Sales. Elle écrit dans le *Manuscrit A* : « Ce que surtout j'avais remarqué c'était les progrès que Papa faisait dans la perfection, à l'exemple de saint François de Sales, il était parvenu à se rendre maître de sa vivacité naturelle au point qu'il paraissait avoir la nature la plus douce du monde²¹. »

Difficile d'évoquer une quelconque influence salésienne sur Léonie sans mentionner par ailleurs sa tante visitandine, sœur de Zélie Martin, Marie-Dosithée en religion. La tante de la Visitation ne manquera pas, comme toute religieuse digne de ce nom, de prier pour Léonie et toute la famille. Mais son rayonnement aura un tout autre impact sur la jeune Léonie lorsque Zélie, sa maman, désespérée devant le caractère rebelle de sa fille, la confiera à la tante religieuse. À l'écoute du saint docteur de Genève, sœur Marie-Dosithée sait que « Dieu aime d'un cœur extrêmement tendre ceux qui s'abandonnent à Lui, et la mère n'a pas tant de tendresse pour son petit enfant que le Seigneur en

21. THÉRÈSE DE LISIEUX, *Manuscrit A*, 71,r°.

a pour l'âme abandonnée²². » tout imprégnée de cette spiritualité de l'amour, la religieuse du Mans va déployer une pédagogie toute de patience et de douceur salésienne, espérant adoucir le caractère très anguleux de la jeune fille instable: « Cette pauvre enfant avait bien des défauts. [...] Je voulais être une Providence de Dieu à son égard. Je me mis donc à la traiter avec une grande douceur, évitant de gronder, et lui disant que je voyais qu'elle voulait être bonne et me faire plaisir, que j'avais cette confiance²³. »

La « méthode » trouve un tel écho dans le cœur de Léonie que des fruits étonnants germent rapidement: « Cela produisait un effet magique, non seulement passager mais durable », constate la tante religieuse²⁴. Ainsi à l'âge de dix-huit ans, Léonie a déjà adopté François de Sales comme un Père et un maître de vie spirituelle. Au verso d'une image envoyée à Pauline à l'occasion de ses vœux le 1^{er} janvier 1882, elle joint ces quelques mots: « Je désire que le Bon Dieu, par l'intercession de ce grand saint [François de Sales] comble ma petite Pauline de grâces et de bénédictions²⁵. »

Après les inévitables hauts et bas des débuts de sa vie religieuse, la petite voie va devenir une telle évidence pour Léonie qu'elle va quitter le port des sécurités humaines pour s'élancer toutes voiles déployées sur l'océan de la confiance: « Maintenant

22. *Lettre* de sœur Marie-Dosithée à M. et Mme Guérin, le 11 février 1872.

23. *Lettre* de sœur Marie-Dosithée à M. Guérin, le 8 février 1874.

24. *Ibid.*

25. Cf. Marie BAUDOUIN-CROIX, *op. cit.*, p. 65.

je vais me lancer à pleines voiles dans la petite et très aimable "Voie" de ma céleste petite sœur. Comme elle, je veux toujours tenir la main de Jésus et me laisser porter par Lui²⁶. »

2.2 Saint François de Sales, la petite voie avant l'heure

Saint François de Sales et Thérèse de Lisieux méritent vraiment le nom de docteur de l'Amour. Si trois siècles les séparent, on est frappé, au-delà du langage et des différences d'accent, par les similitudes de fond qui sous-tendent ces deux doctrines spirituelles: humilité confiante, abandon de l'enfant, sanctification amoureuse des riens du quotidien²⁷. La voie d'abandon pratiquée par Léonie est donc le fruit d'une double filiation. Elle a parfaitement raison d'écrire: « Ma spiritualité est celle de ma Thérèse, et par conséquent, celle de notre Saint Fondateur. Sa doctrine et la sienne, c'est tout un. Elle est l'âme dont notre grand Docteur rêvait. Je suis dans un abandon parfait, Jésus viendra me voler quand il voudra²⁸. »

À l'évidence, lorsque Léonie retient pour sa consécration religieuse le nom de sœur *Françoise-Thérèse*, ce choix n'est pas seulement motivé en souvenir de sa sœur carmélite et de sa tante

26. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 20 septembre 1915.

27. Nous renvoyons principalement à deux articles de *Vie Thérésienne*: Jean GRELLIER, « Deux docteurs de l'amour: Thérèse de Lisieux et François de Sales », juillet-août 1997, pp. 39-71; Michel GRISON, « Thérésienne et salésienne, la simplicité », avril-mai 1988, pp. 84-98.

28. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 3 mars 1935.

visitandine. N'oublions pas tout d'abord que Thérèse comme la tante ont « prophétisé » la vocation de Léonie²⁹. Avant de mourir, Thérèse dit à sa sœur, Marie du Sacré-Cœur: « Il ne faut pas se préoccuper des insuccès de Léonie pour son entrée en religion. Après ma mort, elle entrera à la Visitation, elle réussira et prendra mon nom et celui de saint François de Sales³⁰. » Plus profondément, ne peut-on pas discerner dans son nom de religieuse, une suggestion divine mettant en relief ce double apport de la petite voie thérésienne et salésienne qui allait peu à peu transfigurer la vie de Léonie ?

Léonie n'est pas une visitandine ratée qui aurait mieux fait de rentrer au carmel de Lisieux pour recevoir les leçons de sa sœur. Non, elle est une visitandine aboutie. Si elle semble s'être mise à « deux » écoles, tout ceci n'est qu'apparence, puisqu'au fond ces deux traditions spirituelles n'en font qu'une, pour ce qui relève du noyau dur de leur doctrine respective, à savoir la voie d'abandon. Léonie écrit à ses trois sœurs carmélites: « Pour clôturer la glorieuse journée du 29 [avril 1923] notre Bienheureuse [Thérèse] est venue nous enseigner son aimable petite voie qui est identique avec la doctrine de notre grand et saint Docteur saint François de Sales, nous en avons toutes été frappées³¹. » Dans la même veine, sœur Françoise-Thérèse écrit pour sa

29. À Zélie Martin, sœur Marie-Dosithée avait déclaré à propos de Léonie: « Je ne puis m'empêcher de croire qu'elle fera une petite visitandine. »

30. Cf. réponse 32 (de Léonie) à la 36^e demande, au procès de canonisation de Thérèse.

31. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 3 mai 1923.

résolution de retraite, fin octobre 1930: « L'éclat des Filles de la Visitation, c'est de n'avoir point d'éclat et leur grandeur est la petitesse, dit notre Saint Fondateur. Que cela me ravit ! il répond si bien à tous mes désirs à mon idéal de perfection. L'humilité est ma seule planche de salut, je l'aime par-dessus tout ; j'ai soif de l'effacement, je veux, moi aussi, comme ma Thérèse, me passionner pour l'oubli³². »

3. Décomposer la petite voie

Nous avons insisté pour dire que la petite voie est à pratiquer dans les petits riens du quotidien. Il serait bien dommage et dommageable d'adopter la petite voie uniquement lors des grands moments de notre existence – avant un choix décisif de vie tel que le mariage ou la vie consacrée – ou lorsque la barque de notre vie tanguerait plus dangereusement – en cas de maladie, de deuil ou de toute épreuve sérieuse. La petite voie doit devenir progressivement un mode propre de fonctionnement, un nouveau style de vie. C'est à ce prix qu'elle en livrera ses effets bienfaisants et ses délicieux fruits. Il existe donc comme un « réflexe d'abandon » à cultiver en toutes circonstances, ceci afin de se rendre disponible aux inspirations de l'Esprit, de se livrer au plan providentiel de Dieu sur nos vies, et de s'abandonner à la divine miséricorde en cas de chute. C'est tout l'objet des chapitres qui vont suivre. En effet, jusqu'à maintenant nous avons principalement déblayé le terrain et tenté de définir à grands traits les contours

32. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 20 octobre 1930.

de la petite voie pratiquée par Léonie. Ce travail, bien loin d'être inutile, est au contraire indispensable pour pénétrer plus avant, avec audace et sécurité, dans les secrets du mouvement d'abandon.

Quelles sont les charnières autour desquelles s'articule, se structure ce réflexe de la petite voie ? En quelques affirmations simples, voici les grandes phases qui sous-tendent le mouvement d'abandon de l'âme à Dieu :

- **Se savoir aimé de Dieu.** La confiance est le maître mot de la petite voie, mais il n'en est pas pour autant le premier mot. En effet, c'est parce que Dieu fait confiance à l'homme que l'homme, en retour, peut lui faire confiance. Nous tâcherons de montrer comment l'amour est au fondement de la petite voie vécue par Léonie. Oui, la Trinité aime infiniment et gratuitement, mais nous sommes bouleversés à cette idée que Dieu puisse se faire mendiant de notre amour, au point de « souffrir » de rencontrer si peu d'âmes qui soient accueillantes sans réserve à son feu d'amour.

- **Accueillir sa pauvreté.** La découverte de l'amour foncièrement diffusif de Dieu suscite toutes les audaces dans le cœur de l'homme, cela décuple son désir de correspondre à l'amour divin. Mais très rapidement l'âme se découvre minable, pécheresse et impuissante. Cette expérience de grand écart, entre l'amour infini de Dieu et notre bassesse, risque de plonger l'âme dans une profonde désespérance sur elle-même : elle porte en elle le rêve illusoire de se faire sainte par ses propres forces et vertus. C'est alors qu'elle comprend que la condition indispensable de

l'abandon à Dieu consiste à accueillir avec douceur sa pâte humaine, faite de pauvreté, d'impuissances et de misères. Quel deuil à opérer pour l'âme éprise de perfectionnisme !

- **Se décider pour Dieu.** L'abandon à Dieu implique de notre part une forme de passivité, comme nous l'avons mentionné plus haut. Mais cette disposition intérieure de disponibilité n'est pas démission. Bien au contraire, se laisser prendre par Dieu suppose que la personne investisse toute sa volonté, manifeste une profonde détermination : « Jésus, je veux ce que tu veux ! »

- **Se livrer dans la confiance à l'action de Dieu.** Si la volonté est déterminante pour l'ascension spirituelle, trois champs d'action sont à privilégier pour que l'âme se livre à Dieu de manière de plus en plus confiante et décisive : tout d'abord se mettre à l'école de l'Esprit Saint afin d'écouter ses inspirations pour mieux y correspondre ; on privilégiera par ailleurs une grande correspondance au plan providentiel du Père sur notre vie, ceci à travers tout ce qui nous arrive ; enfin une troisième piste consistera à s'abandonner dans une immense confiance à la miséricorde de Dieu, en cas de chute ou de prise de conscience aiguë de notre misère.

Ce passage au scanner de la petite voie d'abandon a le mérite d'en dessiner les grandes articulations. Elles vont constituer le contenu des chapitres qui suivent. Commençons par le fondement de tout, l'immense amour de Dieu à notre égard.

Deuxième jour

Après-midi

Se savoir aimé et désiré par Dieu

1. Être aimé de Dieu, fondement de la petite voie

1.1 Être aimé pour mieux aimer

Si l'on devait résumer en une seule phrase ce qui constitue l'essence même de la vie d'un homme, l'essentiel de ses aspirations profondes, nous pourrions retenir ceci: « Être aimé, aimer et faire aimer l'amour¹. » L'ordre des mots n'est pas anodin. Beaucoup de gens pensent à tort que le désir d'aimer constitue le premier mot de l'amour. À strictement parler, le plus fondamental est d'abord de se découvrir aimé d'un autre et du Tout-Autre. On aime et on peut aimer, parce qu'au préalable on a été aimé. En amour, le premier mot n'est donc pas « je t'aime », mais « je suis aimé ». L'expression commune, « tomber amoureux », le laisse entendre clairement: il y a quelque chose d'un amour qui nous tombe dessus et qui provoque en retour notre amour.

1. Nous devons à la petite Thérèse ce propos: « L'autre jour, je [Céline] lisais à ma petite malade [Thérèse], un passage sur la béatitude du ciel. Elle m'a interrompue pour me dire: – Ce n'est pas cela qui m'attire... – Quoi donc ai-je repris? – Oh, c'est l'Amour! Aimer, être aimée et revenir sur la terre pour faire aimer l'amour. »: THÉRÈSE DE LISIEUX, *Dernières paroles de Thérèse à Céline* 714,4.

Ce qui est vrai dans l'ordre de l'amour humain l'est encore plus dans notre relation à Dieu : plus une âme se découvre aimée de Dieu plus elle se sentira attirée, poussée à lui rendre amour pour amour, et plus elle en sera comblée. C'est que l'amour traverse le cœur de l'homme selon une trajectoire précise, qui correspond d'ailleurs à son orientation profonde de créature aimée et sauvée. Dans une formule synthétique, saint Jean récapitule merveilleusement cette respiration de l'amour dans l'accueil et le don. Premier temps, amour reçu : « En ceci consiste l'amour. Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais *c'est lui qui nous a aimés* ». Dans un second temps seulement : « Bien-aimés, si Dieu nous a ainsi aimés, *nous devons, nous aussi, nous aimer* les uns les autres » (cf. 1Jn 4,10-11). Beaucoup de chrétiens vivent en quelque sorte « à l'envers ». Avant de faire des choses pour Dieu et lui prouver notre amour avec générosité, nous devrions apprendre à nous laisser aimer par notre Seigneur... pour mieux aimer bien entendu. L'amour vertical de Dieu précède notre amour horizontal, il le tient et lui permet de donner toute sa mesure. Très tôt, Léonie, bien qu'alourdie par ses divers handicaps, était habitée par la conviction d'être aimée de son Seigneur : « J'entends Jésus me dire intérieurement : "Ne te suffis-je point, que crains-tu ? Une enfant aussi aimée que je t'aime peut-elle périr entre les bras du Tout Puissant ?" Je suis poursuivie par cette très douce pensée qui me reconforte et me ranime². »

2. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, Le 12 novembre 1899.

Voilà pour le fondement de l'amour : le « je suis aimé » précède et permet le « je t'aime ». Ceci nous amène à poser deux questions qui parleront certainement à notre lecteur en fonction de son histoire et de son expérience de Dieu. La première : on dit qu'un enfant qui n'a pas été aimé a souvent bien de la peine à aimer par la suite, est-ce irrémédiable ? La seconde qui n'est pas sans lien : l'amour de Dieu a-t-il le pouvoir de guérir, ou pour le moins, d'apaiser certaines blessures de l'enfance ? Le parcours de Léonie peut apporter quelques éléments de réponse pleins d'espérance vis-à-vis de ces deux interrogations.

1.2 Léonie a été aimée

C'est un fait marquant, il y avait une très forte circulation d'amour au sein de la famille Martin. Léonie en a bénéficié comme ses sœurs. Ce qui ne l'a pas empêché de connaître des blessures, des inhibitions qui auraient pu tout bloquer pour la suite de son existence et la faire désespérer. Il faut mentionner par ailleurs l'éducation emplie de bonté dont a fait preuve sa tante religieuse à son égard. La visitandine, digne fille de saint François de Sales, après avoir usé d'une certaine fermeté, changea de pédagogie et décida d'être à l'égard de Léonie une « Providence de Dieu ». Elle s'en explique dans un courrier : « Je me mis donc à la traiter avec la plus grande douceur, évitant de gronder, et lui disant que je voyais qu'elle voulait être bonne et me faire plaisir, que j'avais cette confiance [...] cela lui produisait un effet magique, non seulement passager mais

durable, car cela se soutient et je la trouve tout à fait mignonne³. » Il fallait bien cela à notre chère Léonie pour la sortir de ses ornières : découvrant qu'on lui faisait confiance, que sa tante restait d'un calme étonnant suite à ses frondes, Léonie commença à changer. Elle se découvre aimée, elle qui, toute sa vie, ne se croira guère aimable : « Je me crois aimée, quoique je ne sois guère aimable⁴. »

Plus tard, lorsqu'elle sera définitivement entrée au couvent, elle aura besoin de sentir encore l'amour de ses sœurs de sang. Ce courant d'amour est tellement vital pour elle qu'elle se paiera l'audace de demander à Mère Marie de Gonzague, supérieure du Carmel à l'époque, de pouvoir correspondre avec ses sœurs tous les quinze jours, car « leurs lettres me font tant de bien⁵. » C'est ainsi que Léonie recevra plus de mille lettres de ses sœurs carmélites jusqu'à sa mort en 1941. Ceci est un enseignement pour nous et tout particulièrement pour les âmes blessées. Bien sûr que Dieu veut nous voir grandir en liberté, ayant lui seul pour point d'appui, mais à certaines périodes plus douloureuses de la vie, nous pouvons avoir besoin d'une aide amicale, spirituelle et même médicale : « Je t'aime petite Maman chérie, écrit Léonie à Pauline, toi et nos deux petites sœurs très aimées, vous m'êtes indispensables pour supporter l'exil⁶. » Non seulement Dieu ne méprise pas ce besoin d'avoir un « tuteur » pour une période limitée, mais

3. Cf. *CF II6*, note 1, p. 164.

4. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 21 janvier 1917.

5. *Lettre* de Léonie à Mère Marie de Gonzague, le 3 avril 1899.

6. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 21 janvier 1935.

un tel lien, vécu dans une grande pureté et charité, peut s'avérer bon pour la croissance spirituelle de la personne : « Oui, vraiment, nous ne faisons plus qu'un cœur et qu'une âme en notre Bien Aimé Jésus, dès l'exil, en attendant le bienheureux face-à-face éternel⁷. »

1.3 *L'amour peut guérir les blessures de l'amour*

Certains lecteurs ont peut-être connu des blessures apparentées à celles de Léonie mais n'ont pas eu la grâce comme elle de connaître cette chaleur de l'amour familial qui a tout de même permis à Léonie de sortir de ses inhibitions. Avec un tel fonds négatif, peut-on encore espérer une évolution, une pacification ? Il y a des chances que certaines hanches qui boitent se feront sentir pendant longtemps, mais l'amour est si puissant qu'il est capable de guérir les blessures de l'amour. « L'amour des époux et des parents est capable de guérir ces blessures », écrivait saint Jean-Paul II dans sa *Lettre aux familles*⁸. Ces propos si encourageants se vérifient d'une manière toute particulière dans l'existence de Léonie : l'expérience profonde et fidèle de l'amour de Dieu a fini par assouplir certaines raideurs et libérer ses puissances d'aimer.

Toutes ces considérations sont une invitation à plonger dans l'amour divin, capable de tant d'apaisements et de reconstructions d'âmes abîmées

7. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 7 juin 1938.

8. JEAN-PAUL II, *Lettre aux familles*, (1994), n° 14.

par la vie. Nous allons commencer par déblayer le terrain en repérant quelques visages tronqués de Dieu que notre inconscient peut véhiculer et qui empêchent l'expérience du vrai Dieu. Ce dégagement effectué, nous serons mieux à même de comprendre combien l'amour de Dieu est au fondement de cette petite voie.

2. Fausses images de Dieu

« Dieu est amour » (1Jn 4,7). Avec ces trois mots tout est dit de Dieu et pourtant tout reste à dire. L'amour divin est en effet un puits sans fond. Nous voudrions tout de même mettre en lumière quelques facettes de ce foyer brûlant d'amour, de ce « Cœur qui a tant aimé le monde », pour reprendre une expression chère aux religieuses de la Visitation⁹. Dans un premier temps, nous allons tenter d'extraire quelques fausses images de Dieu qui sont souvent enkystées dans notre cœur profond et nous empêchent d'expérimenter le véritable amour de Dieu. Ce déblayage réalisé, nous serons mieux à même de faire apparaître les traits sublimes et même bouleversants de l'amour de Dieu à notre égard.

9. En plein XVII^e siècle, Jésus se manifeste à sainte Marguerite-Marie Alacoque religieuse de la Visitation de Paray le Monial, révélant à quel point son divin Cœur brûle d'amour pour les hommes: « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné [...] pour leur témoigner son amour; et pour reconnaissance je ne reçois de la plupart que des ingrattitudes. »: *Vie et Œuvres de sainte Marguerite-Marie Alacoque*, 5^e édition, Fribourg, éd. Saint Paul, 1990-1991, « Autobiographie » n° 92, Tome I, p. 122.

Pour peu qu'on s'exerce à une écoute attentive des personnes, on remarque que leur basculement dans l'Esprit est souvent paralysé par de fausses images de Dieu que ces mêmes personnes entretiennent au fond de leur âme: « L'homme, écrit le Catéchisme de l'Église Catholique, tenté par le diable a laissé mourir dans son cœur la confiance envers son Créateur [...]. Les hommes ont peur de ce Dieu dont ils ont conçu une fausse image, celle d'un Dieu jaloux de ses prérogatives¹⁰. » Comment un croyant pourrait-il proclamer *de bouche* son amour pour Dieu ainsi que sa volonté de lui appartenir, alors que *de cœur* il demeure prisonnier de fausses images de Dieu? Comment pourrait-il se lâcher dans la confiance entre les bras de son Dieu alors qu'inconsciemment il se méfie de ce même Dieu? Cette contradiction bloque littéralement le grand saut. Le problème, c'est que la plupart du temps, la personne n'a même pas conscience d'entretenir ces fausses idées sur Dieu. Ceci dit, quelques éléments de discernement peuvent aider à cette prise de conscience, étape indispensable pour se livrer au Dieu d'amour. Pour mener à bien ce « check-up » spirituel, tentons de brosser le portrait de quelques visages déformés de Dieu qui empêchent le vrai Dieu de se révéler à nous.

2.1 Un Dieu « bourreau »

Le sang, la violence et l'écrasement n'ont pas été absents de la Passion par laquelle le Fils de Dieu a sauvé le genre humain, c'est le moins qu'on puisse

10. *Catéchisme de l'Église Catholique* n° 397 et 399.

dire. Par ailleurs, la souffrance, la maladie, les persécutions et les croix, constituent souvent le lot de ces amis très intimes de Dieu que sont les saints. Devant le spectacle de ces modèles de foi, les chrétiens qui n'ont pas encore goûté aux bienfaits de l'abandon spirituel, risquent fort de concevoir la vie chrétienne comme essentiellement sacrificielle, et Dieu, comme essentiellement assoiffé de notre sueur et de nos peines.

Sans l'amour, l'évangile de la souffrance rédemptrice demeure imbuvable et repoussant. Les explications philosophiques du mal et de la souffrance sont finalement trop courtes, l'amour sans mesure de Dieu est la seule clé qui permet d'ouvrir la porte blindée et repoussante de la rédemption. Mais avant de parvenir à cette compréhension dans l'amour, il faut une maturité spirituelle qui ne s'acquiert pas en un jour. Ainsi, beaucoup de chrétiens véhiculent au fond de leur cœur l'image d'un Dieu bourreau, qui n'attendrait de ses créatures que des sacrifices, de la sueur et du sang pour satisfaire son amour.

Certes, quand ils s'expriment, ces catholiques se défendent de croire en un tel Dieu, mais quand on gratte un peu, par-delà les discours de surface, ce scénario est pourtant bien là, tapi au fond des âmes. Un test tout simple pour que chacun puisse vérifier où il en est sur ce point : est-ce que j'aime entendre parler de la croix de notre Seigneur? Quand arrivent les Jours Saints, ai-je le même attrait pour le Vendredi Saint que pour le Jeudi Saint? Quelle

place occupe l'Agonie et le Chemin de Croix dans ma méditation? Dans la balance, la Résurrection pèse-t-elle de tout son poids alors que la croix est plus ou moins évaporée? Quelle est la place de la pénitence dans ma vie chrétienne? Les réponses à ces questions sont suffisantes pour que chacun puisse établir son propre « check-up » spirituel. Le manque de sérénité à accueillir la croix et tout ce qui tourne autour, est la signature que le Christ de la Passion n'a pas été pleinement et paisiblement intégré : cela trahit une certaine peur de Dieu et par là même une déformation de son visage. Lorsque Jésus annonce sa passion à ses disciples, Pierre veut l'en empêcher : « Dieu t'en préserve, Seigneur! Non, cela ne t'arrivera point! » Jésus s'autorise alors ce revers décroisé : « Passe derrière moi, Satan! tu me fais obstacle, car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes » (Mt 16,23). Il y a de fortes chances que ce « compliment » de notre Seigneur vaut aussi pour chacun d'entre nous.

Nous venons de débusquer un premier visage déformé de la divinité, qualifié de *Dieu-bourreau*. Cette analyse n'est pas sans intérêt, car une telle idée faussée de Dieu est aux antipodes du vrai Dieu et représente un véritable obstacle pour la petite voie d'abandon. Celle-ci suppose en effet un Dieu, qui certes ne méprise pas les sacrifices offerts, mais attend d'abord de nous l'amour et l'abandon d'un enfant qui s'en remet dans une parfaite confiance entre les mains d'un Dieu Père, dont il sait qu'il le chérit et ne saurait le laisser seul à l'heure du danger.

Avec le temps, Léonie s'est installée dans cette disposition intérieure, elle n'a plus peur de Dieu. En 1921 elle écrit à Pauline au terme d'une retraite : « Je ne comprends pas les âmes épouses qui ont peur de Lui: ah! pour celles qui sont en plein dans la tout aimable petite voie, il en est autrement et nous sommes bien du nombre, n'est-il pas vrai¹¹? »

2.2 Un Dieu « radin »

L'expression est quelque peu familière mais elle a au moins le mérite d'être comprise facilement. Le lecteur pressent que ce Dieu « radin », en ce qui concerne sa grâce et ses dons, a une légère tendance à en garder sous le coude. Il aimerait ses enfants, mais de manière tellement calculée, qu'il ne donnerait son Esprit qu'avec parcimonie : « Généreux, mais pas fou, je garde le gros pour moi! »

Cette vision déformée de Dieu peut s'expliquer par l'expérience que nous faisons communément de Dieu. Mis à part certains moments de grâces plus particulièrement sensibles, de manière habituelle, Dieu nous habite et distille son amour dans les profondeurs de notre âme, sans que nous en ressentions quelque écho sensible ou perceptible. De plus, beaucoup ont l'impression de voir en eux très peu de changement spirituel avec le temps. Tout cela les amène, à tort, à conclure que Dieu, finalement, préfère garder pour lui ses richesses et sa vie divine et ne les dispensent qu'au compte-gouttes... un *Dieu radin*!

11. Lettre de Léonie à Pauline, le 30 octobre 1921.

Là encore, ce visage d'un Dieu avare risque de paralyser dangereusement une véritable expérience de l'Esprit par la voie d'enfance. Qui dit enfance spirituelle suppose en face un Dieu Père, un Dieu qui n'est que Père, et donc qui ne peut vouloir que le bonheur pour ses enfants, qui désire même les combler à profusion de ses bienfaits. Cette fausse image d'un Dieu radin ne peut que contaminer, effriter la confiance de l'enfant : « Si Dieu en garde sous le coude, en contrepartie, je ne vois pas pourquoi moi, je me livrerai totalement! » Léonie a choisi au contraire de se livrer à un Dieu généreux en grâces, qui ne calcule pas en amour. Et dès cette terre elle n'a pas regretté de mettre toute la fortune de son âme sur le tapis : « Vous voyez que Jésus donne à ses épouses dès ici-bas le centuple promis, puisque non seulement elles ont le nécessaire mais même des gâteries et des délicatesses de toutes sortes », écrit-elle à son oncle Guérin¹².

2.3 Un Dieu « lointain »

Lorsqu'on écoute des convertis ou des recommençants relater leur expérience de retour à Dieu, de manière unanime ils disent combien Dieu leur apparaissait auparavant très éloigné d'eux, confiné dans ses nuages, et soudainement, avec la conversion, le Très-Haut s'est révélé extrêmement proche, un Dieu à « fleur de terre ». C'est très beau. Sans du tout préjuger d'une expérience à l'aune des mots humains forcément limités, il semble que peu

12. Lettre de Léonie à l'oncle Guérin, le 6 octobre 1907.

de catholiques aient en réalité fait une expérience *personnelle* de Dieu, si bien que Dieu leur semble assez *impersonnel*, lointain¹³.

Toujours dans le souci d'établir pour chacun son propre bilan spirituel, disons que la manière dont nous nous situons vis-à-vis du mystère de l'Eucharistie s'avère un très bon test: dis-moi ce qu'est l'Eucharistie pour toi, je te dirai quel est ton Dieu! Que ce mot de *Communion* est beau pour exprimer une des facettes du mystère d'un Dieu fait pain, ne l'abandonnons pas. Léonie s'écrie: « Le pain et le vin me rappelleront Jésus-hostie qui vient chaque matin prendre possession de mon chétif cœur. Puisse-t-il le changer avec le sien! Quelle grâce que la communion quotidienne¹⁴! » À travers le pain consacré, le Fils de Dieu ne reste plus cantonné dans son ciel. Non seulement il en descend, mais son désir de communier à l'homme le pousse irrésistiblement, jusqu'à vouloir demeurer à l'intérieur de l'homme, se laissant manger par lui. L'amour se consume en nous en se laissant consommer par nous. Le vœu de l'amour est de désirer manger l'autre et se laisser manger par lui. Je réentends un grand-père disant à son petit-fils qu'il aimait profondément: « Viens par ici que je t'attrape, *je t'aime tellement que je te mangerais!* » Même mystère de l'amour présent

13. « À l'origine du fait d'être chrétien, il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, avec une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive »: BENOÎT XVI, *Lettre encyclique Deus caritas est*, (2005), n° 1.

14. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 1^{er} janvier 1907.

dans la communion eucharistique, sauf que c'est à la puissance infinie: difficile pour Dieu de se rendre plus proche des hommes qu'en pénétrant par l'hostie consacrée à l'intérieur de ses créatures pour mieux les transformer en lui.

Ce détour par la communion eucharistique avait pour intention de nous guérir de cette vision d'un Dieu lointain. Cet obstacle franchi, la petite voie d'enfance est davantage possible. En effet, si pour moi, Dieu préfère se tenir à distance, comment en retour ne le tiendrais-je pas à distance?... « Pas trop de familiarité, on ne sait jamais! » À l'inverse, si je conçois un Dieu désireux de s'approcher de moi jusqu'à vouloir s'unir à mon âme, face à de telles avances d'amour, comment ne pas fondre et tomber en amour. La petite voie d'enfance pratiquée par Léonie n'est pas de la bigoterie, elle n'est rien de moins qu'un mariage, une communion d'amour entre un Dieu amoureux et une âme qui se laisse saisir. Pour que cette voie toute d'abandon soit envisageable et porteuse de fruits, Dieu doit être entrevu par l'âme comme un époux ou l'ami par excellence: « Que je suis heureuse d'être au bon Dieu! », s'exclame Léonie dans un courrier adressé à Céline¹⁵. On comprend pourquoi elle dira à propos du jour béni de sa consécration religieuse: « Bénis soient tout de même ces jours, ces années passées dans les larmes qui m'ont procuré un si grand bien, puisque, moi aussi, malgré mon indignité, ô honneur ineffable! je suis devenue l'épouse de Jésus; voilà en

15. *Lettre* de Léonie à Céline, le 23 septembre 1900.

toute vérité le plus beau jour de ma vie qui fut celui de ma Profession religieuse le 2 juillet 1900¹⁶. »

3. Le vrai Dieu est assoiffé de se donner

En débusquant quelques fausses images de Dieu, nous avons déblayé le terrain et évité des impasses stériles. Il est temps maintenant de faire apparaître un trait saillant du visage de Dieu, de son amour pour nous. Ce trait distinctif a été merveilleusement mis en lumière par la grande théologie, notamment par saint Thomas d'Aquin¹⁷. Cette facette du Cœur de Dieu a tellement bouleversé la petite Thérèse, et Léonie dans son sillage, qu'elle préside au fondement de la voie d'enfance. Quelle est donc cette clé permettant de comprendre l'audacieuse petite voie ? Un Dieu « diffusif de soi ».

3.1 En Dieu, Être et Amour ne font qu'un

« Dieu *diffusif de soi*. » L'expression est tellement dense, peut-être même n'évoque-t-elle plus grand-chose pour nos contemporains, il importe donc d'en montrer le sens profond et ses richesses. Oui, Dieu est « l'Être subsistant », selon les mots de la philosophie classique, mais il est aussi « l'Amour

16. Lettre de Léonie à Marie, le 23 mai 1937.

17. Cf. par exemple : THOMAS D'AQUIN, *Contra Gentiles*, I,37. Le Père Jean-Hervé Nicolas, résume ainsi la pensée du Docteur commun sur ce point précis : « Celui qui est bon, en raison même de sa bonté, est intimement poussé à communiquer à d'autres cette bonté à la partager, et à s'unir en ce bien à ceux à qui il l'a communiqué. » Jean-Hervé NICOLAS, in THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, éd. du Cerf (1990), Tome I, p. 295, note 2.

infini », selon la Bible et les mystiques. Dire que Dieu est l'Être par excellence, c'est asseoir son Amour infini : son être est d'aimer. Ils sont même trois – non pas trois dieux mais trois Personnes divines ne formant qu'un seul Dieu – à partager cet amour infini, à échanger dans un va-et-vient, leurs vagues d'amour infinies et éternelles. Quelle fête en Dieu, quel feu d'artifice ! Détrompons-nous, Dieu ne s'ennuie pas du tout, Dieu n'est pas égoïste, Dieu n'est pas esseulé, Dieu n'est pas triste, puisque « en Dieu tout est joie car tout est don », comme l'écrivait le Pape Paul VI¹⁸.

3.2 Dieu « diffusif de soi » : clé de la petite voie

Ces considérations préliminaires, certes un peu abstraites, ne sont pas superflues, elles conduisent plus directement à contempler cet *amour-don* qui est en Dieu, en tant qu'il est *Bonum diffusivum sui*¹⁹. Cette définition de Dieu en tant que *Bien diffusif de soi* n'est pas un théorème desséchant de laboratoire. Cet aspect du Cœur de Dieu a toutes les chances de bousculer notre compréhension spontanée et souvent étriquée de Dieu. Cela a d'ailleurs si bien séduit les âmes de Thérèse de Lisieux et de Léonie, que ce trait du visage de Dieu est devenu le fondement de leur petite voie.

18. Cf. Paul VI, Exhortation apostolique *La joie chrétienne*, (1975).

19. Sur ce point précis, nous renvoyons à *Je veux voir Dieu* du Père Marie-Eugène, tout particulièrement au chapitre IV de la cinquième partie, « Conduite de l'âme », (éd. du Carmel, 2014, t° 821ss), ainsi que sa retraite spirituelle avec Thérèse de Lisieux, *Pour la joie de Dieu* (éd. du Carmel, 2017, pp. 96ss).

Dieu est diffusif de soi, en lui-même tout d'abord, au sein même de la Trinité, entre les trois Personnes divines. Pour utiliser des images, on peut dire que leur charité est source d'une paix infinie si bien que l'amour trinitaire ressemble à un impassible océan de cristal qu'aucune onde ne vient troubler; en même temps, cet amour est porté à une telle température que l'amour des trois ressemble à un immense feu dont les flammes s'alimentent les unes les autres. Difficile de conjuguer ces deux images pour notre esprit humain bien limité, mais lorsqu'on parle de Dieu, il est bien difficile de ne pas marier les apparents contraires.

Beaucoup imaginent que Dieu aurait créé les hommes pour se distraire et augmenter son bonheur, ils se trompent²⁰. Dieu ne sait pas faire les choses à moitié – difficile de le refaire! –, la mesure de son amour est en effet d'aimer sans mesure. C'est donc à cause de son amour, qui est viscéralement diffusif de soi, que Dieu a été poussé à créer les hommes et c'est ce même amour qui a surabondé dans l'œuvre de recreation qu'est la Rédemption. La Création n'est donc pas une expérience en laboratoire mais la manifestation de l'amour diffusif de Dieu. La Rédemption de notre Seigneur n'est pas le scénario inventé par un Dieu « sado-maso » mais l'expression la plus folle de l'amour don.

20. Le premier concile du Vatican rappelle que Dieu n'a pas créé le monde et les hommes « pour augmenter sa béatitude ni pour acquérir sa pleine perfection, mais pour manifester celle-ci par les biens qu'il accorde à ses créatures. » : Cf. *Denzinger* n° 3002.

Nous venons de le dire, l'amour de Dieu est difficile à décrypter tant il est hors norme, déraisonnable pour nos pauvres petites intelligences. On peut tout de même discerner plusieurs caractéristiques assez bouleversantes de son amour diffusif :

- **Dieu est assoiffé de se donner.** Dans une encyclique, Jean-Paul II écrit à propos du Saint-Esprit : « Dans sa vie intime, Dieu “est amour” [...]. On peut dire que, dans l'Esprit Saint, la vie intime du Dieu un et trine se fait totalement don, échange d'amour réciproque entre les Personnes divines, et que, par l'Esprit Saint, Dieu “existe” sous le mode du don²¹. » Dieu amour-don par excellence, n'a donc pas d'autre désir que de se donner, de se répandre et à profusion. Nous sommes aux antipodes du fameux « Dieu radin » épinglé plus haut. Ce désir diffusif de soi est si véhément en Dieu, qu'il souffre en quelque sorte de rencontrer si peu d'âmes accueillantes à ses dons. À l'inverse, lorsque se présentent à lui des cœurs largement ouverts, qui acceptent de se faire capacité, alors Dieu peut enfin se faire torrent d'amour pour eux, en eux et à travers eux. Mesurons à quel point l'amour divin est en quelque sorte comprimé dans le Cœur de Dieu tant qu'il n'est pas pleinement accueilli par ses enfants. Le cri de Jésus sur la croix, « j'ai soif », n'est pas seulement causé par le dessèchement terrible de tout son corps martyrisé, plus profondément, le crucifié est assoiffé de notre amour, il a soif d'être aimé. Cette dimension du Cœur de Dieu, assoiffé d'amour, a

21. JEAN-PAUL II, *Lettre encyclique* sur le Saint-Esprit, (1986), n° 10.

fortement imprimé le sens que Léonie donnait à sa consécration religieuse : « Nous les épouses de Jésus crucifié, nous continuons ce qui manque à sa très douloureuse Passion [...] Jésus s'est endormi dans sa soif d'amour pour les âmes et il veut bien compter sur nous, ses privilégiées, ses consacrées pour lui donner à boire, quelle faveur²² ! »

• **Dieu ne veut que notre bien.** Que de peurs de Dieu traînent au fond des âmes ! « Et si derrière ses douces avances d'amour, Dieu avait en fait des intentions pas très catholiques à mon endroit, et s'il n'attendait que mon oui pour mieux me posséder et me vouloir un peu de mal ? » Dans son traité sur l'amour, saint Thomas d'Aquin reprend cette définition de l'amour qu'il emprunte à Aristote : « Aimer, c'est vouloir du bien à quelqu'un²³. » Dieu nous aime d'un amour totalement pur et parfaitement bien intentionné. Non seulement il ne nous veut aucun mal, mais il ne nous veut que du bien. La Trinité ne nous veut que du bien car nous sommes son bien, elle nous aime pour nous-mêmes, pour notre propre bonheur. Jamais Dieu n'utilise ses créatures : « Ce que l'on aime d'un amour de convoitise, écrit encore saint Thomas d'Aquin, n'est pas aimé purement et simplement et pour lui-même, mais pour un autre. » À cet *amour de convoitise*, saint Thomas d'Aquin oppose *l'amour d'amitié* qui s'applique d'une manière unique à l'amour de Dieu pour nous : « Ce qui est aimé d'un amour d'amitié est

aimé purement et simplement, et pour lui-même²⁴. » Ces quelques notes déboulonnent au passage cette autre vision erronée de Dieu, pointée plus haut, d'un *Dieu bourreau*.

• **Dieu nous fait participer à son bonheur.** Dieu se donne totalement aux hommes et attend de leur part qu'ils le glorifient : cela ne cache-t-il pas une intention plus ou moins tordue et intéressée de la part de Dieu ? Non. Tout d'abord parce que Dieu laisse les hommes parfaitement libres de l'aimer en retour. Précisons par ailleurs que Dieu ne peut pas renier ce qu'il est, sous prétexte d'humilité mal placée : étant infini, Dieu est à la fois l'origine et la fin de toutes choses. C'est donc en Dieu seul que l'homme trouve la plénitude du bonheur qu'il recherche. Ainsi par ce retour d'amour, par cette adoration de la créature envers son Dieu, certes Dieu en est glorifié, mais par là même, la créature en est comblée, accomplie, extasiée. En permettant aux hommes de s'unir à son être divin, la Trinité leur accorde la grâce inouïe de participer à la propre joie de Dieu. On peut difficilement aller plus loin dans l'ordre du don de la part de Dieu, puisque celui-ci ne donne pas des choses mais son être, il se donne lui-même. S'il en est ainsi, cessons de soupçonner Dieu d'égoïsme intéressé, on ne peut que « l'accuser » de trop aimer ! En tout cas, avec cette autre facette de l'amour diffusif de soi, la caricature dénoncée plus haut, d'un Dieu lointain, vole en éclats.

22. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 12 avril 1936.

23. THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, Ia-IIae, q. 26, a. 4.

24. *Ibid.*

• **Un Dieu mendiant d'amour.** Un des traits les plus bouleversants du cœur de Dieu est qu'il se fait *mendiant* d'amour. Le Dieu tout-puissant, qui n'a aucunement besoin de nous pour être Dieu, veut pourtant, dans son amour, avoir besoin de nous. Le Dieu infiniment riche, incline le genou devant sa créature et s'en fait le mendiant : il mendie la richesse du pauvre que je suis, mon amour, le moindre souffle de ma tendresse. Si les gens prenaient le temps de méditer sur ce point précis il y aurait bien des conversions, et parmi les catholiques, de profonds renouvellements dans leur vie spirituelle. Léonie, avec son cœur d'éponge, s'est laissée totalement imbiber par ce secret du Cœur de Dieu : « On peut dire en toute vérité l'Amour n'est pas connu ! l'Amour n'est pas aimé !... *Jésus mendie l'amour*, surtout parmi les âmes qui lui sont consacrées et que c'est consolant pour son cœur²⁵. »

• **Un Dieu attiré par notre petitesse.** Combien pensent que Dieu est foncièrement rebuté par leur pauvreté et leur misère. Il est bien évident que Dieu ne peut pas être attiré par le péché en tant que tel mais il est attiré par le pécheur. Nos errements, ne diminuent, pas plus qu'ils n'éloignent, l'amour de Dieu envers nous. Lorsque Dieu est refoulé par ses créatures, sa bonté augmente et se gonfle telle une vague atteignant le rivage, au point que le *don* initial bafoué devient *pardón* – un don par-dessus le don –, l'amour se fait miséricorde. Comme si le péché avait ce pouvoir de redoubler l'amour de Dieu envers

les pécheurs, vertige de l'amour ! Combien d'âmes se tiennent à distance de Dieu après leurs fautes, et préfèrent s'enfermer dans leur peur imaginaire d'être puni ou d'être moins aimé par Dieu. Si seulement elles savaient combien Dieu n'est que compassion envers elles, combien il n'attend qu'un oui humble de leur part pour répandre à profusion sa miséricorde qui reconstruit et pacifie. « Me vois-tu ma petite Mère, écrit Léonie à Pauline, “tomber les mains vides dans les bras du Dieu vivant” comme le dit la Sainte Écriture. Et pourtant c'est peut-être bien téméraire de ma part, mais jusqu'ici je ne peux avoir peur du bon Dieu, je ne comprends même pas ceux qui en ont peur, puisque c'est Jésus notre Sauveur qui nous jugera. Qu'il vienne donc au plus tôt, mon aigle adoré, fondre sur son petit néant²⁶. »

3.3 Aimer en se laissant aimer

Léonie veut devenir sainte en aimant Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force. Pour cela, elle aurait pu adopter la conception « commune » de la sainteté, celle des forts et des héros : il lui aurait suffi pour cela d'accumuler des mérites qui dépassent l'entendement, d'accomplir des actes d'ascèse dignes d'un sportif de haut niveau et de multiplier des sacrifices de héros. Mais le constat de sa petitesse, de ses limites de santé et de tempérament lui impose de renoncer à cette version de la sainteté. Va-t-elle alors désespérer et considérer qu'elle n'est bonne que pour une

25. Lettre de Léonie à Céline, le 6 août 1935.

26. Lettre de Léonie à Pauline, le 29 avril 1918.

sainteté « low-cost »? Non, la découverte de l'amour de Dieu qui n'aspire qu'à se donner, avec les traits quelque peu saisissants que nous venons de mettre en lumière, l'autorise à toutes les audaces en matière de sainteté. D'ailleurs, très jeune, alors qu'elle demeure embourbée dans des défauts et limites apparemment insurmontables, Léonie pressent peut-être de manière prémonitoire, qu'elle peut devenir sainte. Nous l'avons relevé au cours de notre brève biographie. Enfant, elle laisse échapper à sa sœur Marie qu'elle veut devenir « une vraie religieuse ». Marie, lui demande alors ce que signifie pour elle une « vraie » religieuse, l'expression étant pour le moins énigmatique. Léonie lui répond telle une évidence : « Cela signifie que je veux être une religieuse tout à fait bonne et enfin *être une sainte*²⁷. »

Ayant bien à l'esprit les traits de l'amour de Dieu diffusif de soi, voyons les conséquences de cela sur la pratique de la petite voie. Pour le dire en peu de mots, il s'agit fondamentalement d'aimer Dieu en se laissant aimer par lui. Avouons qu'il y a là une petite révolution copernicienne dans la compréhension de la sainteté. Tentons d'en décliner quelques éléments en compagnie de Léonie.

• **Si Dieu a soif de se répandre je me ferai fontaine.**
Le petit sait bien qu'en se présentant devant Dieu ses mains sont désespérément vides de grandes et nobles actions, que ses présents n'ont guère d'éclats. Mais il sait que Dieu cherche d'abord et avant tout des âmes

qui acceptent de s'ouvrir largement à lui, le vœu de l'amour est en effet de se donner sans compter. Le petit sachant qu'il peut soulager la soif de son Aimé, il lui dit avec la simplicité d'un enfant : « Viens Jésus, mon cœur est complètement vide, il est pauvre de tout mais il est tout à toi. Toutes les vannes de mon âme sont ouvertes, déverse-toi en moi, prends la place que tu veux, tu es chez toi chez moi. Si cela peut soulager ta soif de te donner mon cœur en est comblé. » Léonie, à sa sœur Marie : « Une seule chose me fait aimer cette pauvre vie terrestre, c'est que l'on peut donner sans cesse à boire à notre Bien Aimé²⁸. »

• **Si la joie de Dieu est d'aimer, alors je lui ferai plaisir en me laissant aimer.** Un des spécialistes de la petite voie d'enfance, Conrad de Meester, précise : « Pour Jésus, être aimé, c'est aimer; pour Thérèse [et donc pour Léonie à sa suite] aimer signifie se laisser aimer²⁹. » Il y a là un bouleversement dans la compréhension de la sainteté. Le petit découvre que la joie fondamentale de Dieu est d'aimer. Alors en contrepartie, le petit certes ne renonce pas à offrir quelques sacrifices et bonnes actions à son Seigneur, mais en tout il tente d'aimer Dieu et lui faire plaisir en se laissant aimer par lui. Évoquant un ancien courrier de sa petite sœur Thérèse, Léonie notait dans ses résolutions de retraite en 1929 : « Si tu veux être une sainte, m'écrivait ma bien aimée petite

28. Lettre de Léonie à Marie, le 14 octobre 1937.

29. Conrad DE MEESTER, *Dynamique de la confiance, Genèse et structure de la voie d'enfance spirituelle chez sainte Thérèse de Lisieux*, éd. Cerf-DDB, (1969), p. 214.

27. CF 185, p. 296.

sœur, cela te sera facile, n'aie qu'un seul but, faire plaisir à Jésus³⁰. »

• **Si Dieu souffre de pouvoir si peu se répandre, je le soulagerai en l'accueillant largement.** Nous avons découvert que le désir de Dieu de se répandre est si véhément qu'il souffre de si peu se donner. Les âmes accueillantes ne sont pas si nombreuses que cela, et les âmes très généreuses dans l'accueil encore moins. Découvrant cette « souffrance » en Dieu, le pauvre, lui qui avait l'impression de n'être qu'un bon à rien, réalise qu'il peut, par son hospitalité généreuse, soulager le cœur de Dieu qui trouve enfin une âme où il peut se reposer en se déchargeant d'un trop plein d'amour qui le comprime.

• **Si Dieu est attiré par la petitesse, alors je lui livrerai mon impuissance et ma misère.** Le petit s'imaginait que Dieu n'avait d'yeux que pour les grands et les forts, qui seuls peuvent lui offrir des actions admirables et extraordinaires. Or il découvre, à son étonnement, que Dieu est comme attiré par le petit, le misérable et le pécheur : en effet, la pauvreté et la misère créent dans le cœur du pécheur une béance, un besoin immense d'être aimé et chéri par Dieu. Et lorsque le pauvre pécheur s'ouvre à la miséricorde de Dieu, ce dernier peut avec joie faire son métier de Dieu, c'est-à-dire répandre à profusion sa miséricorde, seule capable de recréer l'enfant blessé qu'il chérit tendrement. Saisi par un tel amour, le misérable n'hésite plus à se présenter devant son Dieu, sachant qu'il sera « puni » par un baiser. Même

30. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 22 octobre 1929.

le péché et la misère ne sont plus un obstacle pour la sainteté. En effet, tout en luttant contre, lorsque nos péchés sont plongés dans cette divine entreprise de recyclage qu'est la miséricorde de Dieu, ils peuvent même devenir le carburant en vue d'une haute sainteté. Léonie, si faible, a appris à réparer en se laissant réparer, à porter en se laissant porter : « Il m'a choisie pour être sa petite réparatrice cette année, je n'y comprends rien... [...] Que j'ai donc besoin du secours du bon Dieu, je me sens une toute petite enfant qui ne sait même pas marcher ; cette pensée loin de me désoler m'encourage parce que Jésus voyant mon impuissance s'oblige à me porter³¹. »

3.4 La sainteté de la petite voie, une très haute sainteté

Si l'amour de Dieu porte en lui un désir irrépensible de se diffuser, si sa joie consiste à donner sa propre joie, si son Cœur est attiré par la petitesse, alors tout est possible : une petite voie de sainteté est donc envisageable pour les petites âmes, les petites santés et même pour les petites psychologies. Si Dieu aspire à se donner, alors le petit va tout simplement se laisser aspirer par Dieu. Si la joie de Dieu est de pouvoir donner son amour, alors le petit va consentir à se laisser aimer le plus possible. Il découvre que ce qu'il considérait comme un obstacle – son rien, ses mains vides et sa nullité – sont en fait un atout majeur pour attirer puissamment l'amour de Dieu : ce vide du pauvre d'esprit attire en effet la plénitude

31. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 22 novembre 1931.

de Dieu qui va pouvoir enfin « se décharger » de son trop-plein d'amour et le répandre dans ce vide qui lui donne de la place. Le petit comprend alors que s'il était plus fort, plus riche de capacités, il serait peut-être tenté de se complaire dans ses richesses intérieures, son cœur serait sans doute plein de lui-même et Dieu y aurait moins d'espace pour se répandre. On pourrait penser que cette petite voie pour petits conduit à une « petite » sainteté. Il n'en est rien, non seulement c'est une authentique voie de sainteté, mais une voie de très haute sainteté. Étant donné que le pauvre offre à Dieu sa totale impuissance, ce dernier ne manquera pas d'y infuser sa toute-puissance. Ainsi plus le petit sera petit, plus grand sera le don de Dieu, plus haute sera la sainteté du petit.

3.5 Primat de l'accueil de l'amour

Il nous a paru très important de commencer à décliner le mouvement d'abandon de la petite voie par ces considérations sur l'amour de Dieu. C'est lui qui commande tout. Sans ce primat de l'amour, on risque en effet de réduire la voie d'enfance à une ascèse ou à une technique plus ou moins humaine. Cette voie de sainteté, toute théocentrique, centrée sur l'amour de Dieu, se verrait alors réduite à un anthropocentrisme rabougri, ce qu'elle n'est pas. Le Père Marie-Eugène mettait en garde contre ce glissement réducteur: « On a étudié sa voie d'enfance. Je regrette parfois personnellement qu'on ait pris les petits côtés, les petits sacrifices, les petites histoires. [...] Mais le point central, essentiel, est

cette connaissance de l'amour de Dieu qu'elle a eue. C'est le point principal qui fonde tout, qui explique tout, qui ouvre les horizons de la voie d'enfance spirituelle³². »

32. *Conférence* du Père MARIE-EUGÈNE DE L'ENFANT-JÉSUS, EC62.09.08, huitième conférence de la retraite sacerdotale à Notre Dame de Vie, transcription inédite d'enregistrement, p. 164.

Troisième jour

Matin

Accueillir notre pauvreté

L'amour de Dieu, contemplé au cours du chapitre qui vient de s'achever, élève notre regard et nous donne l'audace d'aspirer à vivre de grandes choses. Mais la distance entre le Très-Haut de Dieu et le très-bas de notre pâte humaine oblige à un grand écart peu reluisant et même décourageant, surtout pour les débutants. Il faudra pourtant faire avec, car la vie spirituelle est fondée sur le réel. Si donc la personne ne consent pas à embrasser la réalité bien épaisse de ce qu'elle est, avec ses grandeurs certes mais aussi avec ses lourdeurs et ses pauvretés, elle ne décollera jamais. Dieu ne transforme jamais des âmes virtuelles, il ne s'occupe que des âmes réelles. La matière de notre sainteté est le moi réel et non pas le moi rêvé. L'accueil de notre pâte humaine est donc fondamental, sans quoi la grâce transformatrice de Dieu demeure inopérante. Léonie a dû accueillir une nature humaine particulièrement limitée et même tourmentée. Il ne suffit pas de faire le tour de nos imperfections pour qu'elles disparaissent, il faut ensuite les accueillir sereinement, ce qui n'est pas une mince affaire. Ce non-accueil de notre moi réel peut être à l'origine de raideurs intérieures qui vont littéralement bloquer l'envahissement de l'amour de Dieu. Il importe donc de pointer ces blocages et autres mécanismes de défense.

1. Les pauvretés de Léonie

En décrivant la nature difficile de Léonie, en dressant la liste de ses misères, nous n'avons aucunement l'intention de la rabaisser. Nous voudrions seulement rejoindre la personnalité bien réelle de notre visitandine. Incontestablement et à plusieurs niveaux, Léonie semble plus désavantagée que ses sœurs.

La beauté est une notion assez subjective, mais on peut dire que, physiquement, Léonie a moins de charme que ses sœurs. Sa maman Zélie, qui aime indistinctement chacun de ses enfants, laisse échapper au détour d'un courrier: « J'en ai encore deux autres [filles] qui ne sont pas là, une belle et *une moins belle* [Léonie] que j'aime autant que les autres¹. » Toute jeune, Léonie se montre lente dans l'apprentissage de la marche², mais c'est encore plus flagrant intellectuellement. Le contraste est saisissant avec ses sœurs: « Je fais donner des leçons à Léonie par une demoiselle qui a son brevet supérieur. L'enfant apprend bien difficilement³. » Elle pourrait se rattraper manuellement, mais là non plus ce n'est pas brillant: « Je ne sais rien tirer de mes dix doigts », confiera-t-elle plus tard à sa sœur Marie⁴. À mesure qu'elle grandit, Léonie tranche tellement vis-à-vis de ses sœurs, qu'elle s'imagine

1. *CF 13* du 23 avril 1865, p. 33.

2. « La petite Léonie a neuf mois passés et ne se tient pas à beaucoup près sur les jambes, comme Marie le faisait à trois mois. » *CF 6* du 11 mars 1864, p. 25.

3. *CF III* du 29 novembre 1873, p. 157.

4. *Lettre* de Léonie à Marie, le 22 mai 1928.

avoir été échangée avec un autre bébé quand elle était en nourrice. Sa mère devra la rassurer sur ce point.

Dès le départ sa santé physique demeure très fragile, au point que son papa fera un pèlerinage pour demander le rétablissement de sa fille. La situation restera précaire toute sa vie: fragilité au niveau des bronches, des yeux douloureux, et surtout des crises extrêmement pénibles d'eczéma qui se déclencheront régulièrement, et de manière quasi inévitable lorsqu'elle sera confrontée à des contradictions, à des virages difficiles à négocier. Dans un courrier au début de l'année 1931, elle confie: « L'eczéma fait plus que montrer ses cornes, il est sorti de sa coquille, il est furieux [...] le sang est en révolution et me revêt d'un cilice des pieds à la tête par des démangeaisons, surtout la nuit qui m'empêchent de fermer l'œil⁵. »

Examinons maintenant de plus près son tempérament, son terreau psychologique. Durant son enfance Léonie peine à se maîtriser, comme si quelque chose d'elle-même lui échappait: « Cette pauvre enfant me donne de l'inquiétude, car elle a un caractère indiscipliné et une intelligence peu développée », écrit Zélie à son frère, Monsieur Guérin⁶. Elle se montre frondeuse et fait preuve d'insubordination: « Tu sais comment était ta sœur, ajoute encore Zélie à sa fille Pauline: un esprit d'insubordination, n'ayant jamais voulu m'obéir que

5. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 2 janvier 1931.

6. *CF 53* du 6 mars 1870, p. 79 et *CF 81* de juillet 1872, p. 117.

par force, faisant par esprit de contradiction, tout le contraire de ce que je désirais, quand même elle en aurait eu le désir⁷. » Léonie est dotée d'une très grande sensibilité, mais qui tourne parfois à l'excès. Pour ce genre de tempérament, les changements sont souvent pénibles à supporter, comme ce fut le cas par exemple, lors d'un changement d'aumônier à la Visitation de Caen: « Le nouvel aumônier nous arrivera la semaine prochaine, on en dit beaucoup de bien, il est docteur en théologie et prêtre de saint François de Sales. Mais je regrette beaucoup celui que nous venons de perdre; qu'il m'était bon et dévoué! [...] Aidez-moi de vos prières, mes petites sœurs, je suis triste à cause de ce changement si douloureux⁸. » Comme elle se sent démunie et qu'elle est hypersensible, cela favorise la susceptibilité dans la vie fraternelle. Dans l'une de ses ultimes résolutions de retraite, on peut trouver ces mots: « Vaincre ma sensibilité outrée dans les rapports mutuels surtout pendant les récréations⁹. » Cette hypersensibilité est aussi un terrain sur lequel prospère le perfectionnisme. Nous avons déjà mentionné sa tendance malade au rangement, si bien que les autres sœurs ne retrouvent plus leurs affaires à leur place. Cela provoque d'inévitables frottements dans la vie communautaire: « Vous avez raison, reconnaît-elle devant ses sœurs religieuses exaspérées ou amusées selon, c'est vrai, je suis

insupportable, et, de surcroît, inconvertissable¹⁰. » Facilement repliée sur elle-même, elle devra longtemps lutter contre une tendance au scrupule. Elle supplie sa petite sœur Thérèse, « demande tout particulièrement pour moi au bon Dieu qu'il me délivre de mes scrupules; toujours repliée sur moi-même, cela me fait horriblement de mal et me retarde extrêmement dans la perfection¹¹. » Il n'y a pas besoin d'être un grand psychologue pour établir le diagnostic suivant: Léonie a un fond de tempérament dépressif, ou pour le moins une tendance marquée à la mélancolie. Elle a connu tout au long de sa vie des pesanteurs d'âme qui tiennent en *quatre mots* qui sont ses *quatre maux*: « J'éprouve cependant les mêmes difficultés: *ennuis, dégoûts, lassitudes* de toutes sortes mais je pressens que toutes ces *angoisses*¹²... » Et comme si cela ne suffisait pas, elle précise qu'à ces souffrances de l'esprit, s'ajoute cette souffrance de l'âme qu'est la sécheresse intérieure, l'impression que « Jésus se cache toujours plus »: « que c'est difficile surtout quand on se croit presque rejetée de Dieu que l'on aime tant, ou que l'on voudrait tant aimer¹³. »

Toutes ces limites de tempérament, ces épreuves intérieures et surtout cette inertie mélancolique ne facilitent guère l'exercice de la vertu, ou du moins créent une impression très pesante de n'arriver

10. Documents du fonds d'archives du monastère de la Visitation de Caen.

11. *Lettre* de Léonie à Thérèse, le 1^{er} juillet 1896.

12. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 2 février 1923.

13. *Lettre* de Léonie à Thérèse, le 1^{er} juillet 1896; *Lettre* de Léonie à Pauline, le 29 avril 1918.

7. *CF194* du 12 mars 1877, p. 316.

8. *Lettre* de Léonie à Céline, le 6 août 1930.

9. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 13 octobre 1938.

à rien. Léonie se sent bien lourde dans la pratique vertueuse. Elle perçoit cruellement le contraste avec sa sœur carmélite, Thérèse, qui s'apprête au grand passage vers l'au-delà. Elle le lui partage avec une simplicité déconcertante : « Pour toi, ma chérie, tu es prête à aller voir le bon Dieu, sûrement tu seras bien reçue ; mais moi, hélas ! j'arriverai les mains vides [...] parle-moi du bon Dieu et de tout ce qui peut me faire avancer dans la vertu, [...]. Si tu savais, comme il faut que je sois aidée pour ne pas me laisser aller aux plaisirs et vanités du monde, car malgré toute la bonne volonté possible, on s'y laisse insensiblement entraîner¹⁴. »

Il nous fallait bien dresser ce « tableau clinique » de Léonie. Si le risque de noircir le tableau peut exister, Léonie ne tombe pas dans ce piège. Réaliste quant à ses limites, elle ne se déprécie pourtant pas, elle reconnaît sans difficulté les trésors d'amour que le Très-Haut a déposé en elle, comme elle l'écrivit à sa sœur Pauline : « Mes pauvres souhaits exprimés sur le papier ne sont qu'une ombre, qu'une très faible image du trésor de tendresse ineffable que Jésus a déposé dans mon pauvre cœur si petit et si grand tout à la fois et pourtant si aimant que lui seul est capable de vous le révéler¹⁵. » Par ailleurs, cette

14. *Lettre* de Léonie à Thérèse, le 1^{er} juillet 1896.

15. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 7 novembre 1920. Zélie a vu très clair sur ce trait marquant de la personnalité de sa petite Léonie en comparaison de ses autres filles : « Léonie est moins privilégiée que vous des dons de la nature, mais, malgré cela, elle a un cœur qui demande à aimer et à être aimé. » *CF 210* du 25 juin 1877, p. 355.

mise en lumière des facettes cabossées de Léonie évite les pièges d'une certaine idéalisation si chère de la légende dorée. Enfin, son parcours de sainteté avec un tel « background », a toutes les chances de rejoindre le lecteur. Qui parmi nous peut dire qu'il ne touche pas du doigt à un moment ou à un autre, ses limites, sa misère ? Léonie, avec ses pauvretés, est vraiment notre sœur en humanité, elle est réellement de notre race, elle peut comprendre de l'intérieur nos souffrances intimes et nos fêlures secrètes. Ce bilan réaliste ouvre pour tous une immense espérance : si la « pauvre Léonie » a réussi une telle course de géant, alors que son embarcation n'avait rien d'une « Formule 1 » des mers, tous les espoirs sont permis pour nous. Moi, pauvre lecteur – ou pauvre auteur –, je peux donc oser suivre son sillage, faire miens ses secrets de vie spirituelle... pourquoi ne pourrai-je pas moi aussi atteindre les mêmes rivages qu'a touchés Léonie ?

Et qu'est-ce qu'on fait avec de tels handicaps de nature ? On peut désespérer complètement en attendant que vienne la mort ; autre variante plus « soft », on peut se considérer comme un sous-produit de l'humanité et on tente de survivre. Ou bien alors, émerveillé par la puissance de la grâce divine et ébloui par le Cœur d'un Dieu attiré par la petitesse, on découvre que notre pauvreté est en fait une chance. Si nos limites, avec leur cortège de misères sont pleinement accueillies – tout en refusant de se laisser aller bien sûr –, alors cet obstacle devient un tremplin, ce repoussoir devient un aimant capable d'attirer littéralement la grâce de

Dieu. Mais pour qu'une telle bonne nouvelle prenne chair et transforme en positif ce qui paraît négatif, il importe de bien se positionner intérieurement et de voir nos limites comme Dieu les voit, en effet, « les vues de Dieu ne sont pas comme les vues de l'homme, car l'homme regarde à l'apparence, mais le Seigneur regarde au cœur » (1S 16,7).

2. Accueillir notre pâte humaine

Pour le développement de la vie spirituelle, le « principe de réalité » est décisif, comme nous venons de le dire en introduction de ce chapitre. Il n'y a pas plus réaliste que Dieu, il ne transforme que l'épaisseur bien réelle de nos vies. Nous avons donc deux solutions : soit vivre dans l'irréel et le virtuel, ce que nous rêvons d'être et qui n'est pas : dans ce cas, aucune transformation divine n'est possible, puisque nous donnons rendez-vous à Dieu à un carrefour purement imaginaire. Soit au contraire nous accueillons à bras-le-corps ce que nous sommes, misères et blessures comprises, et alors une transfiguration par Dieu est faisable. La vie spirituelle concerne la vie réelle.

2.1 Accueillir ce que je suis devenu

Léonie a dû peu à peu dire oui à sa nature avec son pack de fragilités. Nous aussi, si nous aspirons à une emprise de l'Esprit, nous devons acquiescer à ce qui fait notre histoire et notre nature. Précisons qu'accueillir ne veut pas dire être complice du mal. Par exemple, si dans notre enfance nous

avons pu subir des choses répréhensibles de la part d'éducateurs, nous n'allons pas, sous prétexte de « positiver », appeler un bien ce qui demeurera toujours un mal. Mais nous savons par ailleurs qu'il y a énormément de choses dans notre vie que nous ne pourrions pas changer : encore une fois, soit nous les accueillons, soit nous nous arc-boutons de manière stérile contre elles. Léonie devait certainement connaître et faire sienne cette prière attribuée à saint François de Sales : « Seigneur, apprend-moi à discerner les choses que je peux changer de celles que je ne peux pas changer. Donne-moi le courage de changer les premières et donne-moi la force de supporter les secondes. »

2.2 Cesser de me rêver

Il est tout à fait sain et saint d'aspirer à un grand idéal. Mais ce serait un piège de rêver d'un idéal parfaitement déconnecté de la réalité. Comme il est difficile de maintenir cette juste tension entre un idéal, auquel il ne faut pas renoncer, et l'accueil serein de nos pauvretés et de nos inerties, sans jamais désespérer ! Notre transfiguration est pourtant à ce prix. Léonie a réussi ce retournement rare qui consiste à s'accepter sans s'appesantir sur soi-même, à aspirer aux sommets spirituels sans nier ses lourdeurs. Elle écrit à ses trois sœurs : « Pauvre petite ignorante que je suis, je ne fais que balbutier en osant parler de choses aussi sublimes, mais je vous fais part humblement de mes très faibles lumières qui ne peuvent venir, il me semble, que de Celui qui s'abaisse vers l'humble et le console. Que je suis loin

cependant de l'idéal que je veux atteindre en ce qui concerne l'humilité, avec le secours du bon Dieu, j'y arriverai je l'espère¹⁶. »

2.3 *Accepter que certains plis demeurent longtemps*

Dès les premiers chapitres, nous avons reconnu que la grâce transforme réellement. Mais si celle-ci est capable de nous changer, il y a de fortes chances pour que certains traits marqués de notre nature nous accompagnent jusqu'à la fin de notre vie. Le maître spirituel de Léonie, saint François de Sales, va jusqu'à dire que notre amour-propre ne mourra qu'un quart d'heure après notre mort... ça calme ! Léonie, jusqu'à la fin de sa vie, expérimentera toujours une certaine fragilité, au point qu'elle redoute de perdre la tête et de se retrouver internée à l'asile psychiatrique de Caen, là où son papa, Monsieur Martin, avait été hospitalisé. « Est-ce que je devrais aller là-bas ? », murmure-t-elle avec une pointe d'inquiétude à son infirmière. Lorsqu'on s'aime, comme c'est le cas entre les sœurs Martin, on peut avoir une grande liberté dans le partage et les confidences. Ainsi, Pauline se montre très directe avec Léonie : « Va à Jésus par la confiance et l'amour, ne pleure pas sur des imperfections que tu garderas toute ta vie, cela ne sert à rien du tout, c'est du temps perdu¹⁷. »

Pour ce qui relève de la paix intérieure, on n'imagine pas le pouvoir destructeur du refus de

soi. S'arc-bouter, sans parfois s'en rendre compte, contre certains traits de notre personnalité ou certains événements que nous avons pu vivre, ne peut qu'épuiser nos énergies. Nombre de dépressions s'expliquent ainsi. À l'inverse, on n'imagine pas le pouvoir libérateur et régénérateur de l'acceptation de soi. Léonie a beaucoup souffert de son infériorité. Avec le temps et sa vie d'union à Dieu, elle a accepté cet état de fait, et son cœur est devenu paisible : « J'ai beaucoup souffert de mon infériorité j'ai senti très vivement l'isolement du cœur, de tout... à présent (grande grâce) de la retraite, son fruit très délicieux, c'est à peine si tout ce fatras vient effleurer mon âme¹⁸ ! »

Qu'on nous permette une remarque à ce stade de notre réflexion. Nous vivons dans une société très imprégnée de psychologisme. Cabossés par la vie comme les autres, les chrétiens peuvent être tentés d'enfermer leur histoire humaine et spirituelle dans une lecture uniquement psy. Relire son *passé* avec la force du pardon est très libérateur. Loin de moi de nier les bienfaits de l'aide psychologique ou celle, développée à l'intérieur de l'Église, par les sessions dites de *guérison intérieure*. Revisiter dans l'amour son histoire passée peut représenter une étape importante dans le cheminement de certaines personnes. Mais le risque peut exister de tellement vouloir tout expliquer par le passé, qu'on s'enferme dans une introspection paralysante. J'ai remarqué qu'un seuil décisif et libérateur advenait lorsque

16. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 25 décembre 1921.

17. Archives du Carmel de Lisieux : www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/agnes-de-jesus/14658-mère-agnès-de-jésus-à-sr-françoise-thérèse-1-juin-1909.

18. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 7 novembre 1920.

les âmes cessaient de se replier sur leurs blessures et leur passé, et prenaient à bras-le-corps leur histoire cabossée pour mieux la transformer en offrande. « Dorénavant, je vais faire avec, mais en Dieu ! » On ne dira jamais assez le pouvoir unifiant et pacifiant de l'oblativité.

3. Ne pas se comparer

Nous avons noté à plusieurs reprises combien Léonie était différente de ses sœurs, au point de détonner. Le contraste était si saisissant que les comparaisons furent inévitables, comme en témoignent quelques lettres de Zélie. Pauline, devenue carmélite et évoquant les souvenirs de la vie en famille, dira à Léonie : « Je frémis quand je pense à ton enfance car tu étais comme sortie du nid de famille par la vilaine main du démon¹⁹. » Lorsqu'on touche du doigt à ses propres failles, comme ce fut le cas pour notre chère visitandine, la pente est facile pour tomber dans le complexe d'infériorité. L'impression d'être dévalorisée, elle l'a connue : « J'ai beaucoup souffert de mon infériorité²⁰. » Quant à cette tendance à vouloir se comparer aux autres, elle fut inévitable. Léonie ne pouvait qu'intérioriser le regard, certes dénué de toute méchanceté, de la part de ses proches : « Enfin, sœurs chéries, si vous me trouvez bien, je me trouve bien aussi, car la toute petite se sent si pauvre si inférieure à vous, sous tous rapports », écrit-elle à

ses sœurs²¹. Dans sa vie religieuse, cette tendance aurait pu se renforcer et même la paralyser. En effet, à cause de ses limites de santé, de ses lenteurs exaspérantes et de ses manies perfectionnistes, on pouvait difficilement lui confier des responsabilités de premier ordre. Elle a pu souffrir de ne jamais être sur le devant de la scène. Mais elle s'en sort toujours par le haut, en Dieu : « Je suis restée dans mon modeste emploi de réfectorière. Vu mon incapacité, je dois me trouver très honorée que l'on veuille bien me confier quelque chose dans la maison du bon Dieu où tout est grand. Quand parfois je me surprends à désirer autre chose, ou que je suis prise d'ennui et de dégoût, vite je fais un plongeon dans la volonté de mon Dieu²². »

Ce qui est admirable chez cette âme, et ce qui en fait toute sa grandeur, c'est qu'elle n'entretenait aucune jalousie, aucun ressentiment. Par exemple, Léonie ne boude pas, n'envie pas sa petite sœur Thérèse le jour de sa prise d'habit, le 10 janvier 1889, alors qu'elle-même vient de vivre un second échec dans la vie religieuse. Elle ne jalouse pas non plus ses autres sœurs, toutes réunies au carmel de Lisieux : « Je t'embrasse, ma petite maman avec une tendresse inexprimable, écrit-elle à Pauline, ainsi que nos deux petites sœurs qui ont la joie de pouvoir t'embrasser réellement puisqu'elles vivent avec toi. Quel privilège ! Mais bien loin d'en être jalouse, je m'en réjouis parce que je les aime plus que moi²³. » Ces

19. Archives du Carmel de Lisieux, cf. note 17 *supra*.

20. Lettre de Léonie à Pauline, le 7 novembre 1920.

21. Lettre de Léonie à Céline, le 26 novembre 1915.

22. Lettre de Léonie à Pauline, le 21 janvier 1917.

23. *Ibid.*

derniers mots « je les aime plus que moi » disent tout de son cœur magnanime et expliquent pourquoi la jalousie ne l'atteint pas. Elle nous donne au passage un secret de bonheur : lorsqu'on ne cherche plus à capter le prochain, lorsqu'on aime les autres pour eux-mêmes – « Je les aime plus que moi-même » –, que de tempêtes intérieures évitées et que d'aisance dans la vie relationnelle.

Si Léonie n'est pas jalouse, sa sensibilité à fleur de peau la rend pourtant facilement susceptible. Elle aura à lutter toute sa vie contre ce défaut : « Je suis d'une susceptibilité, d'une sensibilité outrée, le moindre manque d'égard souvent imaginaire me révolte²⁴. » Un événement en dit long sur sa victoire obtenue avec les années. Sur la fin de sa vie, elle eut la grande joie, comme ses sœurs carmélites, d'assister au triomphe grandissant de la petite dernière, sainte Thérèse de Lisieux. Lors de la bénédiction de la basilique de Lisieux, l'évêque de Bayeux et Lisieux, Monseigneur Picaud, mentionne dans son homélie les trois sœurs carmélites de sainte Thérèse et il oublie complètement la quatrième sœur, Léonie, qui de plus suit en direct le discours à la radio en présence de sa communauté de visitandines. Pauvre Léonie, toujours dans l'ombre et oubliée. Elle ne nie pas que sa sensibilité en a été blessée : « Ne trouves-tu pas, écrit-elle à Pauline, que Monseigneur aurait dû dire un mot délicat pour la quatrième sœur qui était là si présente de cœur et d'âme, cet oubli involontaire, sans doute,

24. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 18 octobre 1936.

m'a été très sensible, tu le comprends²⁵. » Mais aussitôt, sa charité désintéressée lui permet de tout accueillir, tout offrir et de ne pas perdre la paix. Elle se borne à ajouter : « Mère Agnès de Jésus [Pauline] en sera plus peinée que moi », et elle écrira peu après : « Ma Céline chérie, par ta carte arrivée à point pour me consoler de l'oubli regrettable de Monseigneur notre Évêque, je vous ai senti toutes les trois auprès de moi, ce qui m'a été un baume délicieux sur la plaie qui s'est fermée aussitôt²⁶. »

4. Ne pas se décourager

Ne pas se comparer, ne pas se décourager non plus, voici une autre piste pour accueillir paisiblement et divinement notre pauvre humanité. Une telle conversion n'est possible qu'en cultivant ardemment deux vertus : l'*humilité* et l'*humour* sur soi. Celles-ci sont tellement liées qu'elles ont en commun la même racine, le même « humus ».

4.1 Humilité

Il est facile de donner son amour une fois, mais il est admirable de donner son amour cent fois. Il est beau de se relever aussitôt après un échec, mais il est extraordinaire de se relever après de nombreux échecs, avec le même abandon joyeux en Dieu. La vie spirituelle, c'est commencer et recommencer sans cesse. Cela suppose une humilité rare. Les trois premiers essais de vie religieuse, tous soldés par un

25. Lettre de Léonie à Pauline, 21 janvier 1938.

26. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 20 février 1938.

échec cuisant, avant son entrée définitive dans la consécration religieuse, manifestent la ténacité de Léonie mais plus encore son humilité bouleversante. Léonie fait tout d'abord un essai de vie religieuse chez les clarisses d'Alençon en octobre 1886. Cette décision relève d'un coup de tête. Elle n'est pas prête, sa santé est si chancelante qu'elle ne peut pas supporter les rigueurs des religieuses de sainte Claire : il ne faut pas plus de deux mois pour que la jeune postulante s'avoue vaincue. Elle fera un second essai de vie religieuse, cette fois-ci à la Visitation de Caen, en juillet 1887. Elle n'y restera que six mois. En 1893, à l'issue d'une retraite spirituelle elle y fait une seconde tentative. Hélas, Léonie sort à nouveau de son couvent en 1895. Sa santé toujours fragile, son tempérament encore instable ainsi que les rigueurs de la règle, l'obligent à s'éloigner pour une seconde fois du couvent de Caen. On suppose sa profonde tristesse et les assauts de découragement qu'elle a dû subir. Elle aurait pu capituler, elle venait d'avoir trente-deux ans. Eh bien non ! Le 28 janvier 1899, elle fait un quatrième essai de vie religieuse. Celui-ci sera le bon : « En entrant, écrit-elle à ses trois sœurs, j'étais bien un peu émue, mais pleine de confiance et mon premier mot après m'être jetée dans les bras de ma tendre Mère fut celui-ci : "Je sortirai d'ici, mais dans mon cercueil"²⁷. » Notre visitandine est bien décidée à adopter pour toujours la spiritualité salésienne, faite d'humilité et de simplicité : « Cheminons par ces basses vallées des humbles et petites vertus »,

27. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 2 février 1899.

ainsi écrivait saint François de Sales à la cofondatrice de la Visitation, sainte Jeanne de Chantal²⁸.

Tout ceci est riche d'enseignement pour notre manière d'appréhender les échecs spirituels et autres revers dans la pratique des vertus. Au cours d'une seule journée, nous connaissons des victoires mais aussi des ratés. Cultivons l'art de nous relever après chaque défaite. Cela suppose une grande humilité, tant il est difficile d'accepter que notre amour-propre soit égratigné. Considérons l'échec pour ce qu'il est en vérité : l'échec n'est pas l'échec, voyons-le comme une ornière qui oblige à « tomber » plus bas, en Dieu ; il est un tremplin qui nous apprend à voler encore plus haut ; il est un livre qui nous enseigne la patience de Dieu à notre égard.

4.2 Humour sur soi

Humilité rime avec humour. Léonie n'était pas dépourvue de cet humour tout spirituel qui est toujours délicat, à cent lieues de la moquerie ou de la dérision, mais plutôt rempli d'amour et de miséricorde envers soi et les autres. La joie ne manque pas au monastère. Un soir, au cours d'une réjouissance pour la fête de l'Épiphanie, Léonie tire la fève. L'héroïne du jour découvre le soir, son lit garni de six bouillottes bien chaudes : ses compagnes voulaient la taquiner à cause de sa nature extrêmement frileuse. Sans se départir de son sourire, Léonie garde une bouillotte entre ses draps, et s'en va malicieusement enfouir les

28. FRANÇOIS DE SALES, *Lettre CCCVIII à la Baronne de Chantal*, septembre 1605.

cinq autres, dans le lit de celles qui, comme elles, souffrent davantage du froid de l'hiver normand²⁹. Si elle savait distiller un humour délicieux envers ses compagnes, c'est qu'elle le cultivait d'abord envers elle-même. Elle ne se prend pas très au sérieux. Espiègle, elle se considère comme un « petit cheval échappé³⁰ », une « vitre toute fêlée si facile à remplacer³¹ », ou comme une « poule mouillée³² ». Sans complexe, elle s'autorise ce propos: « Je me porte à merveille comme mon lombago qui me fait courber comme une petite vieille de cent ans, on s'en va ainsi très joyeusement en Paradis³³ »; « Je crois bien que l'on veut garder jusqu'à cent ans "notre relique vivante", me dit-on malicieusement³⁴. » Et lorsque Léonie soupire après son physique qu'elle juge un peu ingrat, sa sœur Pauline se permet de manier l'humour avec elle, sachant qu'elle n'est pas dépourvue d'autodérision: « Comme le Bon Dieu t'a aimée et comme tu seras surprise au Ciel de la gloire et de l'amour dont tu jouiras! Ça lui est bien égal au Bon Dieu qu'on ait des bosses au front et des dents de travers³⁵. » D'ailleurs notre Léonie renchérit dans ce registre. Alors qu'elle vient à nouveau de tirer la fève de la galette des rois, elle s'exclame: « Vous voyez d'ici mon désappointement, presque

29. Cf. Marie BAUDOUIN-CROIX, *op. cit.*, p. 138.

30. *Lettre* de Léonie à Thérèse, le 1^{er} juillet 1896.

31. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 16 février 1936.

32. *Ibid.*, le 12 juillet 1936.

33. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 26 décembre 1936.

34. *Ibid.*, le 28 mars 1937.

35. Documents du fonds d'archives du monastère de la Visitation de Caen.

ma honte d'être reine [...] moi pauvre petite vieille sans dents et sans ongles aux pieds qui trottent bien tout de même³⁶. »

On l'aura compris, cette forme d'autodérision spirituelle n'a rien à voir avec l'humour actuel trop souvent méchant, criard et vulgaire. Elle est au contraire le fruit d'une fréquentation assidue de l'amour de Dieu: objet de la bonté de Dieu, on finit par être bon envers soi-même.

5. Considérer comment Dieu me voit

Outre son humilité empreinte d'humour, Léonie offre une autre clé décisive, favorisant l'accueil de ses propres misères: elle vit constamment sous le regard de Dieu et non pas sous le jugement des hommes. « Quand Dieu est pour nous que nous importe le jugement des hommes³⁷. »

« Je suis El Shaddaï, marche en ma présence et sois parfait », dit Dieu à Abraham (Gn 17,1-2). Ce style de vie adoptée par Léonie dans lequel elle tend à vivre en présence de Dieu est source de grands bienfaits. En effet, seul l'amour infini de Dieu peut élever la créature, et seul il a la capacité de la pénétrer, de la voir en vérité.

5.1 Seul l'amour de Dieu élève la créature

La mentalité horizontaliste qui caractérise tant la société actuelle nous a rendus amnésique de cette vérité: lorsque nous vivons trop sous le regard des

36. *Lettre* de Léonie à Céline, le 6 janvier 1930.

37. *Ibid.*, le 28 avril 1929.

autres, nous allons rapidement « plafonner ». En effet, si nous avons la fâcheuse habitude de nous rendre dépendants du jugement des autres, nous nous installons *de facto* sous le relatif et le caractère fini d'une créature. Tandis qu'une âme qui, sans mépriser les conseils ou les remarques des autres, vit résolument sous le regard de Dieu, ne se rendra jamais prisonnière de leur jugement forcément limité et pécheur³⁸. Léonie, par une grâce toute spéciale a compris très tôt cette vérité: « En Dieu seul on trouve le bonheur et non pas dans la créature où l'on ne trouve que peines et chagrins de toutes sortes. Parce que notre cœur est fait uniquement pour Dieu, lui seul peut le remplir pleinement, il est trop grand pour le monde ; aussi quelle folie, n'est-ce pas, d'avoir trop d'attachement pour les créatures³⁹. »

5.2 Seul l'amour de Dieu voit nos intentions profondes

Non seulement Dieu nous regarde et trouve ses délices en notre présence, mais son amour et sa

38. « Celui qui aime la créature tombe aussi bas que la créature et en quelque façon plus bas, parce que l'amour non seulement égale l'amant à l'objet de son amour, mais l'abaisse au-dessous de lui. Dès lors donc que l'âme aime quelque chose hors de Dieu, elle se rend incapable de la véritable union avec Dieu et de la transformation en lui. » : JEAN DE LA CROIX, *La Montée au Carmel*, éd. du Cerf, I,4, p. 590. Ce que saint Jean de la Croix enseigne en termes rigoureux, la petite Thérèse le traduira en mots plus accessibles: « Avec un cœur comme le mien je me serais laissé prendre et couper les ailes... Comment un cœur livré à l'affection des créatures peut-il s'unir intimement à Dieu... Je sens que cela n'est pas possible. » : *Sainte Thérèse de Lisieux, Procès Apostolique, 1915-1917*, Teresianum, Rome, 1976, p. 173.

39. *Lettre* de Léonie à Thérèse, le 15 octobre 1887.

Parole pénètrent « jusqu'au point de division de l'âme, elle peut juger les sentiments et les pensées du cœur » (cf. He 4,12).

Le monde juge selon les critères du monde, souvent selon les seules apparences, l'efficacité, le résultat ou la brillance des œuvres. Les jugements de notre prochain à notre égard sont souvent incapables de saisir nos intentions profondes et le poids d'amour que nous avons pu mettre dans une action apparemment insignifiante. Les religieuses qui entouraient Léonie étaient sans doute bien loin de supposer les efforts héroïques qu'elle faisait pour accomplir tel petit acte de vertu, acte qui était réalisé par ailleurs avec aisance par une personne en bonne forme et moins abîmée⁴⁰. Savoir que le jugement de Dieu n'a pas grand-chose à voir avec le jugement souvent superficiel du monde peut être très libérant pour les petites âmes. Cela peut même renouveler leur manière de considérer ce qu'il pense être l'insignifiance de leur quotidien. Le seul important finalement est l'amour que nous mettons dans les petites choses, cela est d'un grand prix aux yeux de Dieu. À l'approche de la fête de sa petite sœur Thérèse, Léonie lui écrit: « Je veux te

40. Céline [sœur Geneviève en religion] rapporta ces paroles de sainte Thérèse de Lisieux: « Elle me disait fréquemment qu'on doit toujours juger les autres avec charité car, très souvent, ce qui paraît négligence à nos yeux est héroïsme aux yeux de Dieu. Une personne fatiguée, qui a la migraine ou qui souffre dans son âme, fait plus, en accomplissant la moitié de sa besogne, qu'une autre saine de corps et d'esprit, qui la fait tout entière. Notre jugement doit donc être, en toute occasion, favorable au prochain. » : THÉRÈSE DE LISIEUX, *Conseils et souvenirs* publiés par sœur Geneviève (Céline), « Foi vivante », éd. du Cerf, p. 107.

confier un des plus grands désirs de mon âme, qui est l'union intime avec Jésus, car qui a Jésus a tout, c'est le trésor des trésors⁴¹. »

6. Considérer comment Dieu se sert de nos pauvretés

Pour espérer être transformé par la puissance de la grâce, la première condition est bien d'*accueillir* la réalité de notre être limité et parfois cabossé. Ne faut-il pas aller plus loin encore, jusqu'à *chérir* cette pauvreté que nous cherchons tant à écarter? Pourquoi donc une telle attention charitable envers notre indigence et notre misère? Parce que Dieu lui-même les entoure d'une bonté toute particulière. Il est bien difficile « d'épouser » Dieu si nous n'acceptons d'être épousés par lui comme il l'entend et si nous ne consentons pas à nous voir nous-mêmes comme Dieu nous voit. Non seulement nos pauvretés n'effraient pas Dieu et ne le font pas s'enfuir à grandes enjambées, mais elles attirent son trop-plein d'amour. Plus que cela, dans sa puissance divine, il est capable de s'en servir en vue d'un plus grand bien: celui de nous conduire à l'abandon et à l'humilité, cette vertu des vertus qui est au fondement de la vie spirituelle et de la sainteté. À nouveau se présente à nous cette pédagogie déroutante de la part de Dieu: ce que nous considérons spontanément comme un *obstacle* pour notre avancée spirituelle, Dieu, lui, le voit comme un *moyen*. S'il en est ainsi, considérons

41. Lettre de Léonie à Thérèse, le 15 octobre 1887.

notre fragilité, non plus comme un ennemi, mais comme un allié de notre sainteté.

Lorsqu'une âme commence à comprendre cette sagesse toute céleste, s'enclenche alors pour elle une vitesse supérieure, elle entre enfin dans les vues de Dieu. Léonie a osé faire ce pas. Avec l'aide de la grâce de Dieu, elle a peu à peu changé son regard sur elle-même, sa vie, ses blocages et ses souffrances intérieures, jusqu'à y voir un lieu de grâce: « J'éprouve cependant les mêmes difficultés: ennuis, dégoûts, lassitudes de toutes sortes mais je pressens que toutes ces angoisses sont une purification⁴². »

Cette perspective nouvelle, positive vis-à-vis de nos limites et autres misères devient source d'une très grande paix pour l'âme, car celle-ci cesse de se voir comme un déchet perdu entre les mâchoires d'un destin froid et sans signification. N'oublions pas qu'un des plus grands tourments de l'homme, n'est pas seulement de souffrir mais de ne pas découvrir le sens profond de sa souffrance⁴³. Or dans la foi, nous

42. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 2 février 1923.

43. Jean Paul II, dans sa Lettre apostolique sur *Le sens chrétien de la souffrance*, écrit: « Non seulement la souffrance ronge intérieurement la personne, mais elle semble faire d'elle un poids pour autrui. Cette personne se sent condamnée à recevoir l'aide et l'assistance des autres et, en même temps, il lui apparaît à elle-même qu'elle est inutile. La découverte du sens salvifique de la souffrance en union avec le Christ transforme ce sentiment déprimant. La foi dans la participation aux souffrances du Christ porte en elle-même la certitude intérieure que l'homme qui souffre complète ce qui manque aux épreuves du Christ et que, dans la perspective spirituelle de l'œuvre de la Rédemption, il est utile, comme le Christ, au salut de ses frères et sœurs. » in *Lettre apostolique sur le sens chrétien de la souffrance, Salvifici doloris*, (1984), n° 27.

savons que toute souffrance, absurde en elle-même, est revêtue d'un sens nouveau par la puissance de la Résurrection du Christ. Quand on saisit un tant soit peu cette pédagogie toute divine du sens chrétien de la souffrance, on en vient même à bénir Dieu pour nos blessures et autres inerties : bien utilisées, elles ne sont plus le lieu de l'écrasement mais de l'élévation. Léonie s'en émerveille : « Que Dieu heureusement fait son œuvre et je lui dis merci de tout, cela me donne du courage et de l'élan. Enfin, je suis mon aigle adoré qui s'apprête à fondre sur sa petite proie et cela me comble de joie, je ne veux mettre aucun obstacle à ses divines opérations en moi⁴⁴. »

Pour clôturer ce chapitre, osons cette conviction : si tout ce qui fait notre nature, blessures et pauvretés comprises, est au fond un *don* de Dieu, alors nous sommes invités à les lui rendre par l'*abandon*. Il est évident que le Bon Dieu ne saurait vouloir directement le moindre mal que nous avons pu subir, mais, dans son immense amour, il a pourtant permis que des créatures pécheresses nous l'imposent. Certes, il faudra sans doute des années de purification pour commencer à comprendre ce mystère, mais si nous y accédons, notre vie en sera complètement renouvelée et illuminée par la foi. Lorsque le pas sera fait, quelle joie ! Si l'abandon est le fruit délicieux de l'amour, par voie de conséquence, l'amour devient le fruit de l'abandon...

44. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 2 février 1923.

• L'acceptation de soi passe tout d'abord par un long combat intérieur : « À moins d'un miracle, je ne peux m'empêcher de me tourmenter, je me résigne à mourir dans ma vieille peau⁴⁵ », dit Léonie.

• Ce consentement à soi est rendu possible par l'union de notre volonté à celle de Dieu : « Ma Céline chérie, [...] prie bien pour ta pauvre petite lâche car en somme, c'est pure lâcheté de ne plus vouloir souffrir pour le bon Dieu, [...] je me cramponne tant que je peux à sa volonté que j'aime⁴⁶. »

• Et cette union à la volonté de Dieu installe dans l'abandon aimant : « Je suis souvent un peu mélancolique, précise-t-elle encore à Céline, c'est le fond de mon caractère, tu sais, il ne faut pas y faire attention. [...] Jésus sait bien que je vivrais mille ans, je serais tout aussi pauvre. Je m'abandonne à sa miséricorde puisque je suis la petite victime de son amour miséricordieux⁴⁷. »

45. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 14 août 1921.

46. *Lettre* de Léonie à Céline, le 6 août 1931.

47. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 24 février 1927.

Troisième jour

Après-midi

Se décider pour Dieu

La présence d'un certain nombre de handicaps chez Léonie n'a pas empêché sa maman de croire à la transformation de sa fille. Zélie Martin dira peu avant de mourir : « Léonie aimera beaucoup le Bon Dieu et sera agréable avec tous¹. » Comment Léonie a-t-elle pu combler le grand écart qui existe entre l'appel de Dieu à la perfection de l'amour (chapitre III) et ses très grandes pauvretés (chapitre IV)? Par la confiance, rien que la confiance. Mais attention, une confiance qui a pour colonne vertébrale une ferme volonté de se livrer à l'amour : « Se décider pour Dieu », tel est le titre du présent chapitre. Nous voudrions maintenant passer au scanner cette *détermination* à faire confiance en Dieu. Cette réflexion évitera bien des erreurs et réductions à propos de la petite voie. Elle permettra par ailleurs de mieux envisager les lieux d'exercice de notre confiance. Si on veut balayer l'ensemble de la vie chrétienne pour ce qui relève de l'abandon à Dieu, notre confiance trouve à s'exercer dans trois grandes directions : confiance en l'Esprit Saint, confiance en la divine Providence et enfin confiance en la divine miséricorde. Ce triptyque annonce la distribution des chapitres qui suivront celui-ci.

1. Cité par Marie BEAUDOUIN-CROIX, *op. cit.*, p. 59.

1. Dis-moi ta détermination intérieure, je te dirai ta trajectoire spirituelle!

Le thème de l'abandon spirituel parle énormément aux oreilles de nos contemporains. C'est une bonne chose, cela peut traduire une conscience très ajustée du primat de la grâce. Mais cela peut aussi trahir un certain laisser-aller. S'abandonner à Dieu consisterait à se la « couler douce »? La grâce de Dieu nous tomberait dans le bec sans avoir à se fatiguer, à devoir lever le petit doigt? Une vie spirituelle sans effort, quel confort! Il est une autre version de cette méprise, plus « soft », mais tout aussi illusoire: nombre de pratiquants s'imaginent qu'il suffit de recevoir les sacrements, d'élever les mains vers le ciel dans la prière pour être saisi par Dieu et enlevé au ciel comme le prophète Élie. Oui la grâce est première, oui la réponse de l'homme est *seconde* mais elle n'est en aucun cas *secondaire*, insignifiante pour le progrès spirituel. On ne peut pas *subir* la vie spirituelle on ne peut que s'y *investir* avec tout son désir et toutes ses forces intérieures. Certes nous sommes invités à demeurer à notre place de créature, mais justement, nous avons une place à tenir dans le processus de transformation par la grâce. La vie en Dieu suppose de se mettre en état de recevoir la grâce divine, nous n'avons pas cessé de rappeler cette vérité fondamentale depuis le début de cet ouvrage. Parlons clair, cette *réceptivité* réclame de notre part une intense *activité* qui consiste à rassembler avec énergie toutes nos capacités d'accueil de Dieu. Oui, Dieu n'attend que

notre autorisation pour nous envahir, mais nous ne supposons pas à quel point... pour *l'avoir*, il faut *le vouloir*! La détermination foncière de l'âme est un sérieux marqueur de notre itinéraire intérieur: « Dis-moi ta détermination pour Dieu, je te dirai ta trajectoire spirituelle! »

Encore une fois, il ne s'agit pas de conclure que tout dépendrait de notre volonté, que celle-ci serait plus importante que le don de Dieu. Non, bien sûr. Mais soyons bien convaincus que l'amour de Dieu se fait dépendant de notre désir. Le Bon Dieu est si respectueux de notre réponse d'amour, qu'il se laisse en quelque sorte « commander » par l'âme, par l'intensité de son désir. En matière de vie spirituelle, *volonté* ne signifie pas forcément *volontarisme*. Il n'en demeure pas moins que ma volonté, mon désir conditionne l'envahissement de la grâce de Dieu. Pour réconcilier volonté de l'homme et don de Dieu, disons qu'il s'agit de *vouloir* ce que Dieu *veut* pour nous. La tante visitandine de Léonie, sœur Marie-Dosithée, voit très clair dans le cœur de sa nièce, et très clair par ailleurs en ce qui concerne l'articulation entre la grâce de Dieu et de volonté de la créature. Elle écrit: « Léonie, pour le peu de temps que je l'aie eue, m'a donné bon espoir pour l'avenir. C'est une enfant difficile à élever et dont l'enfance ne donnera aucun agrément, mais je crois qu'ensuite elle vaudra autant que ses sœurs... Je lui trouve [...] une *force de caractère admirable*. Quand cette petite aura la raison et qu'elle verra son devoir, rien ne l'arrêtera... Les difficultés les plus grandes qu'elles soient, ne

seront rien pour elle ; elle brisera tous les obstacles qui ne lui manqueront pas dans son chemin car elle est bâtie pour cela. [...] Enfin, c'est une nature forte et généreuse, tout à fait à mon goût : mais *si la grâce de Dieu n'était pas là, que serait-ce² ?* »

2. L'étonnante détermination de Léonie

Nous avons noté à plusieurs reprises à quel point la pédagogie imprégnée de confiance et de patience de la tante visitandine fut pour Léonie extrêmement bénéfique. Sœur Marie-Dosithée ne peut se résigner à voir sa nièce s'enfermer dans ses fragilités et son instabilité. Elle ne cesse de l'encourager en posant sur elle un regard extrêmement bienveillant. Ceci permet à la jeune écorchée de prendre peu à peu confiance en elle-même et en la grâce divine. Et surtout, derrière ses défauts flagrants, la fillette découvre qu'elle possède un atout décisif, un puissant ressort intérieur qui permettra de triompher de ses grandes difficultés et de se catapulte en Dieu : une très bonne volonté, une forte détermination, une « espérance contre toute espérance » (cf. Rm 4,18).

Cette ferme volonté à marcher dans les voies de Dieu, cette profonde détermination à vouloir se laisser saisir par Dieu, Léonie la décline de plusieurs manières : une volonté constante de se convertir, un désir toujours relancé de devenir une bonne religieuse, une décision ferme de devenir sainte.

2. Documents du fonds d'archives du monastère de la Visitation de Caen, 11.02.1872.

2.1 Volonté constante pour se convertir

Nous sommes particulièrement aveugles sur nous-mêmes et souvent bien ignorants des choses de Dieu. Nous pensons qu'il suffit d'un claquement de doigts pour que Dieu nous prenne. Vivre de Dieu suppose de s'ajuster progressivement à lui, de mener la guerre contre tout ce qui en nous est contraire à lui, ceci afin de devenir l'amour comme Dieu. Une telle entreprise suppose une sérieuse résolution... et prendre de nombreuses résolutions ! Enfant, ce désir de Dieu est déjà très enraciné en Léonie, comme en témoigne cette parole adressée à sa tante religieuse : « Ma chère tante, quand vous serez au Ciel, demandez au bon Dieu, s'il vous plaît, qu'il me fasse la grâce de me convertir³. » Des années après, alors qu'elle entreprend son quatrième essai de vie religieuse, ce souci est toujours présent : « Ma vie religieuse est donc commencée, hier je suis entrée au noviciat d'un pied ferme, *résolue de marcher coûte que coûte dans le droit chemin*⁴. »

2.2 Désir persévérant d'être religieuse

Le lecteur qui mène une vie de laïc au cœur du monde peut ne pas se sentir concerné par le désir de vie religieuse de Léonie. Mais l'important est de vouloir répondre avec amour et constance à la vocation qui est la nôtre. En ce sens, le désir puissant de Léonie de se consacrer à Dieu doit parler à toutes les vocations. Léonie est convaincue de l'appel de Dieu, alors que dans son entourage on

3. *CF 184* de Zélie à sa belle-sœur, le 18 janvier 1877, p. 294.

4. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 2 février 1899.

avait quelques raisons bien légitimes d'en douter. L'appel de Dieu est enraciné en elle dès son enfance, ainsi qu'elle le dit à sa tante visitandine : « Ma chère tante, quand vous serez au Ciel, demandez au bon Dieu, [...] qu'il me donne la vocation de devenir une vraie religieuse, car j'y pense tous les jours. Je vous en supplie, n'oubliez pas ma petite commission, car je suis sûre que le bon Dieu vous exaucera⁵. » Au seuil de sa consécration définitive, elle confiera à Mère Marie de Gonzague, la supérieure du Carmel de Lisieux : « Quand, dans le monde, on me disait à satiété que je n'avais pas la vocation religieuse, cela me perçait le cœur⁶. »

2.3 Décision ferme de devenir sainte

La vie en Dieu ne saurait se réduire à quelques exercices de piété. Il est nécessaire de travailler jour après jour à devenir saint, afin que le Dieu Saint nous configure progressivement à lui. Pour prétendre à la sainteté, Léonie sait très bien qu'il ne suffit pas de le vouloir *un peu seulement*, il faut le vouloir *à tout prix* : « Je veux à tout prix devenir une sainte, suivant mon extrême petitesse et vileté⁷. » Dans un autre courrier, adressé cette fois à l'oncle Guérin, elle confie : « L'autre jour mon cher oncle, j'étais toute pénétrée des vertus de ma sainte tante visitandine, je la sentais auprès de moi et je me disais, il faut coûte que coûte que je devienne sainte aussi⁸. » Et enfin ces

propos qui ne détonnent pas avec le langage actuel : « Je cherche à vous imiter mes petites sœurs, mais hélas ! pauvre rien que je suis je ne puis y arriver. Et pourtant “noblesse oblige” je suis de la famille des saints, *il ne faut pas que je fasse tache*⁹. » Léonie enseigne que dans la voie d'enfance, qui n'est autre qu'un chemin de sainteté, il n'y a pas de place pour l'entre-deux, c'est tout ou rien : « Je vous assure, dit-elle à ses sœurs, que je ne me donnerai pas à Jésus à moitié. Tout ou rien¹⁰ ! »

* * *

La description de l'âme bien trempée de Léonie, notamment en ce qui concerne sa détermination envers Dieu, sa volonté à toute épreuve, risque, par contraste, de faire apparaître notre manque de détermination, notre volonté peut-être bien molle ou versatile. Nous sommes peut-être tentés de désespérer en nous comparant à ses grands désirs, à sa course de géant : « *Sa détermination est tellement folle en comparaison de la mienne. D'accord, elle avait son lot de pauvretés, mais elle avait une volonté de fer dès son enfance pour lutter contre ses défauts et chercher Dieu. Et moi, je me sens si chétif dans ma vie spirituelle, je ne sais même pas si je suis vraiment “décidé pour Dieu”.* » Qu'à cela ne tienne. Nous l'avons dit, il faut toujours s'accueillir dans la réalité et la vérité de ce que nous sommes. Donc si nous en sommes là, avec un faible désir, c'est le réel, accueillons-le. Mais avançons, ce constat n'a rien d'irréparable.

5. *CF184* de Zélie à sa belle-sœur, le 18 janvier 1877, pp. 294-295.

6. *Lettre* de Léonie à Mère Marie de Gonzague, le 3 avril 1899.

7. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 21 janvier 1931.

8. *Lettre* de Léonie à l'oncle Guérin, le 28 novembre 1905.

9. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 1er janvier 1907.

10. *Ibid.*, le 8 juin 1900.

Le témoignage de Léonie qui transpire à chacune des pages de cet ouvrage est justement offert au lecteur, pour lui montrer qu'aucune situation, même peu reluisante sur le papier, n'est jamais figée. L'ascenseur du Bon Dieu peut nous emmener bien haut... si nous le voulons. D'autre part, et c'est ce que nous voudrions montrer maintenant : une volonté, si dépourvue de force soit-elle, peut tout de même être « boostée », libérée et fortifiée par la grâce de Dieu. Les moyens spirituels à notre disposition ne manquent pas, il suffit de s'en servir.

3. Comment affermir notre décision pour Dieu ?

3.1 Demander le désir du désir

« Tout est grâce », même notre désir de Dieu est un don de sa part. S'il en est ainsi, le plus sage est de commencer par demander à notre Seigneur qu'il affermisse notre décision de le chercher. Les apôtres n'ont-ils pas demandé à Jésus : « Augmente en nous la foi » (Lc 17,5) ? Alors disons-lui : « *Seigneur, augmente en nous la ferme décision de nous livrer à toi.* » Il est possible que certaines âmes se considèrent bien tièdes. Désirer la sainteté, c'est déjà trop fort pour elles, elles voudraient déjà avoir le désir de Dieu tout simplement. Dieu nous prend où nous en sommes. Pour ces âmes, si elles jugent leur désir spirituel bien petit, elles peuvent toujours demander à Dieu « le désir du désir ». Il ne méprise jamais la prière des petits, même si leur flamme intérieure semble bien

fragile : « Le désir des humbles, tu l'écoutes, Yahvé, tu affermis leur cœur, tu tends l'oreille » (Ps 10,17).

3.2 Fortifier notre volonté avec persévérance

Nous entretenons souvent une vision très romantique de la vie spirituelle. Nous rêvons de grandes envolées soudaines vers Dieu, alors que, dans la voie de sainteté, on avance seulement par des riens successifs, à travers la monotonie du sacrifice au quotidien. « Y a-t-il une manière plus aimable et plus gracieuse de pratiquer les mille vertus que l'on rencontre dans une seule journée, car la vie n'est qu'un tissu de sacrifices¹¹. » Nous ne parviendrons à dégager notre liberté et à renforcer notre détermination pour Dieu que par de multiples actes successifs de la volonté. Les musiciens ne deviennent virtuoses qu'au prix d'un labeur quotidien et souvent obscur... faire des gammes et encore des gammes !

Beaucoup manifestent un vrai et sincère désir de Dieu. Mais nous devons savoir qu'il y a comme un mur entre notre volonté et celle de Dieu. Les multiples occasions de nous décider pour Dieu, à travers les riens d'une journée, sont en quelque sorte des coups de marteau qui permettent à Dieu de faire tomber ce mur intérieur. Ce rempart peu à peu écroulé, notre volonté va s'en trouver libérée, moins esclave de ses passions, elle sera davantage de plain-pied avec celle de Dieu. L'adhésion à la volonté divine n'en sera que plus aisée. Mais pour une telle entreprise de « déconstruction » de notre volonté propre, il faut

11. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 1^{er} novembre 1914.

développer une vertu désormais rare pour le mode de vie actuel, épris de nouveautés et de « zapping » émotionnel : la persévérance, la constance. Déjà en son temps, saint Paul voulait éviter aux nouveaux chrétiens de se méprendre à ce sujet : « Nous nous glorifions encore des tribulations, sachant bien que la tribulation produit la constance, la constance une vertu éprouvée, la vertu éprouvée l'espérance. Et l'espérance ne déçoit point » (Rm 5,3-5). Léonie s'inscrit dans cette droite ligne, elle sait qu'on n'obtient rien sans la persévérance dans la vertu. Elle écrit : « Depuis quelque temps je suis poursuivie de la pensée de notre sainte Tante visitandine, je suis pénétrée du souvenir de sa fervente vie religieuse et comme je suis la même règle je lui demande de m'aider par une *fidélité constante* et généreuse qui me fait si souvent défaut¹². » D'ailleurs, ses supérieures ne s'y sont pas trompées, c'est cette détermination résolue qui a valu à Léonie d'être admise au couvent de la Visitation après plusieurs échecs. Pour sa troisième tentative à Caen, la nouvelle supérieure lui dira : « Votre persévérance à désirer embrasser la vie religieuse et l'amour que vous avez gardé pour notre sainte vocation nous font espérer, ma chère sœur, que vous atteindrez heureusement le terme de vos espérances¹³. »

Nous voudrions être parés à faire le grand saut dès la première tentative. Avant de voler dans les airs, il faudra d'abord avoir les pieds sur terre, et

12. *Lettre* de Léonie à Céline, le 6 août 1936.

13. Documents du fonds d'archives du monastère de la Visitation de Caen.

pour cela accepter d'avoir besoin de beaucoup de temps pour que notre détermination mûrisse comme il convient, pour que notre décision pour Dieu ne soit pas seulement *affective* mais *effective*. Qu'il en faut de l'humilité envers soi-même à cette école de sainteté qu'est la petite voie. Avec beaucoup de sagesse, l'oncle Guérin dit à Léonie à l'occasion de ses vœux définitifs : « Bien des vents contraires ont entravé ton voyage, parce que Dieu a voulu te *mûrir* et te rendre digne du grand honneur que tu sollicitais. Tu dois sans doute ce résultat aux grâces dont Dieu t'a comblée pour récompenser ta *persévérance*¹⁴. » Humilité disions-nous, mais une humilité plongée dans le lait de la patience. En effet, nous sommes capables de nous donner une fois avec grande générosité, au point de croire que tout est réglé pour la suite. Et dans l'heure qui suit ce don généreux, patatras, nous reprenons notre volonté. Sur ce chemin du don radical de soi, les chutes font souvent partie du parcours. Mais qu'importent les bleus à l'âme, l'important est de se remettre aussitôt en selle, comme un enfant qui sait rire de son inconstance et qui, à chaque glissade, se replace dans l'orbite de la fidélité de son Seigneur. « Si nous sommes infidèles, lui reste fidèle, car il ne peut se renier lui-même » (2Tm 1,13).

3.3 Pratiquer des renoncements volontaires

Elles sont rares les âmes dont la volonté de se livrer à Dieu est sans mélange. Acceptons-le, notre

14. *Ibid.*

détermination devra donc être passée au creuset de la purification afin d'être progressivement délogée de ces matières impures qui l'affaiblissent et la retiennent. Sachons que dans ce domaine des attachements, c'est tout ou rien : les attaches qui nous retiennent peuvent être infimes, presque invisibles, il n'en demeure pas moins que notre volonté en restera attachée. « Qu'importe que l'oiseau soit retenu par un fil léger ou une corde ? Le fil qui le retient a beau être léger, l'oiseau y reste attaché comme à la corde, et, tant qu'il ne l'aura pas rompu, il ne pourra voler », enseigne de manière imagée le grand Jean de la Croix¹⁵. Ces pesanteurs qui contaminent et alourdissent notre détermination, la tradition spirituelle les nomme « appétits désordonnés »¹⁶. Cela recouvre la gourmandise des sens qui nous plombe vers le bas, mais aussi cette volonté de puissance qui cherche à capter les personnes, les choses et même Dieu, sans oublier ces envies prétendues spirituelles, derrière lesquelles se cachent des intentions très humaines, trop humaines.

Nous n'avons donc pas le choix, une forme de guerre intérieure contre soi-même est nécessaire pour briser tout ce qui alourdit notre volonté qui,

15. JEAN DE LA CROIX, *La Montée au Carmel*, I,11, éd. du Cerf, p. 618.

16. Pour saint Jean de la Croix, la course aux appétits sensibles obscurcit l'âme et paralyse notre ascension spirituelle : « Les appétits sont comme des grains de poussière dans l'œil : tant qu'on ne les enlève point, ils empêchent de voir [...] La mortification des appétits est indispensable au progrès de l'âme. » : JEAN DE LA CROIX, *La Montée au Carmel*, I,8, éd. du Cerf, p. 608.

sans ces pesanteurs, ne demanderait qu'à s'envoler en Dieu. Lorsque Léonie a eu en main *L'Histoire d'une âme*, peu après le décès de sa petite sœur, elle a dû être profondément touchée par la manière dont la future sainte Thérèse de Lisieux mortifiait sa volonté au cours des mois qui précédèrent son entrée au Carmel. Cela vaut la peine de l'entendre : « Je compris, écrit Thérèse, le prix du temps qui m'était offert et je résolus de me livrer plus que jamais à une vie sérieuse et mortifiée. Lorsque je dis mortifiée, ce n'est pas afin de faire croire que je faisais des pénitences, hélas ! je n'en ai jamais fait aucune, bien loin de ressembler aux belles âmes qui dès leur enfance pratiquaient toute espèce de mortifications, je ne sentais pour elles aucun attrait ; sans doute cela venait de ma lâcheté, car j'aurais pu, comme Céline, trouver mille petites inventions pour me faire souffrir, au lieu de cela je me suis toujours laissée dorloter dans du coton et empâter comme un petit oiseau qui n'a pas besoin de faire pénitence... Mes mortifications consistaient à briser ma volonté, toujours prête à s'imposer, à retenir une parole de réplique, à rendre de petits services sans les faire valoir, à ne point m'appuyer le dos quand j'étais assise, etc., etc. Ce fut par la pratique de ces riens que je me préparai à devenir la fiancée de Jésus¹⁷. » La citation présente plus d'un intérêt, mais entre autres celui-ci : si notre santé ne nous permet pas d'emboîter le pas des grands ascètes avec leurs jeûnes, leurs longues veilles et autres macérations,

17. THÉRÈSE DE LISIEUX, *Manuscrit A 68*, v°.

nous sommes tous capables de pratiquer cette ascèse cachée de la volonté, mortification extrêmement bénéfique pour le point qui nous occupe.

Briser, assouplir, délester notre volonté afin qu'elle soit forte et libre en vue de se donner totalement à Dieu dans la vocation qui est la nôtre : tel est notre horizon. Mettons-nous à l'école de Léonie, comment pratiquait-elle ces multiples renoncements à sa volonté propre afin d'être libre et toute donnée à son divin Époux ?

3.3.1 Renoncer pour mieux aimer

La vie chrétienne est trop souvent perçue par nos contemporains comme déshumanisante, avec son ascèse pesante, et très peu épanouissante, avec ses renoncements à des joies toutes légitimes. C'est bien mal connaître le cœur de l'expérience spirituelle. L'Évangile n'est pas un étouffoir, mais une bonne nouvelle de bonheur. Pour cela, il est une clé à posséder, sans laquelle on tombe inmanquablement dans le jugement erroné, dénoncé à l'instant. La définition de l'homme prônée par l'Église est aux antipodes de celle qui est imposée par la mentalité libérale-libertaire actuelle. Pour l'Église du Christ, l'homme est créé bon, mais à cause d'un mauvais usage de sa liberté, il s'est coupé de sa Source qui est Dieu. Ce péché – originel et actuel – est non seulement la cause de la grande perturbation intérieure de l'homme, mais aussi de la perte de sa joie profonde qu'il ne peut retrouver que dans l'harmonie avec son Dieu. Voilà pourquoi l'Église, experte en humanité, enseigne avec sagesse que,

pour être heureux et pour vivre en communion profonde avec Dieu, on ne peut pas faire l'économie de ces bienfaits détachements qui retiennent.

La définition que nous donnons de l'amour authentique justifie ces incontournables renoncements et détachements. Pour la foi chrétienne, aimer véritablement ne consiste pas à se servir de l'autre pour sa propre jouissance, mais à servir l'autre pour son bonheur. Voici la définition qu'en donne Jésus : « Nul n'a plus grand amour que celui-ci : donner sa vie » (Jn 15,13). Dans son sillage, voici ce qu'en dit le Docteur commun, saint Thomas d'Aquin : « Aimer n'est autre chose que de vouloir pour quelqu'un une chose bonne¹⁸. » Qui peut prétendre être parfaitement en phase avec cette manière d'aimer, les choses, les autres et Dieu ? Reconnaissons-le, de nombreux sacrifices, renoncements et autres détachements sont nécessaires pour inverser en nous ce pli de l'âme qui se recherche soi au lieu de rechercher le bonheur de l'autre. Nécessaire décentrement de soi pour peu à peu se recentrer sur Dieu.

On l'aura compris le message ascétique de l'Évangile, et de l'Église à sa suite, ne fait pas la promotion du renoncement pour le renoncement, mais celle du renoncement à ce qui détourne du véritable amour. Ceci afin d'aimer en vérité et en toute pureté pour mieux goûter ainsi à cette joie toute spirituelle du don de soi à Dieu sans retard, sans réserve et sans retour. Léonie a très bien compris cette leçon de vie. Voici quelques-unes de ses

18. THOMAS D'AQUIN, *Somme Théologique*, I, q. 20, a. 2.

résolutions ascétiques de retraite de novembre 1920, et surtout la finale, avec le bonheur en prime: « En gardant rigoureusement la modestie des yeux, je ne serai plus tentée de m'occuper de ce qui ne me regarde pas et par contre cette mortification continuelle qui me tiendra parfaitement unie avec Notre Seigneur, me rendant douce et humble de cœur comme lui, je ne serai plus portée à juger défavorablement le cher prochain, puisque je ne veux plus rien voir, ni me mêler de quoique ce soit, mais m'appliquer uniquement à plaire à mon Bien-Aimé. – C'est ainsi que ma vie sera toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ et que, comme ma Thérèse chérie (ma sainte idéale) je pourrai dire: "*Depuis que je ne me recherche jamais, je mène la vie la plus heureuse qu'on puisse voir*"¹⁹. »

3.3.2 Renoncer est coûteux

Pourquoi se le cacher, renoncer est coûteux, surtout dans les débuts. Nous avons grandi en nous octroyant la moindre satisfaction dès qu'elle se présentait, sans que celle-ci soit forcément peccamineuse d'ailleurs. Contrer, freiner, voire même inverser ce mode d'être et de fonctionnement sera forcément ressenti comme particulièrement déplaisant dans un premier temps. Léonie n'a pas échappé à cette répulsion spontanée pour tout renoncement: « Il en coûte à ma nature immortifiée de se renoncer sans cesse, prie pour moi afin que je mette en pratique ce que je comprends si bien et

que je ne fasse plus de rapines à notre Seigneur²⁰. » Les détachements, les renoncements du quotidien, la guerre contre nos penchants naturels, tout cela nous est instinctivement pénible. Mais c'est encore plus lourd et douloureux pour une âme facilement tentée par la lassitude et la mélancolie comme ce fut le cas pour Léonie: « Ma résolution était prise qui est d'immoler ma volonté [...] Tu ne saurais croire, écrit-elle à Pauline, à quel point le travail assidu me coûte et l'incessant effort, il me faut pour vaincre ma paresse et lâcheté naturelles qui me portent continuellement à me satisfaire en tout. C'est Jésus, désormais qui sera satisfait au détriment du petit gâté et capricieux²¹. »

3.3.3 Renoncer à travers des riens

Nous avons montré, dès les premières pages de cet ouvrage, que la petite voie pour les petits, passe par les petits riens! C'est une grande ascèse que de consentir à sa faible constitution et se contenter d'une ascèse cachée, peu reluisante. Alors que les ans et la fatigue se font sentir, notre visitandine accepte de se suffire de cette forme de pénitence qui consiste à briser sa volonté: « Priez pour que je passe un saint carême, je ne peux plus beaucoup jeûner mais les occasions de se mortifier, de se renoncer pullulent; c'est notre martyr quotidien, je veux être fidèle pour plaire à Jésus, lui prouver que je l'aime²². » Le rythme d'une journée à la Visitation

19. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 7 novembre 1920.

20. *Lettre* de Léonie à Céline, le 23 septembre 1900.

21. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 30 octobre 1921.

22. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 3 février 1929.

est en lui-même un terrain de mortification, car le temps est extrêmement haché. Cela suppose un détachement peu banal de la volonté, car il faut sans cesse cultiver un certain dégagement dans la passion que nous mettons dans le travail. Léonie le reconnaît avec simplicité : « Chez nous, pour le dire en passant, sans toutefois m'en plaindre, le temps n'est pas seulement coupé, il est haché, voilà en quoi constitue le plus notre vie de renoncement qui fait mourir dame nature à petit feu, tant mieux [...] Je comprends parfaitement que d'aller sans cesse contre ses inclinations, c'est le secret du bonheur, un avant-goût du ciel et cela met tant de paix dans l'âme²³. » Sur ce terrain, un détail qui n'en est pas un pour la nature lente et perfectionniste de Léonie : elle stoppait aussitôt son travail dès le premier son de cloche, cela représentait pour elle une véritable brisure de la volonté. Ses quelques mots permettent de le mesurer : « Comme résolution de retraite cette année, je n'ai pris que celle-ci : fidélité ponctuelle au 1^{er} coup de cloche car il n'y a rien qui mate autant la nature que cela, il me semble pour moi c'est un martyr à coups d'épingles, mais en revanche c'est autant de fleurs que je sème sous les pieds de Jésus Enfant, ou homme fait, gravissant le calvaire et cela me donne du courage même quand je n'en ai pas²⁴. »

23. *Lettre de Léonie à ses trois sœurs*, avril 1923.

24. *Lettre de Léonie à Pauline*, le 8 novembre 1925.

3.4 Laisser la Croix nous émonder

Nous venons de voir comment Léonie pratique tout d'abord une ascèse active, en travaillant à briser sa volonté propre, afin de la libérer de ses appétits désordonnés, condition indispensable pour se livrer sans réserve et s'abandonner à Dieu comme un enfant. Mais si nous sommes vraiment attentifs aux détails qui constituent notre vie, nous découvrons avec émerveillement comment Dieu s'organise pour purifier lui-même notre désir profond, ceci à travers des petits riens, des contradictions, des déceptions. C'est là qu'intervient cette autre forme de mortification, une ascèse passive. En matière de vie spirituelle, souvent nous nous fatiguons à inventer un « menu » de renoncements, sans voir que Dieu, le maître d'hôtel de notre vie intérieure, nous sert lui-même sur un plateau des mets de purification. Dans un courrier, Léonie confie à Pauline comment Dieu lui donne une occasion de se purifier à cause d'une incompréhension lors de sa retraite annuelle : « J'y ai bien souffert, le bon Dieu a permis que je ne sois point comprise par le révérend Père, [...] tout s'est bien passé quand même et le petit rien de Jésus a retrouvé sa paix son bonheur en lui seul. [...] que de renoncements, que de pratiques connues de Jésus seul²⁵. »

Creusons davantage cette question de la croix purificatrice, chargée d'affiner notre abandon spirituel à Dieu. La croix est plantée au cœur de la petite voie. On peut légitimement s'interroger sur la

25. *Lettre de Léonie à Pauline*, le 1^{er} octobre 1905.

fascination qu'exercent aujourd'hui la petite voie et l'abandon auprès de nombreux chrétiens fervents. Dans ce registre, les gens ne se méprennent-ils pas et ne leur ment-on pas ? Il n'y a, dans cette interrogation, aucun soupçon quant aux intentions profondes des âmes en quête de Dieu ou à l'encontre des formateurs de vie spirituelle. La croix sera toujours la pierre de touche qui démarque une pseudo-vie chrétienne d'une vie spirituelle authentique. Lorsque la croix fait défaut au fondement de l'édifice spirituel, il y a de fortes chances pour qu'il y ait contrefaçon, et que cette malfaçon conduise tôt ou tard à l'écroulement ou à un certain délitement. Thérèse d'Avila, maîtresse de vie intérieure, se montre très nette sur cette question : « Une foule d'âmes qui, après avoir commencé depuis longtemps, n'arrivent jamais au but. Cela vient en grande partie, j'en suis persuadée, de ce qu'ils n'embrassent pas généreusement la croix dès le principe²⁶. » Lorsque ce noyau dur de la croix manque à l'appel, le message peut être séduisant mais il y a mensonge, ou, pour le moins, un déficit si important qu'il confine au mensonge. La détermination intérieure, le « je veux », le « se décider pour Dieu », qu'on l'appelle comme on voudra, est particulièrement lié à la manière dont je me situe face à la croix : lorsque la croix est évacuée, la petite voie sera impossible ; lorsque la croix n'est qu'évoquée, la petite voie sera superficielle. Nous n'entendons pas « glacer », ni décourager notre lecteur, seulement lui rappeler une vérité centrale

26. THÉRÈSE D'AVILA, *Œuvres complètes*, « Livre de la vie », éd. du Seuil, Chap. XI, p. 113.

présente chez tous les amis de Dieu à travers l'Histoire Sainte. Léonie s'inscrit humblement et fermement dans cette tradition spirituelle. Si la sainteté, si la voie d'enfance est une voie d'amour, elle ne peut qu'unir à la croix, car la croix est l'école incomparable de l'amour. Nous lisons dans ses notes de retraite d'octobre 1933 : « Notre sainte sœur Marguerite-Marie disait : "Une vie sans croix est une vie sans amour"²⁷. »

La croix représente pour tout un chacun, un test décisif pour son désir de vivre la petite voie de confiance. Elle l'est à double titre. Tout d'abord, nous venons de le dire, la croix est la marque d'une authentique expérience spirituelle d'abandon à Dieu. Mais, d'autre part, la souffrance purificatrice est comme un banc d'essai qui teste la résistance de notre volonté d'appartenir à Dieu, le feu qui oblige à lâcher prise afin que Dieu puisse agir en nous comme il l'entend. Repérons une illusion fréquente à propos de l'abandon en Dieu. Souvent se présentent des personnes aspirant à un « autrement » dans leur vie spirituelle davantage guidé par un laisser-faire, viennent aussi des âmes souffrantes en quête d'un abandon qui adouciraient leurs peines. Elles manifestent un désir sincère de basculer dans la petite voie de confiance, mais dans leur démarche s'immisce parfois un vice de forme : elles pensent qu'en empruntant cette petite voie, elles échapperont comme par enchantement aux épreuves de la vie. Bien sûr les ennuis ne tardent pas à refaire leur apparition, et ces mêmes personnes

27. Père Stéphane-Joseph PIAT, *op. cit.*, p. 209.

ne manquent pas de vous interpeller en ces termes : « Mon Père, c'est très bien votre histoire d'abandon, mais ça ne marche pas ! » C'est qu'elles prennent la petite voie pour une séance de nirvana, une gentille drogue chargée de leur éviter les tribulations de la vie. La voie d'enfance ne fait pas planer au-dessus des croix, elle ne nie pas les souffrances, elle donne plutôt d'y plonger en profondeur, jusque dans le Cœur du Seigneur ressuscité qui les habite. La croix présente ce mérite de dissiper toute illusion en la matière. Plus encore, en nous mettant par terre, la croix met aussi par terre notre manière trop humaine de nous abandonner. En effet, dans les débuts de cette démarche intérieure, nous voulons nous abandonner, mais tout en gardant le contrôle ; en somme, nous abandonner sans véritablement nous livrer. La croix rend impuissant à porter la croix. Cela nous oblige fort heureusement à accepter notre incapacité, ainsi nous voilà mûrs pour un don sans retour, pour un abandon sans détour. Dépouillé de la moindre force, nous voilà enfants, contraints de nous rendre au Père. Mais que de morts successives de la volonté propre doit traverser la personne avant de parvenir à un tel détachement du moi, à une telle remise de soi entre les mains de notre Abba. Léonie et Thérèse ont toutes les deux été retardées pour leur profession religieuse. Ce fut si douloureux pour Léonie qu'elle envisagea même de demander son transfert à la Visitation du Mans. Thérèse ayant appris la souffrance intime de sa grande sœur, la reconforte et lui donne les clés qui vont l'aider à accueillir au mieux cette croix : « Oh ! comme je

comprends que le retard de ta profession doit être une épreuve pour toi, mais c'est une si grande grâce que, plus on a de temps pour s'y préparer, plus aussi il faut se réjouir. Je me rappelle avec plaisir ce qui s'est passé dans mon âme quelques mois avant ma profession. Je voyais mon année de noviciat écoulée et personne ne s'occupait de moi ; je t'assure que j'avais bien de la peine, mais un jour le bon Dieu m'a fait comprendre qu'il y avait dans ce désir de prononcer mes Saints Vœux une grande recherche de moi-même²⁸. » Voilà pour le premier bénéfice de la croix, elle réalise une opération vérité sur nos intentions pas toujours pures, même pour des démarches très spirituelles comme une profession religieuse. Thérèse poursuit son décryptage de l'épreuve avec finesse et regard de foi : « Alors je me suis dit [...] Tâchant de me faire oublier, je ne voudrai d'autre regard que celui de Jésus... Qu'importe si je parais pauvre et dénuée d'esprit et de talents... Je veux mettre en pratique ce conseil de l'Imitation : "Voulez-vous apprendre quelque chose qui vous serve. Aimez à être ignoré et compté pour rien"²⁹. » Cette mort de la volonté réalisée, la paix fruit de l'abandon inonde son âme : « J'ai senti une grande paix en mon âme, j'ai senti que c'était la vérité et la paix ! Je ne me suis plus inquiétée de la date de ma profession [...] Jésus s'est contenté de mes désirs, de mon abandon total, il a daigné m'unir à lui bien plus tôt que je n'osais l'espérer³⁰. »

28. THÉRÈSE DE LISIEUX, *Lettre 176 à Léonie* du 28 avril 1895.

29. *Ibid.*

30. *Ibid.*

Toujours à propos de la croix purificatrice, Léonie enseigne une autre vérité spirituelle. L'amour de Dieu envers nous est d'une telle délicatesse qu'il ne peut pas nous purifier de force, il a besoin de notre amour qui accepte librement d'être plongé dans le creuset purificateur. La purification pourra difficilement porter tous ses fruits si l'âme se contente de *subir*, elle doit *consentir*, ce qui n'est pas la même chose. En effet, le consentement suppose un oui empreint d'une certaine joie : « Le Seigneur aime le joyeux donneur³¹ », s'écrie Léonie, reprenant une devise de sa Mère supérieure. Il s'agit bien entendu d'une joie de la foi, car au niveau de la sensibilité on pourra éprouver douleur et répulsion. Cette joie spirituelle est double, c'est tout d'abord la joie de savoir Dieu à l'œuvre dans ce qui nous arrive, mais aussi la conviction qu'on va ressortir de l'épreuve, plus fort, plus libre, plus abandonné : « Je suis bien plus fidèle à mes résolutions de retraite, comme cela fortifie l'âme³². »

3.5 L'obéissance est guérissante

S'il y a bien un des trois vœux religieux qui est mal compris de nos jours c'est bien celui de l'obéissance. Certes, l'engagement à la chasteté heurte un monde de plus en plus sensuel. Mais, au nom des droits de l'homme et de la lutte contre les dérives sectaires, le vœu d'obéissance est de plus en plus considéré comme une atteinte à la liberté des personnes. C'est bien mal connaître le trésor dont il est porteur. Mais

31. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 5 novembre 1916.

32. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 15 janvier 1939.

il est bien difficile d'en percevoir les richesses quand on n'a pas encore découvert l'amour de Dieu et qu'on refuse de considérer la condition blessée de l'homme. Léonie, dans un puissant regard de foi, voit Dieu dans la personne de sa supérieure ainsi qu'à travers ses paroles. « J'ai pour cette incomparable Mère [supérieure du couvent de Caen] une vénération bien profonde et tout ce qu'elle me dit, je n'en doute pas, c'est Dieu qui me parle par sa bouche³³. » Sur cet arrière-fond, on comprend mieux que l'obéissance religieuse n'est pas une vaste entreprise de destruction des personnes, de lobotomisation des esprits, mais bien plutôt une œuvre de libération des libertés, elle enlève les traces d'orgueil, de suffisance, de raideur. L'obéissance dans le Christ est liberté : « Où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (2Co 3,17). Certains lecteurs se demandent peut-être ce que ces considérations à propos de l'obéissance peuvent leur apporter, étant donné qu'ils ne sont pas religieux. N'y a-t-il pas aussi une forme d'obéissance mutuelle à vivre dans le mariage ? Dans la vie de tous les jours n'y a-t-il pas de multiples occasions d'exercice de l'obéissance : devant certaines situations imprévues, j'ai le choix entre maugréer ou accepter, refuser ou « obéir » à ces situations que je peux difficilement empêcher, même avec la meilleure volonté du monde. Prendre son mal en patience tout simplement, n'est-ce pas une forme d'obéissance ? Décidément, la vie de Léonie a tant à nous apprendre, quel que soit notre

33. *Lettre* de Léonie à Céline, le 23 septembre 1891.

état de vie. Si la pratique de l'obéissance rime avec liberté intérieure, elle conduit du même coup à la joie : joie d'une certaine légèreté de l'être, puisqu'en obéissant on a fait le choix de ne plus s'appartenir, de ne plus toujours vouloir commander ou tout gérer. Alors qu'on s'interrogeait, à l'heure des lois antireligieuses au début du XX^e siècle, d'un éventuel départ des religieuses de la Visitation de Caen pour l'Angleterre, Léonie confie : « M'enverra-t-elle un jour en Angleterre, moi aussi ? Je ne sais, je ne sais, je m'abandonne. Notre bonne Mère sait bien que je n'ai point d'autre volonté que la sienne, j'aime de plus en plus l'obéissance, elle fait toute ma joie³⁴. »

Lorsqu'on prend le temps d'entendre battre le cœur de Léonie, surtout sur la fin de sa vie, on est frappé par les effets bienfaisants de l'obéissance sur sa nature abîmée. Un véritable chemin de libération et de pacification en profondeur, au point qu'elle est tout étonnée de sa transformation : « Je compte sur l'obéissance qui me fait faire vraiment des merveilles au point que parfois je ne me reconnais plus. Aussi, j'aime cette vertu plus que je ne pourrais dire, parce qu'elle me conduit sûrement à l'humilité qui est aussi ma vertu préférée³⁵. »

34. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 28 octobre 1909.

35. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 29 janvier 1911.

Quatrième jour

Matin

Se recevoir de l'Esprit Saint dans la confiance

Depuis maintenant trois chapitres nous avons tenté de scruter les « rouages » intérieurs de la petite voie. Notre souci est que le lecteur ne perde de vue aucune des différentes phases qui constituent le mouvement d'abandon à Dieu, sans quoi la voie d'enfance ne pourrait livrer toute sa puissance et produire ses effets régénérateurs. Avec les trois chapitres qui s'ouvrent maintenant, et qui forment un ensemble, nous parvenons à une étape charnière. Il importe donc de ne pas rater la marche qui se présente à nous. Dans ce but, voici une image qui, de manière symbolique, récapitule les différents éléments qui structurent le mouvement d'abandon à Dieu. Imaginons-nous au pied d'un immense gratte-ciel dont le sommet se perd dans les cieux : il s'agit de Dieu et de son mystère d'amour. Cette vision provoque en nous de grands désirs de rejoindre le Très-Haut. Mais il faut se rendre à l'évidence, cette tour est follement haute et nous, nous sommes terriblement bas. Faut-il, à cause de cela, désespérer et baisser les bras ? Non, bien au contraire, cette conscience du grand écart entre Dieu et nous, ainsi que de notre impuissance, relance et même décuple notre désir d'appartenir à Dieu. Ces dispositions de

ferme désir et d'abandon ne peuvent que toucher profondément le Cœur de notre Dieu. Ému jusqu'aux entrailles par notre détermination et attiré par la béance de notre misère, Jésus va descendre de ses sommets par un « divin ascenseur » pour mieux nous rejoindre de plain-pied. Parvenu au rez-de-chaussée, ce divin groom vient nous enseigner tout d'abord que nos impuissances et nos pauvretés ne sont pas un obstacle à une haute sainteté, elles en sont plutôt le levier, l'aimant qui attire l'Aimé. Jésus ne se contente pas de nous instruire de manière abstraite, il nous propose par ailleurs de pénétrer dans son divin ascenseur, seul moyen capable de nous hisser dans les hauteurs de son amour. Mais pour une telle ascension, certaines conditions sont requises. Dans tout ascenseur on trouve une notice d'utilisation à respecter, sans quoi l'appareil se bloque. Il en est de même pour cet ascenseur divin de l'abandon, ce dernier ne peut élever ses passagers à travers les étages qu'à la condition de taper le code confidentiel suivant : « La confiance et rien que la confiance ! » Par ailleurs, pour que l'ascenseur de la petite voie de la confiance se mette en route, l'âme se doit de respecter le programme suivant :

1. Livrer son impuissance à l'Esprit Saint afin qu'il rende divins ses moindres actes.
2. Se laisser saisir par la divine Providence, afin que se déploie en l'âme le plan d'amour de Dieu à son égard.
3. Abandonner sa pauvre misère à la divine miséricorde afin qu'elle la transforme en sainteté.

On l'aura compris, se laisser embarquer par ce mystérieux ascenseur divin nécessite abandon, puisque seul Dieu peut nous hisser en Dieu, et un abandon qui réclame de notre part, une vigilance de tous les instants et une dépendance intérieure à Dieu en toutes nos actions. Pas si « cool » que cela l'abandon, pour reprendre les mots et la compréhension un peu naïve que s'en font beaucoup de chrétiens ! La voie d'enfance exige une participation active, c'est un abandon en forme de don, une passivité très active, un laisser-faire qui réclame de se livrer. Conscients de toutes ces exigences, mais aussi de la toute-puissance de la grâce divine, ne faisons pas languir plus longtemps notre divin liftier. Pénétrons dans son ascenseur et laissons-le nous prendre avec l'abandon confiant d'un petit enfant entre les mains de son Père. Voilà en termes très simples le programme de la petite voie.

Parmi les trois conditions de la bonne marche de l'ascenseur, nous avons noté cette première exigence : se recevoir de l'Esprit Saint dans la confiance. Sans tarder, installons-nous en compagnie de Léonie sur les bancs à l'école du Saint-Esprit.

1. Remettre la vie chrétienne « à l'endroit »

Un certain nombre de personnes conçoivent la religion chrétienne comme si c'était d'abord l'homme qui devait se tourner vers Dieu, lui offrir des prières et des bonnes actions, et en retour, devant un tel hommage, Dieu donnerait sa grâce et

sa force à cet homme. Il y a bien sûr du vrai dans ce scénario: pour que la grâce de Dieu opère en nous notre coopération est requise. Mais c'est le mouvement même du scénario qui est à l'envers. En effet, c'est toujours Dieu qui fait les premiers pas vers l'homme et lui inspire le moindre mouvement de foi, d'espérance et d'amour. S'il en est ainsi, la disposition première du chrétien devrait consister à *se recevoir* en tout de l'Esprit. En premier lieu, il nous appartient, non pas d'abord d'agir pour ou au nom de Dieu, mais d'*être agi par Dieu*. Lorsqu'il aborde la question des dons du Saint-Esprit au cœur de la vie spirituelle, saint Thomas d'Aquin enseigne que « l'homme, en tant qu'il est conduit par l'Esprit de Dieu, se comporte en quelque sorte comme un *instrument* par rapport à lui¹. » Bien sûr cette collaboration que Dieu sollicite de notre part – être un *instrument* entre ses mains – n'est pas purement passive et extérieure comme peut l'être celle d'un crayon entre nos mains, le stylo se contente de déposer passivement de l'encre sur le papier. La collaboration que Dieu demande à l'instrument que nous sommes, doit être libre, active et intelligente.

S'il existe de nombreux pratiquants qui pensent fort justement que la vie chrétienne consiste d'abord à se recevoir de Dieu avant de faire quoi que ce soit pour lui, ils sont relativement rares à imaginer que Dieu désire et puisse les inspirer en tout. Tout au plus, pensent-ils, Dieu se contenterait

1. THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique* Ia-IIae, q. 68, a. 3, sol. 2.

de nous inspirer au cours des étapes importantes de la vie humaine et chrétienne – par exemple, savoir si je suis appelé à devenir prêtre, religieuse ou à me marier. Quant au reste de la vie chrétienne, la vie de tous les jours, Dieu serait « surbooké » pour s'occuper des riens de notre quotidien. La moindre des politesses serait d'éviter de le déranger pour des choses, jugées à tort « basement matérielles ». En somme, vivre en chrétien consisterait à faire appel à l'Esprit Saint pour les grandes décisions de la vie – en gros deux ou trois fois au cours d'une existence – et pour le reste, il faudrait se contenter de vivre *pour* Dieu... mais finalement *sans* avoir besoin de Dieu, sans l'assistance de sa grâce. Ce n'est pas ainsi que saint Paul forme à la vie chrétienne, les anciens disciples du Christ comme les nouveaux convertis: « Laissez-vous conduire par l'Esprit » (Ga 5,16). Selon l'apôtre des gentils, cette vie sous la conduite de l'Esprit n'est pas seulement à mettre en œuvre lors des grands tournants de l'existence, mais tout au long de la vie, tout au long d'une journée. C'est tout ce que nous faisons et vivons que Dieu désire transformer par sa grâce. En se laissant ainsi agir par Dieu, l'homme en ressort peu à peu « divinisé », ses actions deviennent toutes divines. Léonie a dû être retournée par ces paroles de sa sœur Thérèse, lues dans *Histoire d'une âme*: « Oh, que je voudrais me faire magnétiser par Notre-Seigneur! C'est la première pensée qui m'est venue à mon réveil. Avec quelle douceur je lui ai remis ma volonté! Oui, je veux qu'il s'empare de mes facultés, de telle sorte que je ne fasse plus d'actions humaines et personnelles,

mais des actions toutes divines inspirées et dirigées par l'Esprit d'amour². »

2. « Sans moi, vous ne pouvez rien faire » (Jn 15,5)

Ces considérations autour de la vie de la grâce en l'homme ne nous éloignent pas de notre thème, la petite voie d'enfance. Au contraire, elles nous conduisent au cœur de la vie en Dieu. Le petit aspire à des désirs infinis, divins. Mais il sait qu'une telle entreprise lui est impossible par ses seules forces, par ses seules capacités humaines. Il est intimement persuadé que par lui-même, il ne peut pas produire le moindre acte divin de foi, d'espérance ou de charité. Pour cela, le secours de Dieu lui est absolument nécessaire, car seul Dieu donne Dieu ! En effet, pour les choses divines, seul un « carburant » divin est adapté : de l'humain, même très pieux et généreux ne peut faire du divin, seul Dieu possède en lui-même le carburant adapté à ses propres œuvres. À nouveau saint Thomas d'Aquin qui rend compte de cette exigence : « Comme la

2. THÉRÈSE DE LISIEUX, *Conseils et Souvenirs, Histoire d'une âme*, p. 290, cité par le Père MARIE-EUGÈNE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Je veux voir Dieu*, éd. du Carmel, 2014, t° 1014-1015. Saint Jean de la Croix décrit en des termes très approchants, l'âme purifiée, devenue spirituelle : « Finalement, tous les mouvements, toutes les opérations, toutes les inclinations de l'âme qui tiraient leur principe de sa vie naturelle, sont devenus dans cet état d'union des mouvements de Dieu. En vraie fille de Dieu, elle est totalement mue par l'Esprit de Dieu, selon cette parole de saint Paul *Ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu* (Rm 8,14). » : JEAN DE LA CROIX, *Œuvres complètes*, « Vive flamme A », Strophe 2, 30, éd. du Cerf, pp. 1127-1128.

raison n'est qu'imparfaitement perfectionnée par les vertus théologiques, sa motion ne suffit pas, à moins que n'interviennent l'inspiration et la motion du Saint-Esprit [...] Voilà pourquoi il est nécessaire à l'homme, pour atteindre cette fin-là d'avoir les dons du Saint-Esprit³. »

Le petit est donc persuadé que, sans le Christ, « sa vie tombe en ruine » : sans la grâce divine il ne peut ni croire, ni aimer, ni espérer divinement, ni même produire le moindre acte de vertu, et encore moins prétendre ne jamais chuter dans un domaine où il a acquis une certaine maîtrise. Lorsque ce pauvre d'esprit examine sa vie spirituelle, lorsqu'il est amené à en rendre compte, il a un sens extrêmement aigu de la prévenance et de la gratuité de la grâce divine. Il dira volontiers qu'il lui semble n'avoir aucune vertu. Non pas qu'il en soit dépourvu, au contraire il en est orné dans son désir de ressembler à son Seigneur. Mais ce petit a une si vive conscience de sa totale impuissance qu'il livre son petit néant,

3. THOMAS D'AQUIN, *Somme Théologique*, I-II q. 68 a. 2. Dans le même esprit, le grand spécialiste de la doctrine de la voie d'abandon de sainte Thérèse de Lisieux qu'est le Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, écrit dans *Je veux voir Dieu* : « Par les dons du Saint-Esprit, l'intervention de Dieu dans l'activité de l'âme devient directe et plus complète. Dieu substitue sa lumière à celle de la raison, sa motion à celle de la volonté sans supprimer la liberté ; il descend jusqu'aux facultés pour diriger et soutenir leur action. L'âme est agie par Dieu et les facultés deviennent ses instruments. Dieu n'est plus seulement cause première générale comme dans l'activité des vertus, il descend par les dons dans le domaine habituel de la causalité seconde en agissant par les facultés de l'âme qu'il tient sous l'emprise de sa lumière et de sa motion. » : Père MARIE-EUGÈNE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Je veux voir Dieu*, éd. du Carmel, 2014, t° 306.

son rien, afin que le Christ, « synthèse des vertus⁴ », y infuse ses vertus toutes divines. Léonie est un exemple parfait de cette petitesse consentie et livrée dans une parfaite confiance en la puissance de Dieu : « Je sais bien aussi que Jésus ne demande à son infini petit que l'effort, alors je suis loin de me décourager puisque je désire rester dans ma totale impuissance qui fait toute ma force ; par cette ruse tout enfantine, je touche le cœur du bon Dieu et je l'oblige à venir bientôt me voler⁵. » Léonie a renoncé à conquérir la vertu à la force du poignet, elle cherche plutôt à abandonner sa faiblesse et ses déficiences au Christ. Celui-ci, en retour, va transfigurer sa misère en vertu, unifier sa nature instable et ancrer dans l'abandon son tempérament inquiet : « Lorsque l'âme renonce ainsi à toutes choses, enseigne saint Jean de la Croix, qu'elle arrive à en être vide et désappropriée – et nous l'avons dit, c'est tout ce que pour sa part elle peut faire, – il est impossible que Dieu de son côté ne se communique pas à elle⁶. »

Le lecteur aura certainement compris qu'une telle pauvreté d'esprit, condition fondamentale pour prétendre aller haut et loin dans la petite voie, dans la vie de l'Esprit, est chose relativement rare. Une telle petitesse suppose en effet une purification intérieure, des détachements profonds, forcément douloureux lorsqu'on touche du doigt sa totale

4. « Tout homme participant de la vertu [...] participe sans contestation possible à Dieu, l'Essence des vertus » : MAXIME LE CONFESSEUR, *Ambigua à Jean*, 7, PG 91, 1081C-1084A.

5. *Lettre* de Léonie à Céline, le 6 août 1920.

6. JEAN DE LA CROIX, *Vive flamme B*, 3,46, éd. du Cerf, p. 1516.

impuissance. Certaines personnes semblent être nées avec cette disposition d'âme, mais elles sont rarissimes. D'autres n'accéderont à la conscience de leur néant que par le biais d'une expérience douloureuse. Cet anéantissement, en les mettant par terre, met du même coup par terre leur mode de fonctionnement, celui de l'*homme psychique* qui boucle sur lui-même. Sans cette brisure de l'âme, il est bien difficile de devenir progressivement un *homme spirituel* : « L'homme psychique n'accueille pas ce qui est de l'Esprit de Dieu, écrit saint Paul : c'est folie pour lui et il ne peut le connaître... L'homme spirituel, au contraire, juge de tout, et lui-même n'est jugé par personne » (1Co 2,14-15). Mais, même mis à terre par l'épreuve, la personne devra apprendre à vivre « suspendue » à la grâce divine et à demeurer dans cette disposition d'âme. Léonie traînait une telle valise de pauvretés et d'inhibitions qu'elle a été comme obligée de se rendre à Dieu, c'était une question de vie ou de mort intérieure. Ce grand saut réalisé, elle n'était plus enfermée dans les filets de ses inerties et de ses misères, elle est entrée alors dans l'étonnante liberté de l'Esprit, capable de faire toute chose nouvelle (cf. Is 43,19).

S'il en est ainsi du plongeon dans la puissance de l'Esprit, j'invite avec insistance mon cher lecteur à revisiter ce qui lui semble être ses lourdeurs, ses blocages, ses « casseroles », ses épreuves, ses échecs, etc. Ces failles douloureuses que nous avons tendance à refuser à tout prix, sont vues au contraire par Dieu comme des portes par lesquelles il va s'engouffrer pour mieux nous refonder de l'intérieur. Il ne tient

qu'à nous d'accueillir ce que nous considérons comme des plaies, puisqu'elles sont pour Dieu les occasions favorables d'une renaissance intérieure dans la puissance de l'Esprit. À l'approche de la fin de sa vie, Léonie peut s'exclamer : « Soyons heureuses de vivre, donnons à notre Bien Aimé notre vieillesse, nos impuissances, toutes nos misères, puisqu'il choisit tout et alors seulement, nous pourrons le consoler, le dédommager⁷. »

3. Confiance en l'Esprit Saint

Depuis une cinquantaine d'années, nous assistons dans l'Église à une redécouverte de la personne du Saint-Esprit, grâce notamment au Renouveau dans l'Esprit. Mais la troisième Personne de la Trinité demeure encore pour nombre de chrétiens, le « Dieu inconnu ». Il est donc particulièrement surprenant de voir la place que tenait l'Esprit Saint dans la vie spirituelle de Léonie. Pour l'époque, elle avait quelque chose de novateur, pas un temps de retard, plutôt une longueur d'avance ! Tous les jours elle priait l'hymne du *Veni Creator*, allant même jusqu'à s'arrêter sur chaque mot afin d'en goûter toute la saveur. Chaque année liturgique, lorsqu'approchait la fête de la Pentecôte son cœur était transporté d'allégresse. Léonie ne se contentait pas d'honorer la personne du Saint-Esprit, elle aimait à se laisser guider par ce divin Paraclet.

Nous avons mentionné à plusieurs reprises combien la confiance est le mot-clé de la petite

7. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 27 décembre 1939.

voie, au point d'en constituer la colonne vertébrale. Si la confiance est le ressort puissant de la petite voie et si la vie dans l'Esprit est un élément majeur de la petite voie, il nous faut parler de la confiance que nous devons cultiver envers l'Esprit. Plus notre confiance en l'Esprit sera grande, plus puissante sera son emprise.

3.1 Confiance de l'enfant

Une des marques caractéristiques du petit enfant est la confiance sans borne qu'il cultive envers ses parents. Sa totale vulnérabilité l'oblige à ne pas compter sur ses propres capacités mais à se jeter dans les bras de son papa en cas de faiblesse ou de danger : « Papa, c'est le plus fort du monde, qu'ai-je à craindre ! », se dit-il d'un ton assuré. Léonie est certes faible de nature, mais très tôt elle a baigné dans un contexte de confiance à toutes épreuves. Rappelons comment son papa s'est tourné avec foi vers le ciel pour demander la guérison de sa petite Léonie et comment l'éducation de sa tante religieuse fondée sur la confiance lui a permis d'accéder à une plus grande liberté intérieure. Plus tard, notre Léonie a adopté cette arme de la confiance : elle a imploré avec force les saints du ciel, et tout particulièrement la voyante du Sacré-Cœur de Paray-le-Monial, Marguerite-Marie, à qui d'ailleurs elle attribue le « miracle » de la guérison de ses blessures⁸. Léonie s'est donc enracinée très tôt dans une grande foi, une

8. « Prie-la bien pour moi, écrit-elle à sa sœur Thérèse, afin que, s'il le faut, elle m'obtienne un *second miracle* pour que je devienne une sainte visitandine. » : Lettre de Léonie à Thérèse, le 15 octobre 1887.

confiance telle qu'elle bannit toute crainte envers un Dieu qui ne peut être que le Bon Dieu: « Deviens une sainte, mais pas une sainte craintive, je t'en conjure. Va à Jésus par la confiance et l'amour », lui écrit avec insistance sa sœur Pauline⁹. Il y eut un déclic dans la vie de Léonie – et il en sera ainsi pour nous si nous mettons nos pas dans les siens –, à partir du moment où elle comprit que sa petitesse, sa faiblesse n'était pas un obstacle, mais le terreau même qui provoque la confiance. Elle écrit: « Mon Dieu, faites en moi ce que vous voulez. [...] Agissez en moi, je vous en supplie, dans cette difficile entreprise, car j'ai tout lieu de craindre mon extrême faiblesse qui m'a joué tant de tours. Mon Jésus, *ma confiance en vous est d'autant plus grande que je me sens si petite et la misère même*¹⁰. »

3.2 Exercer notre confiance par la prière

La prière de demande est au cœur de la vie dans l'Esprit, puisqu'il nous invite à lui demander ses lumières en toutes circonstances. Nous en parlerons davantage un peu plus loin. Pour l'instant, nous voudrions décrire ce bain de prière, plus gratuit, qui favorise grandement la confiance en l'Esprit.

3.2.1 Apprendre à écouter l'Esprit dans le silence

Dans la Bible nous voyons l'Esprit se manifester de deux grandes manières. Le jour de la Pentecôte,

9. Archives du Carmel de Lisieux, cf. note 17, p. 130.

10. *Lettre* de Léonie Martin du fonds d'archives du monastère de la Visitation de Caen. Citée par Sœur Chantal-Marie RONDEAU et Solène MAHÉ, *Prier 15 jours avec Léonie Martin*, éd. Nouvelle Cité, p. 72.

le vent de l'Esprit tombe avec fracas sur les apôtres et la très sainte Vierge Marie: ça déménage et ça décoiffe! Mais la manière la plus habituelle pour l'Esprit de se manifester aux hommes ressemble davantage à une « brise légère » (1R 19,12), un souffle si ténu que les âmes agitées et peu intérieures pourront difficilement entendre. Dieu est silence et c'est dans le silence qu'on l'entend! Nous vivons dans un monde très bruyant, et même à l'intérieur de l'Église dans certaines de nos liturgies, cela n'aide guère les chrétiens à faire silence et à se mettre à l'écoute d'un Dieu qui, habituellement, parle sans bruit de parole. Se mettre à l'école de l'Esprit suppose donc et exige de se ménager des temps de quiétude où l'âme s'installe dans les dispositions du prophète Samuel: « Parle Seigneur, car ton serviteur écoute » (1S 3,9). Léonie, pourtant avec une nature souvent en ébullition, n'a pas fui ce cœur à cœur silencieux avec le maître. C'est même dans ces conditions qu'il lui distille des paroles en forme de paix: « J'ai passé un bon moment devant le Saint-Sacrement, écrit-elle à ses trois sœurs, et tout en étant muette en sa présence, je sentais que Jésus me comprenait et cela me suffisait pour goûter une paix profonde¹¹. »

3.2.2 Lorsque la sécheresse purifie notre sensibilité

Si le silence est indispensable pour entendre la voix de l'Esprit, nous aimerions pourtant qu'il se montre un peu plus « causant »! La prière est souvent le lieu du désert. Ne boudons surtout pas ces longs moments de sécheresse, car ils sont sources de très grands

11. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 2 février 1899.

bienfaits pour la vie spirituelle. Ces passages au creuset purifient avantageusement notre confiance, même si c'est douloureux dans un premier temps. Un minimum de lucidité sur soi nous convainc sans peine que notre foi est souvent tenue en laisse par le ressenti, le fameux *feeling*. Notre « je crois » est trop souvent un « je sens que je crois ». Il faudra donc dégager progressivement notre confiance de tout ce qui est trop sensible. Dans ce registre, Léonie avait sa dose. Sa prière fut souvent extrêmement sèche. Mais elle ne la fuit pas. Au contraire, elle veut se tenir en présence du Dieu silencieux, car elle sait que par ce « traitement » spirituel l'Esprit la délivre d'elle-même, de ses appétits sensibles désordonnés. À l'approche de la solennité de Pentecôte qu'elle affectionne particulièrement, elle écrit à Pauline: « Que j'aime la fête de la Pentecôte, elle est par excellence la fête de l'amour. "Notre Dieu est un feu consumant", cette pensée me ravit et m'enflamme, mais, à vrai dire, ce n'est que dans la volonté car mon cœur est glacé, rien que dégoûts, ennuis, lassitude¹². » Cette prière de dérédiction ne purifie pas seulement la foi des lourdeurs du sensible, elle polarise l'âme sur Dieu: l'Esprit *Consolateur* est davantage recherché pour lui-même que pour ses *consolations*. Léonie écrit à ses trois sœurs: « Avec ma Thérèse, j'aime à redire "je ne désire pas l'amour sensible, pourvu qu'il soit sensible pour Jésus, cela me suffit; oh! l'aimer et le faire aimer que c'est doux!" »; « En attendant Jésus se cache, je ne sais si

12. Lettre de Léonie à Pauline, le 27 mai 1928.

je l'aime et je souffre beaucoup, mais c'est très bon tout de même puisque cela lui plaît. »¹³ Cette prière désertique est bien sûr cuisante pour l'âme, mais ce creuset purificateur libère et décuple l'amour envers Dieu et envers les autres. C'est l'heureux constat que fait sa supérieure de l'époque, Mère Marie-Aimée de Songnis, dans une lettre adressée à Mère Agnès de Jésus, le 19 août 1926: « Sa voie intérieure n'est pas celle des consolations mais de la foi nue... Elle y marche avec courage, se montre gaie aux récréations, et nous l'aimons beaucoup. »

3.2.3 Pratiquer une prière gratuite

Il existe plusieurs formes de prière, correspondant aux différentes situations de la vie d'un homme en relation avec son Dieu. Ainsi, à certaines périodes nous serons amenés à formuler des prières de *demande*, pour nous-mêmes ou pour les autres; au terme d'une journée, guidés par la prière du *Confiteor*, nous demanderons *pardon* à Dieu pour nos péchés et nos indécidités; à la suite d'une grâce obtenue nous *rendrons grâce*. Mais il est une autre expression de prière si précieuse pour le sujet qui nous occupe: la louange, qui s'apparente pour une part à la bénédiction et à l'adoration. Elle favorise le décentrement de soi pour mieux nous centrer sur l'Esprit, et par là même, elle est revêtue d'un pouvoir « thérapeutique » pour les petites âmes cabossées. Essayons d'en dire davantage à propos de ces deux caractéristiques de la louange.

13. Lettres de Léonie à ses trois sœurs, le 23 novembre 1924 et le 26 décembre 1924.

• **La louange décentre de soi et centre sur l'Esprit.** Le *Catéchisme de l'Église Catholique* la définit merveilleusement : « La louange est la forme de prière qui reconnaît le plus immédiatement que Dieu est Dieu ! Elle le chante pour Lui-même, elle lui rend gloire, au-delà de ce qu'il fait, parce qu'IL EST. Par elle, l'Esprit se joint à notre esprit pour témoigner que nous sommes enfants de Dieu¹⁴. » Nous sommes appelés à louer Dieu, non pas en fonction de ce qu'il nous donne, ou uniquement dans les périodes où tout nous semble favorable. Non, nous louons Dieu pour lui-même, parce qu'il est Dieu et parce qu'il est digne d'adoration. Si Léonie avait attendu d'être parfaitement « bien » pour commencer à louer, elle ne serait jamais entrée dans la louange gratuite. Relisant sa jeune existence marquée par la souffrance, cela ne l'empêche pas de s'écrier : « Mon enfance et ma première jeunesse se sont passées dans la souffrance, dans les épreuves les plus cuisantes ; *bénis soient tout de même ces jours*, ces années passées dans les larmes qui m'ont procuré un si grand bien¹⁵. » Depuis des décades, les communautés chrétiennes ont redécouvert les bienfaits de la prière de louange. Prenons garde tout de même de ne pas l'enfermer uniquement dans une expression particulière, comme c'est le cas au sein des groupes de prière du renouveau charismatique. Une grand-mère qui ne peut plus lever les bras et chanter à gorge déployée est parfaitement dans la louange lorsqu'elle égrène avec gratuité son chapelet pour que la Vierge en

14. *Catéchisme de l'Église Catholique* n° 2639.

15. *Lettre* de Léonie à Marie, le 23 mai 1937.

soit aimée et la Trinité magnifiée. On l'aura compris, le cœur de la louange ne réside pas dans le style de prière utilisée mais dans l'orientation profonde, cette gratuité qui loue Dieu pour Dieu. Plus cette louange est pratiquée avec désintéressement, plus elle décentre la personne de son moi ; et plus l'âme priante est « branchée » sur l'Esprit, plus elle est à même d'entendre ses inspirations divines. « Quelle grâce que ce cœur à cœur avec Dieu », s'exclame Léonie au sortir d'une retraite¹⁶.

• **La louange guérit de l'obsession de soi.** Les personnes qui font face aux assauts de la dépression disent facilement que c'est une forme de martyre. Cette tendance marquée à la mélancolie fut une des douloureuses croix que Léonie eut à porter. Elle ne s'est pas résolue à demeurer écrasée par cette pesanteur terrible, elle y injectait constamment un regard de foi. Précisons que la louange n'enlève pas magiquement nos problèmes et nos tristesses. Comme le constate Léonie : « J'ai toujours ce fond de tristesse que je ne peux surmonter complètement. Tout en me sentant pour le moment là où Dieu me veut, je souffre, et même beaucoup¹⁷. » Si la prière décentrée ne change pas complètement notre nature profonde, elle produit pourtant des merveilles. Comment ? Par un mécanisme intérieur de « dérivation », pourrait-on dire. Lorsque la personne se laisse polariser par Dieu dans la louange, elle n'est plus obsédée d'elle-même, de ses lourdeurs

16. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 20 octobre 1930.

17. *Lettre* de Léonie à Céline, le 9 juillet 1896 (fragment).

et de ses tristesses. Cette dérivation, par l'amour de Dieu, produit un certain allègement, confirmé clairement par ceux et celles qui pratiquent l'adoration, la louange. Promouvoir la louange, surtout auprès des âmes douloureuses, ne signifie pas qu'elles doivent par ailleurs renoncer à la prière de demande. Au contraire, au début de leur prière, lorsqu'elles traversent une période pénible, il leur faut *crier* vers Jésus pour qu'il enlève la difficulté – dans la langue de Jésus *prier* et crier est le même mot. Mais une fois que cette supplication est faite, il ne faut pas en rester là. En effet, si l'âme souffrante se polarise sur la prière de demande, elle risque de provoquer un effet loupe sur ses difficultés en faisant une fixation sur ce qui l'obsède. Tandis qu'en s'abandonnant à Dieu par la louange, elle a toutes les chances, psychologiquement et spirituellement, de prendre un peu de distance avec ses maux et ses langueurs. Ce qui a été dit plus haut – plus c'est gratuit, plus ça marche! –, s'applique tout particulièrement pour ces circonstances.

La grande difficulté pour la personne douloureuse est de pouvoir s'extraire du poids du ressenti. Car si la mélancolie provoque ennui et dégoût pour tout, cela ne va pas disparaître lorsque la personne se décidera à entrer dans la louange. Ce n'est pas un péché de ressentir à certaines heures une véritable répulsion pour la prière de louange : c'est une croix. Louer n'est pas d'abord une envie mais une décision. Je ne loue pas parce que j'en ai envie mais parce que Dieu en a envie ! « Restez toujours joyeux. Priez sans cesse. En toute condition soyez dans l'action de grâces.

C'est la volonté de Dieu sur vous dans le Christ Jésus. N'éteignez pas l'Esprit » (1Tm 5,16-19). À certains moments de lassitude, il faudra donc se prendre par la main et se décider à louer. Prier c'est aimer, et aimer n'est pas d'abord *sentir aimer* mais *vouloir aimer*. Vers la fin de sa vie, sœur Françoise-Thérèse fut installée à l'infirmerie. La nuit, le corps fait mal et les insomnies sont au rendez-vous. Elle confie : « Je fais comme ma Thérèse, je ne peux pas prier, j'aime. » Il est enfin un dernier argument de poids en faveur de la louange gratuite. En la pratiquant assidûment sur terre, nous nous exerçons à ce que sera notre « quotidien » dans l'éternité. La louange est le noviciat du ciel : « L'éternité bienheureuse ne sera pas trop longue pour remercier et rendre mille et mille actions de grâces à la Trinité sainte qui nous a toutes regardées et aimées¹⁸. »

4. Apprendre à se laisser « gouverner » par l'Esprit

Si la petite voie consiste à s'abandonner à Dieu à travers les petits riens du quotidien, se livrer à l'Esprit consiste pareillement à lui faire appel en tout, dans les riens comme dans les grandes choses, et pas seulement une fois le temps ou lors des étapes décisives de la vie. L'Esprit veut embrasser tout ce qui fait notre vie car il ne nous aime pas par à-coups. Il n'a pas grand-chose d'un « intermittent du spectacle », il désire être embauché « à plein temps » par chacun de ses enfants : « Mon Père est à l'œuvre

18. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 21 novembre 1934.

jusqu'à présent et j'œuvre moi aussi » (Jn 5,17). À sa sœur Marie, qui s'inquiète suite à son élection comme conseillère au carmel de Lisieux, Léonie lui glisse : « Ne crains rien, l'Esprit saint est toujours dans les âmes de bonne volonté, il préside à toutes leurs actions¹⁹. »

Si Dieu n'agit pas envers nous par intermittence, nous avons tout à gagner en retour, à nous tourner vers lui le plus fréquemment possible, afin qu'il nous inspire et nous donne la force dans l'accomplissement de ses volontés. C'est ce que pratique Léonie, qui ne se contente pas d'un cœur à cœur avec Dieu dans le cadre de la prière prolongée, l'oraison. Elle s'élance vers Jésus tout au long de la journée. Une religieuse n'aurait-elle donc pas le droit d'être amoureuse de son Seigneur, en parsemant ses journées de multiples pensées d'amour envers son divin Époux ? La tradition spirituelle donne à ces élans du cœur, le nom « d'oraisons jaculatoires » – *jacula* en latin évoque le jet d'une flèche. Par ces courtes prières en forme d'appels ou de cris d'amour en direction de l'Aimé, Léonie demandait une lumière face à des situations bien concrètes, invoquait une aide divine pour traverser une difficulté, se remémorait les délicatesses de Dieu à son endroit, contemplait ses grandeurs et sa beauté, etc. Ainsi tout au long de ses journées, elle ne cessait de murmurer dans le secret de son âme : « Mon Jésus et mon Tout ! Jésus Miséricorde, aide-moi²⁰ ! »

19. Lettre de Léonie à Céline, le 6 janvier 1930.

20. Documents du fonds d'archives du monastère de la Visitation de Caen.

Tout ce qui peut favoriser l'union d'amour continue avec Dieu ne peut qu'ouvrir notre oreille intérieure aux paroles que l'Esprit nous dit en silence, ne peut que nourrir notre relation intime à l'Esprit. Ainsi peu à peu, les choses d'en haut deviendront de plus en plus familières à l'âme, les bons vouloirs divins lui apparaîtront désirables, le *surnaturel* lui paraîtra peu à peu *naturel* : « Mes brebis écoutent ma voix, je les connais et elles me suivent ; Elles ne suivront pas un étranger, elles le fuiront au contraire, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers » (Jn 10,27 et 10,5). Léonie écrivait à la supérieure du carmel de l'époque, Mère Marie de Gonzague : « Maintenant j'ai trois anges gardiens : le *pur Esprit* que Dieu m'a donné pour me conduire, ma petite Thérèse et ma sainte tante visitandine²¹. »

Ajoutons enfin que si la vie dans l'Esprit commence avec l'apprentissage de l'écoute de ses motions intérieures, il ne se déploie véritablement que par l'obéissance à ses inspirations. L'obéissance rend effective l'action de l'Esprit. Il ne peut pas agir en nous sans notre autorisation. Pour cela, commençons bien modestement par obéir à de petites inspirations avant d'en envisager de plus grandes. Lorsque l'Esprit voit qu'une âme correspond à ses attentes, il ne se contente pas d'agir pour son plus grand bien, il lui donne des lumières intérieures de plus en plus claires sur ses volontés divines.

21. Lettre de Léonie à Mère Marie de Gonzague, le 3 avril 1899.

5. Apprendre à discerner la voix de l'Esprit

5.1 Réflexe de la vie dans l'Esprit

Tentons de résumer ce qu'on pourrait appeler le réflexe intérieur de la vie dans l'Esprit qui préside à la petite voie :

- Il commence tout d'abord par un grand *coup de frein*, en refusant de tomber dans la précipitation habituelle, à vouloir tout penser, tout analyser et tout résoudre par soi-même.

- Ensuite, face à la moindre situation, événement, rencontre, travail, *considérons notre totale impuissance* à produire par nous-mêmes un quelconque bien surnaturel. Profondément convaincus de cette vérité, on se jette alors dans les bras de Dieu afin qu'il nous inspire ce qu'il veut que nous pensions, disions, faisons. « L'Esprit Saint est l'âme de nos âmes, médite Léonie. Il prie en nous par des gémissements ineffables puisque sans lui nous sommes incapables de prononcer le saint nom de Jésus avec fruit, que cette dépendance me plaît ! elle fait toute ma force²². »

- L'important ensuite est de demeurer enseignable, et tout particulièrement de laisser l'Esprit orienter le scénario dans le sens qu'il jugera bon et selon le calendrier qu'il décidera. Cette fameuse *indifférence spirituelle*²³, qui ne cherche et ne veut que ce que

Dieu veut est très exigeante, elle équivaut à une certaine mort de notre volonté propre. Plus j'avance dans l'écoute des âmes, notamment dans le cadre des retraites spirituelles, plus je perçois que cette sainte indifférence est le maître mot de la vie dans l'Esprit. Nous voudrions bien faire la volonté de l'Esprit mais à condition qu'elle passe à la moulinette de la nôtre. Il faut savoir ce qu'on veut : soit nous voulons faire nos *œuvres pour Dieu*, œuvres que Dieu est d'ailleurs « sommé » de bénir ; soit nous voulons correspondre aux *œuvres de Dieu*, qui à certaines heures viendront sans doute bousculer notre vie quelque peu établie et nos projets apostoliques trop bien huilés.

- Enfin, dernière étape, lorsque nous percevons assez nettement dans quel sens l'Esprit désire nous orienter, c'est le moment de *correspondre sans tarder à ses attentes*.

Pour des raisons pédagogiques nous avons pris le temps de décomposer ce réflexe spirituel de vie dans l'Esprit. Mais ne concluons pas pour autant que dans la vie concrète cet exercice nécessite forcément beaucoup de temps. La plupart du temps les circonstances nous offrent un certain délai pour discerner la volonté de l'Esprit, pour savoir si nous devons faire ceci ou cela. Sachons par ailleurs, que l'Esprit n'a pas le bras court, si nous sommes vraiment des petits, lorsque les circonstances le nécessitent, le

22. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 30 mai 1939.

23. L'enjeu des fameux Exercices de saint Ignace de Loyola est de « disposer l'âme pour écarter de soi toutes les affections désordonnées et après les avoir écartées, pour chercher et trouver la volonté divine. » ; « Pour cela, il est nécessaire de nous rendre...

... *indifférents* à toutes les choses créées [...] que nous désirions et choissions uniquement ce qui nous conduit davantage à la fin pour laquelle nous sommes créés. » : IGNACE DE LOYOLA, *Exercices spirituels*, éd. Desclée de Brouwer/Bellarmin, Annotations n° 3 & n° 23.

Paraclet peut nous inspirer en un quart de seconde, le temps d'une « œillade », disent les saints.

5.2 *Comment discerner la voix de l'Esprit*

Nous venons d'indiquer les conditions indispensables d'une bonne écoute de l'Esprit Saint. Mais il reste à donner quelques critères de discernement de l'Esprit. En effet, plusieurs voix intérieures peuvent nous parler: l'Esprit Saint, comme nous venons de le voir, parle réellement au plus profond de l'âme, habituellement sans faire de bruit. Mais par ailleurs, je peux prendre pour une inspiration de l'Esprit ce qui n'est rien d'autre qu'une bonne idée qui me passe par la tête, il faut donc laisser décanter. Enfin, sans du tout voir des cas de possessions diaboliques partout, n'oublions pas cet autre esprit, qu'on appelle le mauvais esprit, qui peut être à l'origine de certaines suggestions intérieures. Nous savons bien que, même derrière de bonnes résolutions, peuvent se cacher des intentions mélangées, voire mauvaises, il faut donc faire le tri.

À propos du discernement, le terrain est assez rapidement déblayé lorsqu'on commence par adopter les critères de base de la tradition spirituelle. L'Esprit Saint ne peut pas nous inspirer des choses qui soient contraires à l'enseignement de l'Église en matière de foi et de morale. L'Écriture nous invite par ailleurs à être attentifs aux fruits liés à l'expérience du « bon Esprit » (cf. Ga 5,22ss). Ajoutons que l'Esprit ne peut pas nous suggérer des inspirations qui iraient à l'encontre de notre devoir d'état.

Précisons enfin qu'il est plus que recommandé de ne pas avancer tout seul dans le discernement des esprits, surtout dans les débuts. Prendre conseil et se faire « vérifier » par son père spirituel est important. Mais sachons tout de même qu'on ne peut pas discerner l'Esprit « par procuration ». Par exemple, en pensant qu'on serait en capacité de discerner par la seule lecture de livres qui traite du discernement, ou en exigeant que ce soit le père spirituel qui discerne à notre place quelle est notre vocation. Le père spirituel peut m'aider à voir si je réunis bien les conditions d'un bon discernement, mais il ne peut pas prendre à ma place certaines décisions qui engagent mon avenir. Le discernement de l'Esprit s'apprend donc dans notre propre vie. Dans les débuts de la vie spirituelle, entre l'Esprit qui me parle et mon cœur qui désire l'entendre, il y a comme un « magma » épais formé par les fameux « appétits dérégés » évoqués plus haut, si bien qu'il peut y avoir de la « friture sur les ondes » comme dit le langage populaire. L'écoute obéissante de l'Esprit, pratiquée avec assiduité, va peu à peu dissoudre ce magma. Nous serons ainsi aptes à entendre avec plus de finesse la voix de notre Seigneur et à la distinguer plus nettement des sirènes de notre propre esprit ou de celles du mauvais esprit.

Précisons enfin qu'il faut être très humble à l'école de l'Esprit. En effet la tentation est toujours forte de vouloir mettre la main sur Dieu. Il arrive parfois, qu'après avoir pris le temps de connaître la volonté de Dieu, celui-ci semble désespérément muet : c'est le signe qu'il veut que je fasse appel à ma

raison, je vais devoir me décider après avoir soupesé les tenants-abouts de tel sujet. Parfois, Dieu permettra que je tâtonne pendant longtemps, avec même l'impression de m'être trompé. Dieu peut aussi vouloir que j'entreprenne quelque chose sans pour autant que l'entreprise réussisse. Léonie, fille de saint François de Sales, a certainement dû s'imprégner de ses enseignements, notamment à travers un de ses livres majeurs, le *Traité de l'amour de Dieu*. L'évêque de Genève illustre ainsi son propos : « Saint Louis, par inspiration, passe la mer pour conquérir la Terre sainte ; le succès fut contraire, et il acquiesce doucement. J'estime plus la tranquillité de cet acquiescement que la magnanimité du dessein. Saint François d'Assise va en Égypte pour y convertir les infidèles, ou mourir martyr entre les infidèles, telle fut la volonté de Dieu. Il revient néanmoins, sans avoir fait ni l'un ni l'autre, et telle fut aussi la volonté de Dieu²⁴. » L'échec n'est pas nécessairement le signe que nous avons mal agi ou mal écouté l'Esprit. Dieu voulait peut-être, à travers ce revers apparent, nous apprendre à demeurer petit et nous éduquer à vivre dans une plus grande dépendance envers son Esprit.

24. FRANÇOIS DE SALES, *Traité de l'amour de Dieu*, éd. Monastère de la Visitation de Paris, (1984), p. 379.

Quatrième jour

Après-midi

S'abandonner à la divine Providence

Léonie fait très peu mention de la Providence de Dieu dans ses lettres, et lorsqu'on trouve l'expression sous sa plume, c'est de manière assez générale. Nous sommes en pleine seconde guerre mondiale, la famine commence à se faire sentir cruellement, une occasion pour Léonie d'exprimer toute sa confiance en la sollicitude de Dieu: « Nous courons à la famine, écrit-elle à sa sœur Pauline, mais nous avons une *confiance invincible en la divine Providence* qui jusqu'ici ne nous laisse manquer de rien¹. » Si le mot Providence se fait rare dans son courrier, l'expérience qu'elle en fait est pourtant bien réelle et habituelle. Cela transpire lorsqu'elle parle de son abandon au Père éternel, dans sa manière de considérer l'événement présent comme le sacrement des intentions divines à son endroit, et bien sûr lorsqu'elle cherche à unir sa volonté à celle de Dieu dans l'ici et le maintenant. L'âme qui aspire profondément à être libérée de certaines inhibitions, peurs et autres replis sur soi trouvera dans l'abandon à la Providence divine une voie royale, facile et féconde.

1. Lettre de Léonie à ses deux sœurs, le 10 mai 1941.

Après l'abandon à l'Esprit Saint, l'abandon à la Providence du Père éternel représente un second moyen extrêmement puissant pour qui veut goûter aux nombreux bienfaits de la petite voie de confiance pratiquée par Léonie. Il s'agit donc de s'abandonner à la Providence de Dieu. Pour mieux montrer en quoi consiste cette attitude spirituelle, il importe d'en définir le sens, et à cet effet d'en montrer tout d'abord les contrefaçons et autres caricatures. Que veut dire exactement s'abandonner spirituellement à Dieu le Père, et que veut-on dire lorsqu'on affirme que la Providence de Dieu a un plan d'amour sur chacun ?

1. L'abandon est don de soi à un Autre

1.1 Abandon et « lâcher-prise »

Notre langage actuel utilise abondamment l'expression « lâcher prise », que ce soit en psychologie, pour l'hygiène de vie ou par le biais du coaching en entreprise. Certains chrétiens peuvent s'enthousiasmer un peu rapidement devant ce phénomène : « *Voilà, se disent-ils, que la mentalité moderne sécularisée parle le même langage que l'expérience spirituelle. Lâcher prise, abandon : n'est-ce pas finalement la même chose ?* » Rien n'est moins sûr ! Le lâcher-prise actuel, à la sauce New Age, est peut-être même aux antipodes de l'abandon à Dieu, tel qu'il est décrit par l'Évangile et vécu par les saints, entre autres par Léonie. Rappelons-nous la publicité pour un soda bien connu, *Canada Dry* : « Ça a la couleur de l'alcool, le goût de l'alcool, mais

ce n'est pas de l'alcool ! » Ainsi, le lâcher-prise à la sauce moderne peut avoir la couleur de l'abandon, peut-être même la saveur de l'abandon, mais au final ce n'est pas l'authentique abandon en Dieu. Le marqueur qui sépare ces deux formes de lâcher-prise est facilement repérable. Selon l'abandon New Age, la personne s'abandonne à elle-même tandis que pour l'abandon authentiquement chrétien, l'âme s'abandonne à un autre, l'Autre, Dieu lui-même. Nous n'entendons pas pour autant jeter aux orties la conception très humaine du lâcher-prise : si celui-ci peut aider des gens à être plus relax, moins tendu, comment pourrait-on les en priver ? Mais par honnêteté intellectuelle et par respect envers les personnes, nous devons préciser qu'entre ces deux conceptions du lâcher-prise, nous ne naviguons pas exactement dans les mêmes eaux.

Quelques éléments permettent de distinguer nettement l'abandon spirituel du lâcher-prise en tant que technique psy :

- Le lâcher prise vise à une plus grande harmonie intérieure. Mais pratiqué à haute dose, il risque de favoriser une certaine obsession de soi, tellement on veut « être bien ». Le véritable abandon spirituel, au contraire, décentre de soi puisqu'il oriente foncièrement vers l'Autre, il est relation. Léonie, sur la fin de sa vie : « Je ne peux pas être plus abandonnée, je crois être arrivée au point où le bon Dieu me veut pour me prendre car c'est ce qu'il fait que j'aime par-dessus tout, je ne veux absolument rien choisir². »

2. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 22 novembre 1931.

• Par ailleurs, l'abandon à l'école de Léonie ne conduit pas à une certaine fuite du réel pour moins en subir les atteintes. Au contraire, l'âme abandonnée, plonge sans résistance dans le réel, pour mieux y rejoindre la présence mystérieuse du Christ qui, depuis sa Résurrection habite tout ce qui existe, même les choses douloureuses. « J'en ai l'assurance, ni mort ni vie, ni présent ni avenir, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus » (Rm 8,38-39).

• Enfin, l'abandon spirituel ne peut se réduire à une technique psy de lâcher prise pour nous permettre d'aller mieux. Certes, l'abandon authentique produit réellement des fruits de paix et de joie, mais il n'est pas « utilisé » comme une recette pour être mieux dans ses baskets. La petite voie d'abandon n'est pas un comprimé à avaler pour être dans un état second, mais un don d'amour sans retour à une Personne. On s'abandonne gratuitement car l'amour est gratuit sinon il n'est plus l'amour : « Tenez-vous donc sous la main puissante de Dieu, pour qu'il vous élève au bon moment ; de toute votre inquiétude, déchargez-vous sur lui, car il prend soin de vous » (1P 5,6).

1.2 L'abandon authentique est une alliance

La version New Age du lâcher-prise encourage certes la personne à s'abandonner, mais c'est uniquement pour son profit, pour être mieux, pour être « zen ». En revanche la caractéristique propre de l'abandon chrétien réside dans la remise de soi au profit d'un autre. La petite voie en forme d'abandon

est une alliance entre l'âme et Dieu. De ce fait, il y a comme un effet domino : lorsque l'âme s'abandonne à Dieu, en retour, le Très-Haut s'abandonne à cette âme, et cet envahissement divin produit réellement « quelque chose ». Dans le chapitre précédent nous avons indiqué comment l'abandon à l'Esprit permet à l'âme de vivre sous l'inspiration et la puissance de l'Esprit. Dans ce présent chapitre, nous voudrions montrer comment l'abandon à la divine Providence est d'une extrême fécondité : la remise de soi à Dieu lui permet en effet de déployer son plan providentiel d'amour sur chacune de nos vies.

Le dogme de la Providence de Dieu est un des plus fascinants de la foi chrétienne. Il nous enseigne que nous ne sommes pas seulement *portés*, posés dans l'existence à chaque instant (Dieu Créateur), mais que nous sommes *emportés* selon un plan d'amour tout à fait unique et personnalisé pour chacun (Dieu Providence). Dans cette relation d'alliance, rendue possible par l'abandon confiant, notre divin partenaire ne se manifeste pas seulement comme un *Dieu vivant*, mais aussi comme un *Dieu agissant*. Cette divine action providentielle n'attend que notre autorisation pour se déployer jusque dans les plus petits détails de notre vie. C'est ce que nous rappelle le *Catéchisme de l'Église catholique* : « Le témoignage de l'Écriture est unanime, la sollicitude de la divine Providence est concrète et immédiate, elle prend soin de tout, des moindres petites choses jusqu'aux grands événements du monde et de l'histoire³. » Ainsi,

3. *Catéchisme de l'Église Catholique* n° 303.

en nous laissant saisir par l'action providentielle de Dieu sur nos vies, nous expérimentons le pouvoir transformateur de la grâce : difficile de s'approcher de Dieu sans être heureusement « contaminé » par son feu; impossible de se fondre dans la volonté providentielle de Dieu sans en ressortir changé, unifié, pacifié et transfiguré. Vraiment, la foi en la Providence n'est pas uniquement un mystère à croire, mais bien un mystère à vivre... et qui peut changer la vie !

2. Le plan d'amour de la Providence sur ma vie

Si l'abandon spirituel nécessite d'en dessiner clairement les contours, sous peine d'avoir affaire à des contrefaçons hasardeuses, il en est de même lorsqu'on affirme que la divine Providence a un plan d'amour sur chacun. Cela veut-il dire que le contenu de notre existence est déterminé d'avance au point d'en être verrouillé ? Dans ces conditions, sommes-nous vraiment libres ? Et lorsque l'épreuve survient dans notre vie, faut-il en conclure que Dieu veut sciemment le mal qui nous arrive ? Si affirmer que Dieu a un plan sur nous est une proposition qui tient la route, où et comment se manifeste pour nous ce dessein d'amour et enfin comment y correspondre ? Autant de questions qui vont nous occuper au cours de ce développement.

2.1 La volonté de Dieu, c'est Dieu !

En écho à l'ensemble du message biblique, saint Paul affirme : « Nous savons qu'avec ceux qui

l'aiment, Dieu collabore en tout pour leur bien, avec ceux qu'il a appelés selon son dessein » (Rm 8,28). Parler d'un dessein d'amour de Dieu sur chacune de nos vies, laisse supposer que le Très-Haut a une volonté, que cette volonté désire notre bien, notre bonheur, et qu'enfin, nous avons la possibilité de rejoindre cette volonté en y correspondant de tout notre être.

Qu'est-ce que la volonté de Dieu ? Pour le dire en peu de mots : la volonté de Dieu, c'est Dieu ! Le bon vouloir divin est souvent envisagé de manière abstraite, comme s'il était une expression froide qui aurait vaguement à voir avec l'amour et l'Être même de Dieu. Non, la volonté de Dieu, c'est Dieu. Jésus veut-il dire autre chose lorsqu'il exprime le rapport intime qu'il entretient avec son Père, « ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et de mener Son œuvre à bonne fin » (Jn 4,34) ? Pour le Christ, la volonté du Père est tout simplement le carrefour qui l'unit d'emblée à son Père, ainsi que l'avenue par laquelle le Père éternel fait venir son Royaume dans le monde. Le disciple n'est pas au-dessus de son Maître. S'il veut être transformé par l'amour de Dieu et s'il veut permettre à Dieu de transfigurer le monde, la correspondance à la volonté de Dieu doit devenir sa douce obsession : « Ce n'est pas en me disant : Seigneur, Seigneur, qu'on entrera dans le Royaume des Cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux » (Mt 7,21). Ajoutons enfin que l'abandon confiant à la volonté de Dieu ne permet pas seulement de coïncider aux attentes de Dieu, cette correspondance au bon

vouloir de Dieu nous donne réellement Dieu lui-même, son Esprit de force pour mieux l'accomplir. Nous sommes bien loin d'un rapport d'extériorité, cette union de volonté permet au sang même de Jésus de couler dans nos veines, au point de nous agréger à sa propre famille: « Quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là m'est un frère et une sœur » (Mt 12,49). Nous savons combien l'amour de ses sœurs est pour Léonie quelque chose non seulement de désirable mais de vital, le dialogue, la correspondance régulière avec ses sœurs l'aide à vivre. Mais la découverte de plus en plus grande de la volonté de Dieu est ce qui lui permettra de se libérer de ce qu'il y avait de trop humain dans cet attachement légitime: « Ta lettre m'a fait grand plaisir, écrit-elle à Pauline en 1931, je vois que notre tendresse redouble d'intensité, cela m'aide puissamment à supporter l'exil, qu'il me tarde l'au-revoir, là-haut! le désir de la réunion éternelle me consume, nous ne pouvons cependant pas quitter la terre toutes quatre ensemble, ce serait trop beau, trop délicieux pour nos cœurs très aimants et puisque nous savons bien que *cela n'entre pas dans les desseins du bon Dieu, nous ne voulons, nous n'aimons que sa volonté sainte. À l'école de sainte petite Thérèse, que c'est délicieux*⁴. »

Une question s'ajoute à celle posée initialement: si la volonté de Dieu, c'est Dieu, comment rejoindre cette mystérieuse volonté divine et y correspondre avec l'empressement de l'amour? Dans l'événement, dans l'ici et le maintenant.

4. Lettre de Léonie à Pauline, le 3 mai 1931.

2.2 « Les événements, c'est Moi! », dit Dieu

Dans un courrier adressé à sa sœur Céline, Léonie écrit: « Ne voyons plus, nous aussi, que Jésus seul dans tous les événements⁵. » Si la volonté divine est le moyen de correspondre à Dieu, l'événement, l'ici et le maintenant, représente le carrefour même de notre rencontre avec la volonté de Dieu. Rater ce croisement, ce serait rater Dieu!

2.2.1 La volonté divine « signifiée »

L'événement est la manifestation de la volonté de Dieu sur nous. Formée à l'enseignement salésien, Léonie est naturellement disposée à s'abandonner à la volonté de Dieu se manifestant dans l'ici et le maintenant. De saint François de Sales elle a appris que Dieu manifeste ses intentions profondes tout d'abord par sa volonté dite « signifiée ». Cela veut dire qu'il y a tout un domaine où nous n'avons pas à nous fatiguer à chercher la volonté de Dieu: en effet, par les *commandements* de l'Écriture et de l'Église ainsi qu'à travers notre *devoir d'état* – et pour Léonie qui est religieuse, par la *règle* de la communauté ainsi que par ses trois *vœux* – Dieu « signifie » clairement ce qu'il attend de nous⁶.

5. Lettre de Léonie à Céline, le 6 août 1930.

6. Saint François de Sales définit ainsi la *volonté de Dieu signifiée*: elle « nous propose clairement les vérités que Dieu veut que nous croyions [...] les commandements qu'il veut que nous fassions et les conseils qu'il désire que nous suivions: et tout cela s'appelle la volonté signifiée de Dieu, parce qu'il nous a signifié et manifesté qu'il veut et entend que tout cela soit cru, espéré, craint, aimé et pratiqué. »: FRANÇOIS DE SALES, « Traité de l'Amour de Dieu », Livre VIII, Chap. III, *Œuvres*, Éd. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969, p. 718. Notre Saint précise que « la volonté signifiée...

2.2.2 Le « bon vouloir divin »

La volonté de Dieu ne s'exprime pas uniquement à travers les préceptes religieux. Elle nous est manifestée aussi par ce que François de Sales appelle « le bon vouloir divin ». Ces mots ne parlent plus guère à nos oreilles, à moins plutôt qu'ils ne parlent mal, c'est-à-dire dans un sens nettement négatif. En effet, pour beaucoup, cette expression du « bon vouloir divin », laisse supposer un Dieu potentat qui prendrait plaisir à nous envoyer des épreuves avec une satisfaction non dissimulée. Rien de tout cela ! Voici la définition qu'en donne saint François de Sales : « Il y a de plus la volonté du bon plaisir de Dieu, laquelle nous devons regarder en tous les événements, je veux dire en tout ce qui nous arrive en la maladie, en la mort, en l'affliction, en la consolation, et choses adverses et prospères, bref en toutes choses qui ne sont point prévues. Et à cette volonté de Dieu, nous devons toujours être prêts de nous soumettre⁷. » Si donc le cœur de la vie mystique réside dans l'union de notre volonté à celle de Dieu, cette petite voie est accessible aux grands comme aux petits, aux natures bien charpentées comme aux êtres bancals. Cela faisait dire à Léonie au terme de son existence : « Abandon complet, même pour ma très petite, très pauvre intelligence⁸. »

... est distinguée en quatre parties : ses Commandements, ses conseils, les commandements de l'Église et les inspirations. » : *Ibid.*, « Entretiens spirituels », XI^e Entretien, *op. cit.* p. 1123.

7. *Ibid.*, « Entretiens spirituels », XI^e Entretien, *op. cit.*, pp. 1124-1125.

8. *Lettre* de Léonie à ses deux sœurs, le 13 avril 1941.

On l'aura compris, la volonté de Dieu nous rejoint à travers les moindres événements du quotidien. Léonie, toute imprégnée du saint abandon salésien, était donc une terre particulièrement réceptive à la doctrine de la petite voie enseignée par sa sœur. En 1897, Léonie reçoit de Thérèse une dernière lettre en forme de testament. Celle-ci résume sa voie d'enfance, voie de félicité et de haute sainteté, mais aussi de facilité puisqu'elle doit s'incarner à travers les riens qui constituent le quotidien : « L'unique bonheur sur la terre c'est de s'appliquer à toujours trouver délicieuse la part que Jésus nous donne, la tienne est bien belle, ma chère petite sœur, si tu veux être une sainte cela te sera facile ! puisqu'au fond de ton cœur le monde n'est rien pour toi. Tu peux donc comme nous t'occuper de "l'unique chose nécessaire", c'est-à-dire que tout en te livrant avec dévouement aux œuvres extérieures ton but soit unique : Faire plaisir à Jésus, t'unir plus intimement à Lui⁹. »

2.3 Quelques pièges à propos de la Providence

Nous avons tenté plus haut de démasquer quelques contrefaçons de l'abandon spirituel, il nous revient maintenant de pointer les falsifications de la Providence.

2.3.1 La Providence ne concerne pas que les fins de mois !

Tout d'abord, il serait bien dommage de réduire l'action de la Providence au règlement des fins de

9. THÉRÈSE DE LISIEUX, *Lettre* 257 à Léonie, le 17 juillet 1897.

mois difficiles. Comme si Dieu le Père ne s'intéressait qu'à notre vie matérielle. Affirmer que Dieu a un plan providentiel sur notre vie est beaucoup plus large que le plan matériel. C'est dire qu'il organise tout, à la fois pour notre purification et notre sanctification, en somme notre Bien le plus profond.

2.3.2 *Si la Providence à un « plan » pour moi, suis-je encore libre ?*

Il serait par ailleurs malvenu d'assimiler le plan providentiel de Dieu à de la « prédestination ». Comme si Dieu déterminait de manière très serrée les choses à l'avance : certains seraient prédestinés de toute éternité au bonheur pendant que d'autres le seraient aux peines éternelles, avant même de pouvoir exercer leur liberté. Dieu a effectivement un plan d'amour pour chacun, mais cette histoire n'est pas écrite à l'avance par Dieu seul et nous serions sommés de nous installer sur les rails sans pouvoir exercer notre liberté. Le livre de notre vie est toujours écrit à deux mains, celle de notre liberté dans celle de la grâce de Dieu. Paradoxe à tenir d'un jeu d'amour entre liberté divine et celle de la créature : « Dieu agit dans tout être agissant », enseigne saint Thomas d'Aquin¹⁰. Autrement dit, lorsque Dieu agit dans nos vies avec notre consentement, c'est 100 % de Dieu et 100 % de l'homme, tout en sachant que la grâce divine est première.

Au point de départ se trouve la foi, cette confiance intrépide de l'enfant qui ne doute pas de la présence

vivante et agissante de Dieu au cœur de sa vie : « Je me sens l'audace d'un tout-petit c'est à cause de cela que je n'ai pas peur¹¹. » Ce seuil indispensable, condition pour l'ascension, n'est pas si fréquent que cela dans les âmes. En effet on rencontre facilement des personnes pourvues d'une foi *raisonnable* – souvent trop raisonneuse –, il faut souvent chercher bien loin la foi *déraisonnable*, « jusqu'à déplacer les montagnes » (Mc 11,23), qui caractérise si bien celle des enfants. Léonie est de cette race, habitée qu'elle est, non pas de la foi du charbonnier, mais de la foi du petit, totalement polarisé et aimanté par son Père. Relevons un fait particulièrement bouleversant dans la vie de Léonie. Celle-ci a l'audace de croire que Dieu veut et peut se servir de Thérèse pour l'aider dans sa vie spirituelle. Nous sommes en 1904, Thérèse est au ciel depuis plusieurs années. En plein office religieux la Sainte se manifeste à sa sœur visitandine. Léonie raconte : « J'assistais à Matines où j'étais pleine de distractions (hélas ! malheureusement ce n'est pas rare). Et voilà que tout à coup quelque chose de lumineux se pose sur notre livre d'office, avec la rapidité de l'éclair. Ce n'est qu'après que je me suis rendu parfaitement compte que ce que j'avais vu était une main. Aussitôt je me dis : “C'est ma petite Thérèse, mon second ange gardien, qui me rappelle à l'ordre”. Que de fois depuis j'ai désiré revoir cette main idéale, mais je ne l'ai jamais revue. Ce n'est pas de l'imagination, je t'assure mais bien une réalité¹². » Ces signes surnaturels ne sont donnés qu'à des

10. THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique* I. 105, 5.

11. *Lettre* de Léonie à Marie, le 19 juin 1938.

12. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 18 janvier 1904.

cœurs d'enfants. Leur folle confiance leur permet d'y croire et de le voir, et leur abandon leur donne de ne pas mettre la main sur les cadeaux de Dieu.

2.3.3 La Providence veut-elle le mal qui nous arrive?

La réalisation du plan d'amour sur nos vies, disions-nous, passe par un oui radical à tout ce qui nous arrive. Or un disciple du Christ n'échappe pas à l'épreuve, à la maladie... Faut-il en conclure que Dieu veut directement le mal, la souffrance qui nous arrive? Comment concilier un Dieu bon avec la souffrance? Dieu ne peut pas être accusé de vouloir notre malheur, puisqu'il s'est fait homme, justement pour habiter de l'intérieur la souffrance afin de mieux en inverser la logique mortifère, et ainsi nous sauver du malheur le plus grand qui consiste à être séparé éternellement de Dieu. Ajoutons que si Dieu « permet » que tel mal nous atteigne, c'est toujours en vue d'un plus grand bien, que nous ne comprendrons parfois que dans l'au-delà¹³.

Une précision loin d'être superflue. Lorsqu'il nous arrive une souffrance injuste, par exemple une calomnie, il ne nous est pas demandé de nous *abandonner à l'événement* – en décrétant que c'est un bien, le mal reste un mal –, mais de nous *abandonner à Dieu dans l'événement...* ce qui n'est pas du tout

13. De saint Augustin: « Dieu a préféré tirer le bien du mal, plutôt que d'empêcher tout mal. »; « Dieu tout-puissant [...], puisqu'il est souverainement bon, ne laisserait jamais un mal quelconque exister dans ses œuvres s'il n'était assez puissant et bon pour faire sortir le bien du mal lui-même », in: *Enchiridion*, 27 et 11, 3.

la même chose. L'authentique abandon à la divine Providence n'a rien à voir avec le fatalisme. Il est en effet des circonstances de l'existence que nous devons certes accueillir, tout simplement parce que nous ne pouvons pas couper certaines images du film de notre vie. Ceci dit, tout en accueillant le réel de ce qui nous arrive, nous devons lutter contre certaines situations d'injustice ou faire appel à des moyens humains raisonnables propres à résoudre la difficulté. Saint François de Sales, à qui Léonie doit énormément, donne cet exemple pour illustrer le propos: « Si je tombe malade d'une fièvre, je vois en cet événement que le bon plaisir de Dieu est que je demeure en indifférence de la santé ou de la maladie; mais la volonté de Dieu signifiée est que j'appelle le médecin et que j'applique tous les remèdes que je puis¹⁴. »

3. L'abandon progressif à la volonté providentielle de Dieu

Il en faut du temps pour commencer à expérimenter les fruits délicieux de l'abandon. Celui-ci a besoin d'être progressivement libéré des inerties trop humaines qui l'alourdissent et le paralysent. On peut sans peine établir quelques étapes de cette montée spirituelle. Trois expressions pour décrire cette progression de l'abandon jusqu'à la remise totale de soi à Dieu: résignation, acceptation et enfin dépendance amoureuse.

14. FRANÇOIS DE SALES, « Entretiens spirituels » – « De la confiance et de l'abandonnement », Chap. III, *op. cit.*, p. 1024.

3.1 Résignation

Il y a deux mille ans ce ne fut pas rien pour les contemporains de Jésus, de croire que cet homme « comme tout le monde » était bien le Fils de Dieu fait homme. Aujourd'hui encore, la pierre d'achoppement reste la même : l'Incarnation. L'homme moderne éprouve mille peines à croire que la volonté de Dieu, son plan providentiel puisse s'incarner à travers la simplicité de l'ici et du maintenant.

Nous sommes au premier col de notre ascension vers l'union de volonté. À ce stade, la personne croit que Dieu agit réellement dans son existence, mais tout ceci est encore très théorique dans sa tête. La personne sait intellectuellement qu'il existe une volonté de Dieu, elle fait même tout son possible pour y correspondre, mais quelque chose bloque : elle demeure dans la résignation, elle n'a pas encore pleinement *choisi* la volonté de Dieu, elle la *subit*. Deux explications peuvent rendre compte de ce verrouillage intérieur.

- Tout d'abord, la personne voudrait bien accepter la volonté de Dieu mais à condition que celle-ci passe à travers ce qu'elle a décidé. Elle oscille entre « je veux bien, Jésus » et un « je ne veux pas », il y a une forme de chantage intérieur. On peut dire que la première tentative de vie religieuse de Léonie, chez les clarisses d'Alençon, était davantage mue par sa propre volonté, il y manquait l'abandon à la sainte volonté de Dieu : trop de précipitation. D'ailleurs, à propos de ce premier essai quelque peu bizarre de vie religieuse, Thérèse notera dans ses manuscrits :

« Léonie fit son essai chez les clarisses, j'eus du chagrin de son *extraordinaire* entrée, car je l'aimais bien et je n'avais pas pu l'embrasser avant son départ. Jamais je n'oublierai la bonté et l'embarras de ce pauvre petit Père¹⁵. »

- La résignation conduit à subir la volonté de Dieu, quelque chose l'empêche de la choisir librement et réellement. C'est dans les profondeurs de l'âme qu'il faut défaire le nœud en question. En effet, lorsque la volonté du Très-Haut est plus ou moins envisagée comme une menace, comment dans de telles conditions y acquiescer de tout son être.

Voilà pour un bref état des lieux. La question que chacun peut se poser, s'il désire correspondre plus étroitement au divin vouloir de la Providence sur sa vie, est bien celle-ci : suis-je ancré dans une attitude d'accueil de ce qui fait la trame de ma vie, avec son lot de joie et d'épreuve, ou suis-je arc-bouté face à tout ce qui m'arrive ? Ne pas consentir à ce qui fait mon quotidien ferme du même coup à la volonté de Dieu et donc à son agir. À l'inverse, consentir à ce qui m'arrive, favorise l'union à la volonté de Dieu et donc le déploiement du plan providentiel de Dieu sur ma vie.

Finalement nous vivons tous en mettant la main dans celle d'un autre : soit nous mettons la main dans le creux de nos inquiétudes, alors nous les subirons puisqu'elles ont l'art de nous posséder ; soit nous mettons notre main dans celle de Dieu le Père qui sait mieux que quiconque ce qui est bon pour nous.

15. THÉRÈSE DE LISIEUX, *Manuscrit A 43v°*.

3.2 *Acceptation*

À ce deuxième stade, la personne a pris conscience que jusqu'à maintenant elle n'était pas encore pleinement abandonnée à la Providence de Dieu. L'âme réalise qu'elle est continuellement dans le chantage dans sa relation avec Dieu: elle veut bien *ce qu'Il veut...* mais à travers *ce qu'elle veut!* « Je crois, écrit Léonie à ses trois sœurs, que Dieu attend de moi cette petitesse radicale pour venir me voler. [...] Jésus porte sa toute petite enfant parce qu'il sait que, même en cheminant, la tenant par la main, elle donnerait du nez en terre. J'ai donc tout avantage à ne point quitter ses bras divins¹⁶. »

Ce n'est pas d'emblée qu'on parvient à l'union de volonté. Léonie a dû se battre avant de s'enraciner et se stabiliser dans ce style de vie intérieure: « Je me cramponne tant que je peux à sa volonté que j'aime et je veux par-dessus tout mais tous mes pauvres efforts sont bien infructueux et me laissent souvent dans une souffrance indicible¹⁷. » Le prix à payer pour parvenir à cette union de volonté tant désirée est toujours le même, c'est le OUI, oui à ce que Dieu veut. Ce n'est qu'en acquiesçant à la volonté de Dieu à travers les joies et peines de la vie, qu'on parvient à cette indifférence de volonté. Ce n'est que dans la dernière tranche de son existence que Léonie a pu enfin s'écrier: « Je vis dans cet abandon; que s'il plaisait au Seigneur de me laisser sur la terre

16. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 14 octobre 1934.

17. *Lettre* de Léonie à Céline, le 6 août 1931.

jusqu'à la fin du monde, eh bien! je suis toute prête à le glorifier ainsi, je ne veux que ce qu'il veut¹⁸. »

Avec cette étape de l'acceptation, l'âme est décidée à prendre à bras-le-corps sa vie et les riens qui en constituent la trame: « Je veux ressembler à ce "tout petit" qui ne quitte pas la main de Jésus¹⁹. » Ardemment elle s'applique à accueillir tout ce qui lui arrive dans l'union d'amour au Christ. Pour une telle entreprise, il faut commencer humblement. Léonie ne manquait pas de prendre des résolutions au terme de ses retraites annuelles et mensuelles. Dans son sillage, commençons humblement, disons oui dans l'amour à notre Seigneur pour tout ce qui nous arrive. Ce n'est que petit à petit que les plis de notre volonté vont se détendre et s'ouvrir au bon vouloir de Dieu. Et si par hasard, on en venait à retomber en reprenant notre oui ou en nous blindant face à telle ou telle épreuve, ce n'est pas dramatique. Dès qu'il est tombé, humblement l'enfant se relève aussitôt sans trop se formaliser devant ses chutes et ses rechutes. « Ne voyons plus que Jésus seul dans tous les événements de ce triste exil, écrit Léonie. Comme il se plaît à frapper de grands coups pour détacher l'âme de tout ce qui n'est pas lui ou purement pour lui²⁰. »

3.3 *Dépendance amoureuse*

Comment définir au mieux ce qui distingue cette dernière étape de la précédente? On peut dire que dans la phase d'*acceptation*, la personne cherche

18. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 27 mars 1921.

19. *Ibid.*, juin 1918.

20. *Lettre* de Léonie à Céline, le 6 août 1930.

à correspondre activement à la volonté de Dieu. Dans cette dernière étape d'abandon, en tant que *dépendance amoureuse*, l'âme consent à *se laisser prendre par Dieu*. Il est un temps où l'âme cherche à vivre en Dieu et un autre, où elle consent à ce que Dieu vive en elle. Une chose est de jouer du violon pour Dieu, autre chose est de consentir à être soi-même un violon entre les doigts de Dieu. Cette dépendance est rare et fait violence à notre esprit indépendant: « Le renoncement en toutes choses, n'est pas mon fort, j'ai une horreur extrême de l'assujettissement²¹. »

Il est impossible de parvenir à cette dernière phase de dépendance filiale en imaginant qu'on peut court-circuiter les deux premières, elles en sont la préparation, le noviciat. Signalons ce stade ultime de l'abandon par lequel l'âme ne cherche même plus à voir si elle est abandonnée ou non, et à quel degré, elle s'abandonne tout simplement sans même se regarder. Cet « abandon abandonné », pourrait-on dire, est vraiment la fine fleur de la remise de soi à Dieu. Léonie à Pauline: « Je suis parfaitement abandonnée à la volonté du bon Dieu pour vivre jusqu'à la fin du monde, si tel est son bon plaisir, il y a même mieux, puisque je consens à vous voir mourir toutes les trois avant moi, c'est héroïque n'est-ce pas? mais je sens dans l'intime qu'il n'en sera pas ainsi, que *le divin voleur n'attendait peut-être que ce parfait abandon de sa toute petite pour bientôt l'emporter*, si cela pouvait être quelle joie²²! »

21. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 13 octobre 1938.

22. Lettre de Léonie à Pauline, le 11 octobre 1931.

Cette remise inconditionnelle de notre vouloir dans la sagesse de Dieu, afin qu'il nous « téléguide » comme il l'entend, est source d'une paix très profonde. L'extraordinaire sérénité des saints est à chercher là: « Mes infirmités augmentent, écrit Léonie à l'approche de son grand passage, je n'ai plus que les genoux, le cœur et la tête, grâce à Dieu, mais il peut tout prendre, tout est à lui! Abandon complet²³. »

4. Les fruits de l'abandon à la Providence divine

Les fruits de l'abandon à la volonté de Dieu et à son plan providentiel sur nos vies sont multiples. Ça et là, nous en avons déjà repéré quelques-uns, mais nous pouvons tout de même en mentionner certains plus marquants. Cela ne peut que relancer ou accroître chez notre lecteur le désir fort de s'engager dans la petite voie de confiance.

- Nous ne réalisons pas à quel point, demeurer rivé sur sa propre volonté rend la vie pesante, tout simplement parce qu'on se heurte sans cesse à des limites et à diverses contradictions qu'on ne peut pas changer. Quand le moi est au centre, il pèse lourdement. Certes, dans un premier temps, l'obéissance au divin vouloir de Dieu va contrecarrer, parfois même violemment, notre mode de fonctionnement habituel. Mais très rapidement, ce lâcher-prise de notre volonté produira une certaine

23. Lettre de Léonie à ses deux sœurs, le 13 avril 1941.

légèreté intérieure. Obéir dégage de la pesanteur du moi qui a tendance à tout vouloir gérer et décider. Alors qu'elle est au noviciat de Caen en 1899, on permet à Léonie d'avoir le portrait de sa sœur Thérèse dans sa cellule, elle en est toute heureuse. Mais même si on venait lui retirer, elle serait tout aussi légère: « Il m'est permis d'avoir le portrait de notre ange dans notre cellule, avec joie, je profite de cette permission et quand elle me sera refusée, je serai heureuse quand même. Je suis prête à tous les sacrifices qui me seront demandés²⁴. » Légèreté intérieure qui rime avec la paix profonde: « Si tu savais, ma Petite Mère, écrit Léonie à sa chère Pauline, comme tout m'est indifférent à présent, je n'aime que la volonté du bon Dieu c'est une bien grande grâce²⁵. »

- Vivre dans l'ici et le maintenant évite l'éclatement intérieur. Celui qui est prisonnier de sa propre volonté aura tendance à tout vouloir à la fois, que c'est épuisant! D'autre part, comme il veut tout diriger, et son passé et l'avenir incertain, cela finit par peser lourd sur ses frères épaules. Celui qui vit en Dieu est polarisé uniquement par la volonté de Dieu, celle-ci seule compte pour lui: il n'est plus dispersé, tirailé par de multiples sollicitations, mais vit à partir de son Centre, Dieu. L'âme expérimente alors un certain repos qui provient des profondeurs et rejaillit sur tout son être. « Animés d'une puissante énergie par la vigueur de sa gloire, vous acquerrez

24. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 2 février 1899.

25. Lettre de Léonie à Pauline, le 2 janvier 1928.

une parfaite constance et endurance; avec joie vous remercieriez le Père » (Col 1,11-12).

- La liberté intérieure est un des fruits les plus délicieux de l'abandon. C'est un des nombreux paradoxes de la vie en Dieu que notre monde actuel à tant de peine à saisir: on ne se trouve qu'en se perdant, on ne devient véritablement libre qu'en obéissant à Dieu. La volonté superficielle est souvent au service de l'égoïsme. La volonté profonde est au service de l'amour-don. Tout cela est si bien ressaisit dans ces mots de François de Sales qui ont nourri Léonie: « La liberté est cet état où le cœur n'est plus lié par rien, si bien qu'il peut vivre la volonté de Dieu. »

- Lorsque l'âme est résolument ancrée dans l'abandon au bon vouloir de Dieu, la vie cesse de lui apparaître comme ennuyeuse, puisque les riens, les joies comme les épreuves, tout lui parle de Dieu. Il lui semble même qu'elle va de surprise en surprise. Normal puisqu'elle a consenti à se laisser surprendre par le Dieu des merveilles. La vie devient alors une aventure, l'ordinaire est revêtu du cachet de l'extraordinaire. « Que Dieu soit béni! Aimons sa volonté et n'aimons qu'elle et de la terre nous ferons un ciel », s'écrie Léonie sur la fin de sa vie²⁶.

On l'aura constaté, l'abandon à la sainte volonté de Dieu a produit chez Léonie des fruits merveilleux de paix profonde, de dégagelement d'elle-même et d'unification de tout son être. À quelques jours de

26. Lettre de Léonie à Céline, le 6 août 1939.

son « encièlement », sa supérieure en est le témoin émerveillé, comme elle l'écrit à Mère Agnès de Jésus : « Je voudrais que vous puissiez vous édifier comme nous de sa dignité calme, sereine, abandonnée... c'est touchant et solennel ! On sent s'approcher le grand silence de l'éternité²⁷. »

27. Père Stéphane-Joseph PIAT, *op. cit.*, p. 216.

Cinquième jour

Matin

Se livrer à la divine Miséricorde

1. L'abandon n'est pas du « quiétisme »

Un troisième terrain à soigner dans la pratique de la petite voie consiste à se livrer à la miséricorde de Dieu. Ce chapitre nous amène de nouveau à préciser la juste compréhension de l'abandon spirituel, mais sous cet angle bien particulier : comment articuler l'abandon spirituel avec l'incontournable lutte contre nos péchés ? En effet dans l'Évangile nous entendons Jésus nous dire que la miséricorde de son Père est sans mesure pour les pécheurs que nous sommes, et d'autre part, ce même Jésus nous demande de lutter pied à pied contre nos tendances pécheresses, comment marier ce paradoxe ? L'abandon, sans un travail assidu de conversion, ne conduit-il pas à une contrefaçon de la voie d'enfance ?

L'abandon authentique est une petite voie, une voie si petite, qu'elle n'a guère à voir avec le « chemin large et spacieux » décrit par Jésus dans l'Évangile. Cette voie d'enfance ressemble davantage à la « porte étroite » par laquelle notre Maître nous demande instamment d'entrer : « Entrez par la porte étroite. Large, en effet, et spacieux est le chemin qui mène à

la perdition, et il en est beaucoup qui s’y engagent ; mais étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la Vie, et il en est peu qui le trouvent » (Mt 7,13-14).

Le risque est grand, et l’histoire de la spiritualité l’a démontré, de confondre le véritable abandon émanant directement de l’Évangile avec cette dérivation qu’est le « quiétisme ». De quoi s’agit-il ? Le quiétisme est un courant spirituel et mystique du XVII^e siècle, enseigné par un prêtre espagnol Molinos (1628-1696) et qui a été répandu en France par Madame Jeanne-Marie Guyon (1648-1717). C’est la doctrine du « pur amour ». Selon cette pensée, lorsque l’âme parvient à l’union intime à Dieu, elle doit si bien s’installer dans l’état d’abandon qu’elle ne doit plus rien faire, ni produire aucun effort ni même offrir de résistance à la tentation. Même dans le péché, l’âme abandonnée ne pécherait pas ! Dès 1687, l’Église a condamné cette théorie comme hérétique.

La frontière entre abandon et quiétisme est parfois ténue, il importe d’en poser les balises. Lorsque Léonie écrit à Céline, « vivre et mourir dans l’acte du pur amour, tout est là, le reste me fatigue et m’est indifférent¹ », soyons bien sûrs que son abandon sur le Cœur de Jésus, pratiqué à l’école fiable de la spiritualité salésienne et thérésienne, ne tourne aucunement à un quelconque quiétisme. Qu’est-ce qui l’en différencie ? L’abandon spirituel consiste à s’en remettre à Dieu Père avec une confiance absolue, mais sans jamais négliger la lutte contre

1. Lettre de Léonie à Céline, le 6 août 1937.

les tentations et le péché. Se *laisser faire* n’est pas du tout se *laisser aller*² !

Nous sommes là en présence d’un des nombreux paradoxes de l’Évangile, déjà évoqués plus haut, lorsque nous avons tenté de définir la petite voie. Comment conjuguer abandon et effort. La vie spirituelle consiste à faire tout ce qui est en notre

2. Il est intéressant de noter que sainte Thérèse de Lisieux, dotée d’une puissante intuition théologique, a très vite pressenti qu’il lui fallait être très prudente dans sa volonté de divulguer sa petite voie. Autant elle se montrait généreuse pour l’enseigner, autant elle rechignait à livrer ce secret spirituel sans aucune précaution et à n’importe qui, car il pourrait être assimilé à du quiétisme. Sœur Marie de la Trinité, novice de Thérèse, qui a semble-t-il, le mieux compris la voie d’abandon, s’est exprimée ainsi au procès de canonisation : « Un jour je lui dis que j’allais expliquer sa petite voie d’amour à tous mes parents et amis et leur faire faire son Acte d’Offrande afin qu’ils aillent droit au ciel. “Oh me dit-elle, s’il en est ainsi, faites bien attention ! Car notre petite voie mal expliquée ou mal comprise pourrait être prise pour du quiétisme ou de l’illumination.” Ces mots, inconnus pour moi, ajoute sœur Marie de la Trinité, m’étonnèrent, et je lui en demandais la signification. Elle me parla alors d’une certaine Madame Guyon qui s’était égarée dans une voie d’erreur ! » L’histoire étant un éternel balancier, nous sommes tombés dans l’excès inverse. Une peur maladive du moindre relent de quiétisme est peut-être à l’origine d’autres travers dont nous faisons les frais encore aujourd’hui : « Des tendances activistes en spiritualité, qui procèdent de l’orgueil, une peur du quiétisme, devenue malade tellement on l’a cultivée, ont fait mettre en relief la valeur de l’effort personnel, ont fait insister démesurément sur l’ascèse, au point de laisser ignorer pratiquement à l’ensemble des âmes la proportion des forces divines et humaines engagées dans la vie spirituelle, et cette prépondérance de l’action de Dieu qui en tout temps fait de l’activité de l’âme une simple coopération. Les interventions directes de Dieu ont été reléguées systématiquement dans les régions les plus élevées de la vie spirituelle ; on les a présentées comme des cas extraordinaires et habituellement suspects. » : Père MARIE-EUGÈNE DE L’ENFANT-JÉSUS, *Ton amour a grandi en moi. Un génie spirituel, Thérèse de Lisieux*, éd. du Carmel, 2015, pp. 166-167.

pouvoir pour devenir *parfait* mais sans jamais tomber dans le *perfectionnisme*, ce travers spirituel qui a des airs de parcours de combattant sans faute, cette forme de raideur spirituelle qui cherche à devenir parfait par soi-même. En somme la vertu par et pour la vertu, sans avoir à s'abandonner à la grâce et à la miséricorde de Dieu.

Mais alors, comment *faire* tout en *se laissant faire* ? Dans la vie morale et spirituelle, l'âme doit mettre tout en œuvre pour pratiquer la vertu et lutter contre le péché. Mais pour une telle entreprise, elle ne peut pas s'appuyer sur sa propre force, elle doit se disposer, tel un vase récepteur, à recevoir la grâce, avant et pendant son agir. Et même en cas de chute dans l'ordre de la vertu, elle se laissera à nouveau saisir par la grâce divine, « devenue » miséricorde en cas de péché.

Si nous conjugons à cela les considérations développées plus haut, à savoir que Dieu est foncièrement diffusif de soi, nous comprenons que lorsqu'un de ses enfants vient de tomber dans le péché, le plus grand désir de Dieu est de se pencher sur cette brebis égarée et blessée, de la prendre sur ses épaules, de la guérir et de la sauver. Pour aimer Dieu, l'enjeu est donc tout autant de tout faire pour l'aimer, que de se laisser aimer et « miséricordier » par lui. Si Dieu est un torrent de miséricorde qui souffre de si peu se répandre dans les cœurs, c'est lui procurer un grand « plaisir » que de se laisser aimer, pardonner par lui. Nous lui permettons ainsi de déverser ses flots d'infinie miséricorde qui sont comme retenus dans son divin Cœur. Dieu cherche

donc des petites âmes, qui ne se laissent pas aller au péché bien sûr, mais qui, dans leurs chutes et leur misère, consentent à se laisser envahir par la divine miséricorde. Lorsque Léonie, avec son fardeau de limites et de faiblesse, eut découvert ce message révolutionnaire, elle y entra sans demander son reste. Elle comprit que ses nombreuses pauvretés peuvent devenir des richesses, un ressort pour la sainteté. Il faut vraiment être petit pour comprendre à quel point les péchés peuvent devenir – tout en luttant contre –, l'échelle sainte de notre propre sainteté. Une question demeure, saint Thomas d'Aquin enseigne qu'aimer est supérieur à être aimé, car aimer est un acte³. S'il en est ainsi, se laisser aimer par la miséricorde, n'est-ce pas une expression appauvrie de la charité ? Tentons une réponse. Aimer Dieu consiste à réaliser son vœu le plus cher. Or si le vœu divin le plus cher consiste à répandre à profusion son amour, alors se laisser chérir dans sa misère est une haute expression de l'amour envers Dieu. « Je veux imiter Jésus enfant, confie Léonie à Pauline [...] donner à toutes mes actions le double cachet de l'amour et de l'humilité [...] sachant par expérience à quel point je suis faible, lâche et inconstante ; aussi vois-tu, je veux être, je suis si petite, si petite ! que Jésus est forcé de me garder dans ses bras et ce qui fait toute ma confiance, c'est que je sais bien, qu'il ne me laissera pas tomber⁴. »

Qu'on évite la méprise suivante : cette petite voie pour les âmes pauvres et blessées, n'a rien d'aisé. Sur

3. THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique* II-II, q. 27, a.1.

4. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 9 novembre 1919.

le papier cela peut paraître si simple, sans doute trop simple. Il y aurait juste à s'abandonner à l'amour de Dieu dès qu'on est tombé. En réalité, cette offrande de soi à Dieu, alors qu'on vient de se planter dans une ornière, demande une humilité qui est loin d'être commune : « Entre mes sœurs chéries et moi, écrit Léonie avec une simplicité déconcertante, pauvre petit néant, c'est le jour et la nuit ! Ma seule ressource est de racheter en humilité ce que je perds si souvent en méchanceté⁵. »

Décidément cette petite voie n'est accessible qu'aux petits. Il en faut en effet, de la simplicité pour *se laisser aimer* dans la crasse de son péché, toujours enclins que nous sommes à rejeter au loin la moindre égratignure de l'image idéale de nous-mêmes. Il en faut de l'humilité pour *se laisser sauver* par un autre, toujours tentés que nous sommes de vouloir nous sauver par nous-mêmes.

2. L'humilité de se laisser « aimer » par la divine Miséricorde

2.1 Il est bien difficile de s'aimer soi-même en dehors de la divine miséricorde

L'écoute des âmes me convainc de plus en plus de cette vérité sur la condition humaine : en dehors de la miséricorde de Dieu, il est très difficile pour l'homme de s'aimer en profondeur. Ceci vaut pour les fidèles du Christ bien sûr, mais aussi pour ceux qui se déclarent incroyants ou athées militants :

5. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 21 janvier 1917.

toucher de près la vérité de notre misère, de nos péchés récurrents ou de nos ratés, nous amène souvent à nous détester, même si en paroles nous prétendons être en parfaite harmonie avec nous-mêmes. L'expérience du psychiatre Viktor Frankl confirme aisément le propos. Il dit : « Placez l'homme devant un miroir, évacuez de son histoire toute notion de Dieu, d'anges ou de démons. Alors vous pourrez lui dire : Tu as devant toi le juge le plus implacable pour toi-même⁶. » On peut tout à fait mener une existence entière dans le rejet de Dieu, on ne le voit que trop avec le monde qui nous entoure. Ceci dit, si Dieu est la racine et la fin de tout homme, vivre en dehors de son regard d'amour conduit, même si la personne ne s'en rend pas compte, à une forme d'amputation de son humanité en ce qu'elle a de plus profond. À l'inverse, se laisser saisir par la miséricorde de Dieu ne peut que nous accomplir pleinement. Le cheminement sinueux de Léonie sous la conduite de la divine miséricorde lui a permis de triompher, et de ses multiples misères et de la tristesse de se voir misérable : « Mon Jésus, note-t-elle dans ses résolutions de retraite de 1934, la voilà cette toute petite âme, vous ne pouvez en trouver une plus faible, plus misérable que la mienne, j'ai donc tout droit de compter de m'abandonner à votre miséricordieux amour qui me fera triompher de mon sot orgueil, en étant fidèlement fidèle à ma résolution⁷. »

6. Cf. Viktor FRANKL, *La psychothérapie et son image de l'homme*, Paris, 1970, éd. Resma.

7. *Résolutions de retraite*, le 7 octobre 1934. Cf. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 4 novembre 1934.

2.2. La seconde conversion

Il est une étape critique dans la vie spirituelle, celle de la confrontation avec notre état de pécheur. Expérience qui risque d'ailleurs de durer jusqu'à notre dernier souffle.

Il est toujours risqué de décrire en peu de mots l'itinéraire spirituel des âmes en Dieu, tant chacune de celles-ci a quelque chose de tout à fait unique, tant il y a de nuances. Ceci dit, on peut noter que l'ascension spirituelle est souvent marquée par deux grandes étapes de conversion.

- La première conversion est habituellement une conversion à l'amour de Dieu. Par le biais d'une rencontre, d'un temps fort spirituel on se découvre soudainement aimé par Dieu. Une telle découverte se reconnaît au désir que l'âme a de se donner en retour, de se corriger afin de mieux correspondre à ce trop-plein d'amour divin qu'elle expérimente. Rendre amour pour amour.

- Dans un deuxième temps, constatant le désir sincère de l'âme de rendre amour pour amour, Dieu va s'approcher d'elle. Mais il ne peut pas renier ce qu'il est, il est pure lumière. Cette lumière s'approchant de nous va du même coup mettre en relief nos zones d'ombre. À ce moment, l'âme, sous l'effet de cet éclairage divin, va se voir en vérité dans la vérité même de Dieu, et mesurer comme jamais la noirceur de son péché. Douleuruse expérience dans un premier temps et même périlleuse. En effet, cette plongée dans la lumière de Dieu est

éprouvante, elle fait voler en éclats la belle image de nous-mêmes que nous cultivions jusqu'alors.

Le contexte familial de Léonie, avec une circulation d'amour familial « hors norme » et la vie spirituelle profonde qui y régnait, lui a permis de faire très tôt l'expérience de la miséricorde au cœur de sa misère. Quelle grâce pour elle ! Mais elle aurait pu se refermer dans ses prisons intérieures et bloquer ses grands désirs de correspondre aux avances d'amour de Dieu. Au contraire, elle a cherché toute sa vie à plonger plus avant dans l'insondable mystère de la charité divine. Elle confie à Céline : « C'est un paradis anticipé de se savoir ainsi aimée et comprise dans cette vallée de larmes. Combien tant de tendresse adoucit toutes souffrances⁸. »

2.3 Douleuruse joie !

On ne se paie pas de mots lorsqu'on dit qu'il faut une « sacrée » humilité pour faire l'expérience authentique de la divine miséricorde. Un certain discours sur la miséricorde, qui est malheureusement loin d'être rare à l'intérieur même de l'Église, ne peut que nous laisser insatisfait : enseigner aux chrétiens que l'expérience de la divine miséricorde, ce n'est que de la douceur, sans préciser qu'elle s'accompagne toujours d'une certaine douleur – la peine du péché commis et du devoir de se convertir –, c'est mentir aux gens et cela dénote qu'on n'a pas encore rencontré la véritable miséricorde de Dieu. Pourquoi donc cette joie d'être inconditionnellement aimé de

8. Lettre de Léonie à Céline, le 1^{er} novembre 1928.

Dieu dans son péché est-elle accompagnée d'une forme de douleur? Comment rendre compte de cette « douloureuse joie », de cette joie douloureuse? Soyons bien persuadés que le seul carrefour où nous rejoint la divine miséricorde est la vérité de ce que nous sommes, et en l'occurrence de notre péché. Pour espérer être illuminé par la divine miséricorde, il n'y a donc pas d'autre chemin que de descendre avec grande humilité dans les bas-fonds de notre misère. C'est une vraie question, que tout pasteur ou prédicateur doit se poser un jour ou l'autre : ma prédication au sujet de la miséricorde comporte-t-elle les arêtes vives de l'Évangile? Mon enseignement en la matière ne relève-t-il davantage d'une forme de marketing, discours « pas de vague » chargé de séduire un public pour ne surtout pas lui déplaire? Suis-je assez libre vis-à-vis de l'esprit du monde pour enseigner cette douloureuse joie qui est la marque d'une authentique expérience de la miséricorde?

Disons-le tout de go : lorsque la misère n'est pas épousée, la divine miséricorde ne le sera pas non plus, ce ne sera qu'un « flirt » avec elle, sans plus! Être touché par la divine miséricorde est ce que l'on souhaite de meilleur à tout homme, tellement c'est « bon » à tous points de vue. Mais on ne pénètre dans ce foyer ardent d'amour qu'avec une humilité profonde et vraie. L'âme voit toute la nocivité de son péché, mais cela ne l'effraie pas car en Dieu le péché n'aura jamais le dernier mot : « Si notre cœur venait à nous condamner, Dieu est plus grand que

notre cœur » (1Jn 3,20). Plonger et demeurer dans cette humilité du pécheur qui consent à se laisser aimer est un réel combat : nous sommes tellement enclins à si peu nous laisser chérir par Dieu. Léonie a dû batailler pour se replacer sans cesse dans cette humilité du pécheur tendrement pardonné. Elle le confie à ses trois sœurs : « Le petit rien voudrait devenir saint, lui aussi. Hélas! quelquefois il se révolte, il a de la peine à pratiquer la petitesse et l'humilité⁹. »

2.4 La divine miséricorde est « thérapeutique »

Nous avons déjà mentionné la dimension médicinale de la prière de louange, c'est d'autant plus vrai avec l'expérience profonde de la miséricorde de Dieu. Le cœur qui fait une authentique rencontre de la bonté de Dieu, souffre de voir son péché « qui est là toujours devant lui sans relâche » (cf. Ps 50), mais en aucun cas il ne désespère, se sachant inconditionnellement aimé, une joie toute spirituelle ne le quitte jamais, « rends-moi la joie d'être sauvé », poursuit le même psaume 50.

La rencontre avec l'amour miséricordieux est source d'une paix extrêmement profonde. Elle ne saurait être réduite à une forme de piété sentimentale et sucrée, elle comporte une dimension réellement thérapeutique. L'expression n'a rien d'exagéré. Dans le dictionnaire des religions, l'article *Miséricorde*, précise qu'elle « est un toucher de l'amour éternel

9. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 7 octobre 1912.

sur les blessures les plus douloureuses de l'existence terrestre de l'homme¹⁰. »

L'itinéraire de Léonie, à travers les méandres de ses inhibitions et de ses blessures, prouve sans difficulté la vérité de notre propos. Elle qui avait tendance à se culpabiliser, à se décourager devant le spectacle de ses pauvretés, elle est allée de victoire en victoire, jusqu'à reposer sur le Cœur infiniment bon de son Seigneur: « Les luttes ne me manquent pas, je vous assure, parfois le pauvre petit est prêt à rendre les armes, je me jette dans les bras de mon Jésus, je lui demande que son propre amour brûle sans cesse dans mon cœur, qu'il consume tout mon être, alors pour l'ordinaire, le calme revient et je crois que souvent il n'y a pas de quoi fouetter un chat¹¹. »

2.5 Pardonner aux autres pour être pardonné par Dieu

Le programme de sainteté et de bonheur du disciple du Christ est en fait assez simple. Il consiste en ceci: « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu et ton prochain comme toi-même » (Mt 10,27). Si nous sommes appelés à aimer trois « objets » distincts – Dieu, le prochain et nous-mêmes –, notre cœur ne dispose que d'une seule « porte » à cet effet. Si donc je demeure fermé à un frère, que ce soit par suffisance ou par refus de pardon, je ferme du même coup la porte de mon cœur à l'amour de Dieu. Dans

ces conditions, ce n'est pas Dieu qui se retire et me boude, c'est moi qui le tiens à distance, par mon manque d'accueil du frère, puisqu'en définitive je n'ai qu'une porte pour aimer. L'Écriture est formelle sur ce point: « Si quelqu'un dit, "j'aime Dieu" et qu'il déteste son frère, c'est un menteur: celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne saurait aimer le Dieu qu'il ne voit pas » (1Jn 4,20).

Dans ces conditions il est bien difficile de prétendre recevoir l'amour de Dieu si on se ferme à l'amour du prochain. Lorsque je manque de miséricorde vis-à-vis d'un frère, je bloque du même coup les flots de la divine miséricorde sur moi. Léonie s'est appliquée tout au long de sa vie à faire miséricorde à ceux qui l'ont entourée et qui ont pu lui faire du mal d'une manière ou d'une autre. La miséricorde de Dieu avait ainsi un large espace pour l'envahir, la pacifier et la guérir. Au cours de sa vie de religieuse, elle a appris à accepter généreusement en silence les incontournables piqûres d'épingles de la vie communautaire et même les paroles cinglantes de certaines de ses consœurs. Mais surtout elle a dû conquérir un pardon extrêmement onéreux, en direction de Louise Marais, la servante de la maison Martin qui l'avait jadis « tyrannisée ». Le mot n'est pas trop fort, puisque Léonie elle-même qualifia cette Louise Marais de « bourreau », c'est dire ce qu'elle a pu endurer. Ainsi Léonie, à quelques semaines de son décès, dira d'un ton extrêmement détaché: « Je pardonne de tout mon cœur à mon *bourreau* et lui sais bon gré d'avoir si bien soigné notre Maman chérie dans sa dernière maladie, avec

10. Cf. Cardinal Paul POUPARD, *Dictionnaire des religions*, Paris, PUF, 1984, article *Miséricorde*, pp. 1328-1331.

11. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 27 décembre 1919.

affection et vrai dévouement¹². » Le pardon n'est pas l'oubli de l'offense – d'ailleurs le pourrait-on dans certains cas? –, non, c'est une overdose d'amour venant couvrir la blessure cuisante.

3. L'humilité de se laisser « sauver » par la divine Miséricorde

Si notre lecteur peine à porter au jour le jour sa propre personne, ses blessures et ses diverses épreuves, qu'il en soit bien convaincu, ces considérations sur la dimension thérapeutique de la miséricorde le concernent lui aussi. Il lui suffit de plonger et surtout de durer dans cette fréquentation intime de la miséricorde: il comprendra qu'elle n'est pas seulement source de tendresse mais de transformation du péché en sainteté. On peut difficilement sortir indemne d'une telle proximité avec l'amour infini de Dieu, il est un baume sur nos blessures, une onction sur nos plis intérieurs.

3.1 *La puissance de la miséricorde*

De Léonie: « Envers et contre tout on espère parce que notre bon Dieu est Père, Il n'est qu'amour et miséricorde¹³. » Avant même de montrer comment se laisser sauver par la divine miséricorde, il importe de démontrer comment la miséricorde nous sauve. La miséricorde de Dieu manifeste sa toute-puissance de deux manières:

- Tout d'abord elle est un rempart contre la désespérance sur soi. Le pécheur peut fuir Dieu avec empressement, s'enfoncer avec frénésie dans le péché, la miséricorde courra toujours plus vite que lui, elle sera toujours plus grande que ses fautes. L'amour de Dieu ne diminue pas lorsque les péchés augmentent, au contraire elle surabonde, elle gonfle telle une vague puissante parvenant au rivage. Armé de la puissance de la miséricorde, le pécheur, le plus ignoble soit-il, ne peut jamais désespérer, il se sait indéfectiblement aimé de Dieu. Nous reviendrons sur ce point pour mieux l'approfondir.

- La divine miséricorde manifeste principalement sa puissance dans sa capacité à pardonner les péchés, à les effacer, mais plus encore, en étant capable de transformer le mal commis en bonté, la saleté en sainteté. Il n'y a que Dieu pour faire cela: « Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul? » (Mc 2,7). Non seulement le pécheur se découvre immensément aimé, mais il découvre que la difficulté – le péché –, peut devenir une opportunité en vue de l'union à Dieu, à condition bien sûr qu'il fasse preuve de contrition. La miséricorde est une révolution. Il faut reconnaître que, même parmi les chrétiens, beaucoup entretiennent une vision bien pâle du pardon de Dieu. Pour beaucoup, le pardon opéré par Dieu consisterait seulement en un coup d'éponge sur une table salie. La Bible nous enseigne que la divine miséricorde réalise tellement plus que cela, puisqu'elle est un acte de re-création (cf. Ez 37,1).

Ces considérations ouvrent des perspectives bouleversantes dans notre désir d'emprunter la petite

12. Lettre de Léonie à Céline, le 19 avril 1941.

13. Lettre de Léonie à ses deux sœurs, le 2 juillet 1940.

voie à l'école de Léonie. Notre chère visitandine a très vite compris que l'abandon à la miséricorde se présente comme une haute voie de sainteté. En effet, seul le Dieu Saint est capable de faire des saints. Mais lui qui nous a créés sans nous, ne nous fera pas saints sans nous. Nous serons sanctifiés bien sûr par nos mérites et par nos multiples petits actes d'amour ainsi que par nos sacrifices. Mais nous pouvons approcher de la sainteté aussi « grâce » à nos péchés. Nous devons les combattre bien sûr, mais dès qu'ils sont offerts, jetés dans le Cœur de Dieu, la divine miséricorde possède ce pouvoir tout à fait unique de changer notre *ordure* en *or pur*, de transformer notre péché en sainteté. Quel vertige et quelle espérance pour les pauvres pécheurs que nous sommes. Une des dernières lettres que sainte Thérèse envoie à sa sœur Léonie contient tous ces éléments révolutionnaires. Léonie, fidèle disciple de la petite voie de Thérèse ne manquera pas de les faire siennes : « Je t'assure que le Bon Dieu est bien meilleur que tu le crois. Il se contente d'un regard, d'un soupir d'amour... Pour moi je trouve la perfection bien facile à pratiquer, parce que j'ai compris qu'il n'y a qu'à prendre Jésus par le Cœur... Regarde un petit enfant, qui vient de fâcher sa mère en se mettant en colère ou bien en lui désobéissant ; s'il se cache dans un coin avec un air boudeur et qu'il crie dans la crainte d'être puni, sa maman ne lui pardonnera certainement pas sa faute, mais s'il vient lui tendre ses petits bras en souriant et disant : "Embrasse-moi, je ne recommencerai plus". Est-ce que sa mère pourra ne pas le presser contre son cœur avec tendresse et oublier ses malices

enfantines?... Cependant elle sait bien que son cher petit recommencera à la prochaine occasion, mais cela ne fait rien, s'il la prend encore par le cœur jamais il ne sera puni¹⁴. » Cette base posée, comment le vivre concrètement ? Voici quelques pistes...

3.2 Soigner « l'après-péché »

Nous disions plus haut qu'il existe en l'homme une tendance foncière à se haïr à la suite de ses ratés ou de ses péchés. De ce fait, nous avons intérêt à porter une attention toute particulière à l'après-raté, l'après-péché. Que faisons-nous de notre péché une fois qu'il est commis ? Quelle est notre réaction suite à un manque de charité commis ou à une parole blessante en direction du prochain ? Lorsque nous nous sommes vautrés dans une ornière, en restons-nous là, nous complaisant dans cette mauvaise tristesse d'avoir raté notre but, ou avons-nous le réflexe de nous relever aussitôt et de nous jeter dans les bras de la miséricorde divine ?

3.2.1 Vraie et bonne culpabilité

Suite à une faute, ressentir de la tristesse et même une certaine culpabilité n'est pas forcément une mauvaise réaction. Cela peut-être le signe d'un désir de bien faire, d'une certaine délicatesse d'âme qui ne veut pas blesser le Cœur du Seigneur. Mais avec cette bonne tristesse, peut se glisser une mauvaise tristesse, une culpabilité morbide, que Dieu ne veut pas et nous demande de rejeter au loin. Saint

14. THÉRÈSE DE LISIEUX, *Lettre* 191 à Léonie, le 12 juillet 1896.

Paul pointe très justement cette double tristesse, notamment dans la seconde lettre aux Corinthiens : « La tristesse selon Dieu produit en effet un repentir salutaire qu'on ne regrette pas ; la tristesse du monde, elle, produit la mort » (2Co 7,10).

Le piège de la psychologie moderne est qu'elle nous intime l'ordre de rejeter toute forme de culpabilité et de tristesse suite à un acte manqué. Or il existe une saine tristesse due au péché et qu'il ne faut surtout pas nier ou étouffer. Celle-ci provient de l'Esprit Saint qui nous fait en quelque sorte participer à sa propre « tristesse » de nous voir marcher en dehors des clous de l'amour. Nous avons été créés pour accomplir le bien, et lorsque nous ne suivons pas cette orientation intérieure, une petite voix intérieure, celle de notre conscience, fonctionne alors comme un clignotant rouge, nous signalant que nous avons « contristé l'Esprit Saint » (Ep 4,30). L'Esprit est lui-même la loi intérieure de notre conscience¹⁵.

Si d'une part nous devons être attentifs à la voix intérieure de l'Esprit qui nous parle par une saine tristesse et de « bons » remords, par ailleurs rejetons de toutes nos forces, de toute notre foi, cette autre

15. « Quand des païens privés de la Loi accomplissent naturellement les prescriptions de la Loi, ces hommes, sans posséder de Loi, se tiennent à eux-mêmes lieu de Loi ; ils montrent la réalité de cette loi inscrite en leur cœur, à preuve le témoignage de leur conscience, ainsi que les jugements intérieurs de blâme ou d'éloge qu'ils portent. » : Rm 2,14-15. Pour sa part, le concile enseigne que la « conscience est le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où sa voix se fait entendre. » : Concile VATICAN II, *Gaudium et spes* n° 16.

forme de culpabilité « qui conduit à la mort », selon les mots de Paul. Dieu nous demande de la combattre, car elle est un mélange d'*orgueil*, de *peur* et de *désespérance* :

- **Orgueil.** Nos chutes mordillent tout d'abord notre amour-propre. Il est très déplaisant de se voir pauvres et minables, cela écorne tellement le beau portrait que nous cherchons à donner de nous-mêmes. La personne se dit plus ou moins confusément : « *Je ne me le pardonnerai jamais!* » Léonie a très tôt débusqué cet orgueil qui peut se cacher derrière le découragement dans l'exercice de la vertu. Dans le dernier billet de ses résolutions de retraite, daté de 1937, on peut trouver ces mots : « Gémir sur mes défauts comme je l'ai fait jusqu'ici, cela n'est pas à propos ; je reconnais que c'est de l'orgueil¹⁶. »

- **Peur.** Quoi qu'en pensent les gens, le péché n'est jamais neutre. Dès qu'il est commis, s'engouffre avec lui une forme de doute sur Dieu : « Va-t-il encore m'aimer après ce que je viens de faire ? » Les couples qui s'aiment savent très bien que la peur de ne plus être aimé par l'autre peut être très forte lorsque l'amour a été trahi par l'un des conjoints. Ce qui vaut pour l'amour humain s'applique à plus forte raison dans notre relation d'amour avec Dieu. Le livre de la Genèse offre à ce sujet une page pleine de vérité. L'auteur ancien n'a sans doute pas suivi les cours de Monsieur Freud, et pour cause, mais quelle connaissance du cœur de l'homme dans ces

16. Cité par Marie BEAUDOUIN-CROIX, *op. cit.*, p. 162.

lignes! Rappelons-nous le premier couple: Adam et Ève viennent de briser l'alliance avec Dieu en mangeant de l'arbre symbolique du jardin et leur réflexe premier est de se cacher. Dieu se met alors à les chercher « Où es-tu? » C'est alors que le premier homme répond: « J'ai entendu ton pas dans le jardin; *j'ai eu peur* parce que je suis nu et je me suis caché » (Gn 3,10-11). L'expérience profonde de la miséricorde sera difficile sans une lutte tenace contre « l'Accusateur » (Ap 12,10), qui cherche par tous les moyens à nous persuader que Dieu s'éloigne de nous suite au moindre péché, qu'il ne peut plus nous aimer comme avant. N'écoutons pas ce semeur de doute, repoussons au loin ce démon qui utilise la peur pour nous éloigner de l'amour indéfectible de Dieu. Léonie, toute faible et pauvre qu'elle était, se faisait très forte dans sa lutte contre la peur: « Je supplie sans cesse d'enlever de moi tout alliage imparfait dans mon désir véhément de tomber au plus tôt dans les bras de mon Père céleste, puisque je suis la petite victime de son amour miséricordieux: *avoir peur de Lui! mais ce serait par trop injurieux*¹⁷. »

• **Désespérance.** Lorsque nous cultivons la tristesse suite à un « clash », à une faute, cela peut conduire à une forme de désespérance envers la divine miséricorde. La personne se dit alors: « *Dieu ne me le pardonnera jamais!* » Ce fut malheureusement l'impasse dans laquelle Judas s'engouffra. Il désespéra tellement de sa trahison qu'il pensa à tort qu'elle n'était pas récupérable, et

« il alla se pendre », nous dit l'Évangile (Mt 27,5). Saint Paul a bien raison d'affirmer que la « tristesse selon le monde » peut conduire à la « mort »! Nous pouvons, fort heureusement, ne pas choisir l'issue fatale de Judas, mais dès que nous nous enfermons dans la moindre tristesse suite à un péché, nous sommes dans la même logique que l'apôtre renégat: nous doutons de la divine miséricorde ou nous la tenons à distance, elle qui n'attend qu'un soupir de notre part pour nous étreindre de sa tendresse. Dans le même billet de résolution de retraite de 1937, on trouve ces mots au ton très libérateur: « Je dois donc m'humilier et non pas me dépiter. Je veux être petite, toute petite! Les petits enfants tombent sans se faire grand mal, ils sont trop petits pour cela; voilà bien le modèle que je veux imiter. Jésus attend cela de moi, je le sens¹⁸. »

3.2.2 Porter une attention toute particulière à « l'après-péché »

Une fois qu'on a saisi ce mécanisme subtil de la double tristesse, on cherche à soigner d'une manière toute particulière « l'après-péché ». Certes, le péché blesse le Cœur de Dieu. Ceci dit, si le péché heurte l'amour de Dieu, l'après-péché peut lui faire encore plus de peine, à partir du moment où je m'installe dans cette tristesse morbide dénoncée plus haut, lorsque je cultive la peur de ne plus être aimé de Dieu, lorsque je doute qu'il puisse m'aimer encore.

Le découragement suite à une chute peut tout à fait se comprendre. Mais lorsqu'on s'y attarde, on

17. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 27 décembre 1923.

18. Cité par Marie BEAUDOUIN-CROIX, *op. cit.*, p. 162.

paralyse la joie de Dieu de faire miséricorde. Voilà pourquoi Léonie, qui avait tendance à s'appesantir sur elle-même, portait le fer particulièrement sur ce point-là : « Petite maman chérie, écrit-elle à sa confidente Pauline, la ferveur de ma retraite est bien tombée au fin fond de l'eau, mais cependant après mes chutes (moins fréquentes) je ne me décourage plus comme avant¹⁹. »

Cher lecteur, soyons particulièrement attentifs à ces petits « vague-à-l'âme » que nous laissons parfois s'immiscer en nous. Si la cause provient d'un raté, d'un péché, transformons-nous en Jeanne d'Arc. Une fois cette tristesse débusquée, boutons-la hors des frontières de notre âme, et jetons-nous aussitôt, minables et pécheurs, dans la fournaise d'amour du Cœur de Dieu. Dans le patrimoine salésien, si important pour la vie spirituelle de Léonie, on peut trouver ces mots de saint François de Sales adressés à sainte Jeanne de Chantal : « Encore que je me sente misérable, je ne m'en trouble point, et quelquefois j'en suis joyeux, pensant que c'est une vraie bonne besogne pour la miséricorde de Dieu²⁰. »

3.2.3 Lorsque la misère devient un tremplin vers la divine miséricorde

Le mystère de Noël exerçait sur le cœur de Léonie une fascination, elle y reconnaissait l'irruption de l'Amour miséricordieux dans l'histoire des hommes. Nous savons que cette contemplation peut

rester très abstraite, vaporeuse. Comment entrer concrètement dans ce mystère de l'amour débordant de Dieu pour les pécheurs que nous sommes ? « *Avec ses misères, s'offrir aussitôt à Jésus, pour lui faire plaisir!* » Ces paroles se voudraient une charte pour le pauvre pécheur, avide de s'abandonner à l'amour miséricordieux. Reprenons ce concentré et tentons d'en décliner les grandes lignes.

- **Faire plaisir.** Nous avons déjà montré comment on pouvait faire plaisir au Seigneur en offrant nos vertus mais aussi nos chutes et nos pauvretés. Toujours et encore ce Dieu diffusif qui n'attend qu'un mot, qu'une autorisation du pécheur pour l'êtreindre de son amour. Cultivons l'art de nous servir de nos chutes. Il ne s'agit pas de les multiplier bien évidemment, comme si le péché en lui-même pouvait faire plaisir au Bon Dieu. L'art de chuter consiste à tout faire pour aimer le Christ en évitant la moindre indélicatesse, mais en cas de péché, à ne jamais s'arrêter à la tristesse de la faiblesse commise. Au contraire on cherchera à s'en servir comme d'un tremplin en vue d'un plus grand abandon à Dieu.

- **Avec ses misères.** Dans la vie spirituelle, il faut souvent toucher du doigt notre impuissance pour prendre au sérieux la toute-puissance de Dieu. Il ne s'agit pas de s'inventer soi-même des situations périlleuses. Prudence en ce domaine, « la chair est faible » (Mc 14,38). Non, il s'agit de tirer parti des moments où nous tombons à terre pour mieux permettre à Dieu de nous relever. Cette fameuse impuissance qui oblige fort heureusement à nous jeter en Dieu par la confiance : « Un petit mot de

19. Lettre de Léonie à Pauline, le 21 janvier 1917.

20. FRANÇOIS DE SALES, Lettre à sainte Jeanne de Chantal, le 4 mars 1608.

mon âme si grande pécheresse et qui ne peut avoir peur du bon Dieu ! Bien au contraire, c'est ma misère extrême qui me donne cette confiance et je pense avec joie que [...] je tomberai naturellement dans ceux [les bras] de Jésus et de sa Maman du Ciel, quelle audace²¹ ! »

• **Aussitôt.** Le mot aussitôt est important. Il suggère qu'il ne faut pas demeurer trop longtemps dans l'affliction d'être tombé. Dieu attend avec impatience, comme dans la parabole du bon samaritain, que nous lui permettions de panser nos blessures et nous prendre sur ses épaules. Ne tardons pas, sous prétexte de contrition mal comprise, ne le privons pas de cette joie qui est la sienne de faire miséricorde. « Le trône de la miséricorde de Dieu, c'est notre misère », aimait à dire le Père fondateur de la Visitation²².

• **S'offrir à Jésus.** Qu'il est difficile de se laisser aimer gratuitement, qu'il est difficile de se relever sans attendre et de donner ses péchés à Jésus sans chercher à les reprendre. Au monastère de la Visitation on aimait la belle naïveté de Léonie, signe de son esprit d'enfance. Ainsi, chaque année à la veille de la Nativité, il ne manquait pas une jeune visitandine malicieuse pour demander à Léonie de lire tout haut le fameux dialogue entre Jésus et saint Jérôme, paroles qui faisaient à chaque fois verser des larmes d'émotions chez Léonie : « – Jérôme, lui demande Jésus, que me donnes-tu pour mon jour

de naissance ? – Divin Enfant, je vous donne mon cœur. – C'est bien, mais donne-moi quelque chose de plus. – Je vous donne toutes mes prières, toutes mes affections. – Je veux plus encore. – Je vous donne tout ce que j'ai, tout ce que je suis. – C'est encore trop peu. – Divin Enfant, je n'ai plus rien ; que voulez-vous que je vous livre de surcroît ? – Jérôme, donne-moi tes péchés. – Que voulez-vous en faire ? – Donne-moi tes péchés, afin que je te les pardonne tous ». Et notre Léonie, lisant ces derniers mots, fondait en larmes, laissant échapper : « Oh, Divin Enfant, vous me faites pleurer. »

Ne privons pas le divin enfant-Jésus de ce trésor de notre misère. Ce que nous nous empressons de jeter dans une poubelle, c'est ce que Dieu désire pour mieux le changer en lui-même. Qu'il en faut de l'humilité pour cela. Finalement l'humilité parfaite, ne consiste-t-elle pas à ne plus se regarder qu'en Jésus ? C'est ce que pratique Léonie et qui devient pour elle source de joie profonde : « Conclusion, écrit Léonie à sa sœur Marie, ne plus m'arrêter à ma susceptibilité, les tout-petits n'ont pas de personnalité... Je regarderai avec amour Dieu comme mon souverain Bien, mon Tout, me détournant de ce qui ne regarde que moi²³. »

21. Lettre de Léonie à ses deux sœurs, le 25 mai 1941.

22. FRANÇOIS DE SALES, *Cœuvres complètes*, 26 vol., éditions d'Annecy 1892-1932, 6. 22.

23. Lettre de Léonie à Marie, le 14 octobre 1937.

Cinquième jour

Après-midi

La petite voie au cœur de la nouvelle évangélisation

Tout au long de ces pages, nous n'avons eu de cesse de montrer la puissance de la petite voie dans une existence humaine. Le lecteur aura nettement perçu le pouvoir unifiant de la grâce, même chez un être abîmé ou pour le moins défavorisé, tel que Léonie. Mais pour que se réalise une telle transfiguration, l'âme ne peut pas se contenter de consulter des livres spirituels traitant de la voie d'enfance, comme si l'érudition ou la seule connaissance pouvait agir par enchantement. Non. Si Léonie s'est effectivement mise à l'école du pur amour salésien et de l'abandon thérésien, c'est principalement en *pratiquant* cette spiritualité, plus exactement en se *laissant pratiquer* par l'Esprit qui en est l'âme. Le résultat est là, évident, bouleversant, Léonie sur la fin de sa vie, n'est plus la même: ce qui la mettait à terre auparavant ne l'effondre plus, ce qui l'emprisonnait ne la paralyse plus, ce qui l'attristait ne la terrasse plus. Elle est devenue une femme libre, de la liberté même de l'Esprit d'amour.

Au cours de ce dernier chapitre, nous voudrions montrer que la pratique du saint abandon n'a pas seulement des conséquences bénéfiques pour la personne elle-même qui l'adopte, cette petite voie s'avère un puissant levier de renouvellement pour

l'Église et pour le monde. Pour être plus précis, la petite voie est au cœur et au fondement de la nouvelle évangélisation.

1. La voie d'abandon au fondement de la nouvelle évangélisation

De nos jours, à l'intérieur de l'Église, on parle de manière décomplexée de la nouvelle évangélisation. On ne peut que s'en réjouir. Après des décades où le discours pastoral de rigueur était l'enfouissement, cela fait du bien de pouvoir sortir enfin des catacombes, de pouvoir rendre compte, par le témoignage de vie mais aussi par la parole explicite, de la foi qui nous anime. Ceci dit, on peut se demander parfois si l'évangélisation actuelle ne pêche pas, principalement sous ces trois aspects : comment comprend-on l'articulation entre l'action de l'homme et la grâce de Dieu dans l'apostolat ? Et qu'en est-il de la place de la Croix au cœur de la mission ? Dans l'Église, avons-nous encore le « salut des âmes » ? Nous allons voir que la petite voie se trouve très précisément à la jointure de ce triple questionnement.

1.1 Rappeler le primat de la grâce

En matière d'évangélisation on ne peut qu'être admiratif devant la générosité et les trésors d'inventivité dont font preuve les apôtres actuels et anciens, qu'ils soient baptisés ou pasteurs. Si la générosité n'est pas à mettre en doute, le « trop-plein » de générosité peut tout de même interroger.

Expliquons-nous. On peut être très dévoué au service de la mission mais de manière pas toujours très ajustée : comme si tout dépendait de nous en matière d'apostolat, et Dieu serait sommé, au terme de nos entreprises missionnaires, d'y apposer sa bénédiction. On peut tomber dans ce piège sans être du tout orgueilleux... seulement un peu « pélagien », oublieux du fameux primat de la grâce. Sommes-nous véritablement, profondément convaincus, que sans Jésus nous sommes parfaitement incapables de produire le moindre atome de grâce, de susciter la moindre conversion. Prenons garde, on peut même être *intellectuellement* convaincu que Dieu est le seul Maître de notre évangélisation et pourtant, *concrètement* ne pas lui donner la première place dans notre organisation pastorale. Il en faut des années avant de parvenir à une telle pauvreté d'esprit et dépendance intérieure vis-à-vis de Dieu. Il faut en subir des creusets purificateurs pour enfin se considérer, pour ce que nous sommes vraiment, à savoir de purs instruments inutiles – et pourtant éminemment actifs et créatifs – entre les doigts de l'Esprit, « l'agent principal de l'évangélisation¹ ».

À strictement parler, la mission n'est pas notre affaire mais celle de Dieu ; à strictement parler, le feu missionnaire ne provient pas de nos attraits ou de notre compassion, mais d'abord du désir missionnaire de Dieu lui-même, « je suis venu jeter un feu sur la terre, et comme je voudrais que déjà il fût allumé » (Lc 12,49) – feu, dont il veut embraser

1. PAUL VI, Exhortation apostolique sur l'évangélisation *Evangelii nuntiandi* n° 75.

son Église. Être missionnaire, ce n'est pas donc pas d'abord *faire* de l'apostolat pour Dieu et pour les autres, c'est essentiellement se *laisser faire*, se laisser embarquer dans le dessein de salut de Dieu sur le monde : « L'activité missionnaire, rappelle le Concile Vatican II, n'est rien d'autre, elle n'est rien de moins que la manifestation du dessein de Dieu, son épiphanie et sa réalisation dans le monde et son histoire, dans laquelle Dieu conduit clairement à son terme, au moyen de la mission, l'histoire du salut². »

Et la voie d'abandon dans ce contexte ? Elle se présente comme l'école par excellence de la nouvelle évangélisation et ceci pour deux raisons, qui d'ailleurs s'appellent l'une l'autre :

- Tout d'abord, la voie d'enfance opère le « bon branchement » ! En installant l'âme dans une pauvreté intérieure et une dépendance à la grâce, elle la branche sur la véritable et unique source de tout apostolat, Dieu lui-même. Ce bon branchement réalisé permet à Dieu d'être Dieu *dans* l'âme et *par* l'âme. La petite voie représente un antidote particulièrement indiqué contre le fameux pélagianisme, évoqué plus haut³. Le petit est convaincu qu'en dehors de Dieu il n'est rien et ne

2. Concile VATICAN II, Décret sur l'activité missionnaire de l'Église *Ad gentes*, n° 9.

3. Parmi les priorités pastorales proposées par le Pape Jean-Paul II pour le troisième millénaire, on trouve *le primat de la grâce* : « Il y a une tentation qui depuis toujours tend un piège à tout chemin spirituel et à l'action pastorale elle-même : celle de penser que les résultats dépendent de notre capacité de faire et de programmer. Certes, Dieu nous demande une réelle collaboration à sa grâce, et...

peut rien. Il a la sagesse de se brancher sur la seule source capable de le rafraîchir et d'abreuver ceux qui s'approchent de lui : « Il est comme un arbre planté auprès des cours d'eau ; celui-là portera fruit en son temps et jamais son feuillage ne sèche ; tout ce qu'il fait réussit » (Ps 1,3).

- Il est funeste d'enfermer la petite voie dans une spiritualité intimiste, « mon petit Jésus et moi, tous les deux seuls dans mon petit coin de prière » ! C'est avoir une vue bien courte et rabougrie de la vie spirituelle que de penser les choses ainsi. L'homme n'est pas une île mais une presqu'île, il appartient à un Corps plus large que lui. Donc, lorsqu'une âme se branche sur Dieu, elle permet à l'Esprit de l'envahir. Mais comme l'Esprit est une vague impétueuse, il ne peut qu'aller au-delà de cette âme, la déborder et se déverser invisiblement mais réellement sur le monde. L'apôtre est en fait un vase qui se laisse remplir par Dieu et l'évangélisation est le débordement de ce vase par la grâce. S'ouvre alors une perspective étonnante : le disciple de la petite voie est un *récepteur* de la grâce qui devient – parfois et même souvent malgré lui – *transmetteur* de la grâce. Plus Léonie, avec les ans, s'est laissée brûler par l'amour de Dieu, plus elle avait le désir d'embraser le monde de la charité divine : « Toucher

... il nous invite donc à investir toutes nos ressources d'intelligence et d'action dans notre service de la cause du Royaume. Mais prenons garde d'oublier que « sans le Christ nous ne pouvons rien faire ». Quand ce principe n'est pas respecté [du primat de la grâce], faut-il s'étonner si les projets pastoraux vont au-devant de l'échec et laissent dans le cœur un sentiment décourageant de frustration ? » : JEAN-PAUL II, Lettre apostolique *Novo millennio ineunte* n° 38.

les âmes à la fin des temps, s'écrie-t-elle dans un mot adressé à Céline ; et les ramener toutes à son amour car notre doux Jésus n'est pas connu, c'est pour cela qu'il n'est pas aimé⁴ ».

1.2 Redécouvrir la puissance de la Croix

À ce qu'il nous semble, la crise actuelle de l'Église, surtout dans les pays d'ancienne chrétienté, trouve son origine, pour une part, dans un déni de la croix. L'affaïssement de son dynamisme missionnaire est à chercher dans l'oubli de la souffrance offerte au profit des âmes. Certains discours à propos de la nouvelle évangélisation semblent confondre les *moyens* avec le *fondement* : créer un site internet d'évangélisation, inventer de nouvelles techniques d'apostolat direct, etc., tout cela n'est que moyens... merveilleux moyens certes, mais uniquement des moyens au service de la mission. Hier, aujourd'hui et demain, l'unique fondement du salut et donc de l'apostolat, c'est la Croix du Christ dans la puissance de sa Résurrection. Comment a-t-on pu en venir à oublier et même à mettre de côté ce qui est central ? Le Christ a sauvé le monde par sa souffrance offerte dans l'amour. Le disciple n'est pas au-dessus du Maître, il ne pourra pas non plus faire l'économie de la souffrance offerte s'il veut travailler à la conversion des âmes, à moins de confondre l'annonce du Royaume avec la promotion de simples valeurs humaines, à moins de réduire l'Église à une simple « O.N.G. de compassion », selon l'expression du pape François.

4. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 14 mai 1922.

Et la voie d'abandon dans ce contexte ? Prenons bien garde de faire des tris sélectifs à propos de la doctrine de sainte Thérèse de Lisieux à laquelle s'est abreuver largement Léonie. Notre docteur ès sciences spirituelles invite certes à l'abandon de l'enfant, mais jamais Thérèse n'occulte la place de la croix plantée au cœur de la petite voie. Dans un courrier, elle écrivait à une de ses sœurs : « Il n'y a que la souffrance qui puisse enfanter des âmes à Jésus⁵ ».

Lorsqu'on lit attentivement les lettres de Léonie on est frappé aussi par la place que la croix occupe dans son désir d'appartenir totalement au Christ afin de mieux obtenir des grâces pour l'Église et pour le monde. La véritable voie d'enfance ne rejette pas la croix car elle en connaît la fécondité au service de la mission. Le petit est, plus que tout autre, à cause de sa faiblesse et de ses limites, spontanément apeuré face à la croix. Mais justement parce qu'il se sait très faible, lorsque l'épreuve se présente à lui, cela l'oblige à se blottir dans la plaie du Christ. En paix, plongé dans le côté embrasé de son Seigneur, le petit est disposé à se laisser éduquer par l'Esprit, seul habilité à enseigner la science de la croix, à la fois croix purificatrice et croix rédemptrice.

- **Croix purificatrice.** Le petit sait que seule la croix est capable de détartre en lui cette suffisance qui l'empêche de devenir enfant entre les mains de son Père. Résolutions de retraite de Léonie, le 7 octobre 1934 : « Le bon Dieu me fait voir clair

5. THÉRÈSE DE LISIEUX, Lettre 129 à Céline.

comme le jour que je dois toujours plus me plonger dans mon néant. Il me veut aimer ma petitesse, mon impuissance à tout bien : alors, être heureuse de n'être rien [...] Je fais miennes ces paroles de ma sainte petite sœur qui m'aideront puissamment, j'en ai la douce confiance : "Ô Jésus que ne puis-je dire à toutes les petites âmes ta condescendance ineffable ! Je sens que si, par impossible, tu en trouvais une plus faible que la mienne, tu te plainrais à la combler de faveurs plus grandes encore, pourvu qu'elle s'abandonnât avec une entière confiance à ta miséricorde infinie"⁶. »

• **Croix rédemptrice.** Le petit se sent bien impuissant à toucher les âmes. Mais parce qu'il a une vive conscience de son impuissance, l'Esprit peut lui enseigner le secret des secrets : l'offrande des souffrances dans l'amour est le grand et puissant levier de l'apostolat. Quelle joie alors pour le disciple de la petite voie de se savoir utile au bonheur des autres et à la conversion des âmes, ceci grâce à ses multiples petits oui prononcés dans les joies comme dans les croix. Léonie à sa sœur Céline : « En attendant, il faut souffrir et bien souffrir surtout. [...] Si tu veux, faisons un défi ensemble. Toi, sur la croix, tu contempleras la Face bénie et défigurée de notre doux Sauveur, pour le consoler, et moi, je contemplerai son côté ouvert ; de là j'irai jusqu'à son Cœur : que de grâces de conversion n'obtiendrons-nous pas toutes deux ! Ne quittons plus ce poste

6. *Lettre* de Léonie à Pauline, le 4 novembre 1934. À propos de la parole de Thérèse citée par Léonie, cf. THÉRÈSE DE LISIEUX, *Manuscrit B 5v*.

d'amour⁷. » Notons, à travers ces quelques paroles de Léonie, les traits distinctifs de la petite voie au service de l'évangélisation : la croix n'est pas occultée ou déniée ; au contraire elle est plantée au cœur de cette spiritualité de l'abandon ; ajoutons enfin que l'amour est la clé qui scelle l'ensemble. Tout ceci est bien éloigné d'un quelconque dolorisme.

1.3 Retrouver le souci du salut des âmes

L'oubli de la croix rédemptrice est intimement lié à la perte du souci du salut des âmes. La quasi-disparition de cette expression dans la prédication ou lors des discussions à propos de la mission et de la pastorale est un signe probant de cette inquiétante amnésie. Lorsqu'on affirme, comme c'est malheureusement trop fréquent de nos jours, qu'il n'y a plus d'enfer et que de toute manière « on ira tous au paradis », comme dirait Polnareff, on voit difficilement pourquoi il faudrait se soucier du salut des âmes⁸.

7. *Lettre* de Léonie à Céline, le 3 août 1899.

8. Le théologien jésuite Jacques Servais rapporte ces propos du pape émérite lors d'une discussion qu'il eut avec lui autour de la foi, au cours de laquelle il fut justement question de l'enfer : « Les grands missionnaires du XVI^e siècle étaient encore convaincus que ceux qui ne sont pas baptisés sont à jamais perdus, ce qui explique leur engagement missionnaire. Dans l'Église catholique d'après Vatican II, une telle conviction a été définitivement abandonnée. » De ce constat, ajoute Benoît XVI, « découle une double crise profonde. D'un côté cela semble enlever toute motivation à un futur engagement missionnaire. Pourquoi devrait-on essayer de convaincre les gens d'accepter la foi chrétienne quand ils peuvent se sauver aussi sans elle ? » Et d'un autre point de vue, « s'il y en a qui peuvent se sauver aussi par d'autres moyens, finalement, la raison pour laquelle le chrétien est lié aux exigences de la foi chrétienne et à sa morale n'est plus évidente. Mais si la foi et le salut ne sont...

Et la voie d'abandon dans ce contexte ? À plusieurs reprises, nous avons indiqué qu'un authentique abandon spirituel se reconnaît en ce qu'il nous décentre de nous-mêmes. On ne s'abandonne pas uniquement pour être bien, mais pour faire du bien, à Dieu et aux autres. Ce qui polarise le disciple de la petite voie, c'est l'amour : parce qu'il aime, il ne peut que vouloir le bonheur des autres. Pour cela il s'offre à Dieu dans l'abandon pour devenir instrument d'amour entre ses mains. Ne pensons pas que Léonie est soucieuse du salut des âmes, parce « qu'elle est de son temps », comme si cette inquiétude pour le salut de tous était dépassée. C'est peut-être nous les modernes qui « datons », en effet, l'oubli du salut des âmes est le signe d'une dangereuse régression. Demandons à Léonie de nous sortir d'une certaine léthargie apostolique, qu'elle rallume en nous cette bienfaisante angoisse pour les âmes : « Que je voudrais avoir une âme d'apôtre, soupire Léonie auprès de Céline. Le salut des âmes m'attire tout à fait et me stimule dans toutes mes actions. Nous ne sommes religieuses que pour cela, n'est-ce pas, petite sœur chérie⁹ ? »

... plus interdépendants, même la foi devient non motivée. » : Propos rapportés dans le cadre de la conférence intitulée : « Au moyen de la foi. Doctrine de la justification et expérience de Dieu dans la prédication des Exercices Spirituels », promue par la *Rettoria del Gesù* à Rome, entre le 8 et le 10 octobre 2015. Cf. www.avvenire.it/Cultura/Pagine/Convergenze-sulla-misericordia-.aspx.

9. Lettre de Léonie à Céline, le 23 septembre 1900.

La petite voie, du « su-sucre » pour âme sentimentale recroquevillée sur son petit moi ? Non, la voie d'abandon pratiquée par Léonie, rien d'autre que du feu, le feu évangélisateur du Cœur même du Christ qui a soif d'embraser le monde entier de son amour.

2. S'offrir pour la gloire de Dieu et le salut du monde

La vie des saints est presque toujours marquée par un seuil qui coïncide avec un acte de donation à Dieu. Cette démarche peut revêtir diverses formes : un simple oui, la consécration religieuse ou un acte d'offrande plus ou moins solennel prononcé seul ou avec d'autres. L'itinéraire des deux grands maîtres de vie spirituelle de Léonie que furent saint François de Sales et sainte Thérèse de Lisieux, a connu un avant et un après l'acte d'offrande. L'évêque de Genève traversa dans sa jeunesse une grave crise intérieure, au point d'en être physiquement écrasé. C'est alors qu'il entre dans une église et se rend à la chapelle de la Vierge et prononce un acte de parfait abandon à Dieu : « En ce même instant, rapporte sainte Jeanne de Chantal, il se trouva parfaitement et entièrement guéri¹⁰. » Pour la petite Thérèse, son acte d'offrande fut un pas décisif dans son ascension spirituelle. Elle le prononça le 9 juin 1895, en la fête de la Sainte Trinité, pour répondre aux attentes de Jésus qui « désire être aimé » et attend

10. Cf. André RAVIER, *François de Sales : un Sage et un Saint*, éd. Nouvelle Cité, pp. 27-28.

d'être « déchargé » du trop-plein de sa miséricorde en « embrasant les âmes¹¹ ». Comment Léonie, à si bonne école, n'aurait-elle pu, voulu mettre ses pas dans ceux de ses deux modèles en matière d'abandon spirituel ? À quelques mois de son grand départ, à l'occasion du renouvellement de ses vœux, elle prononce de manière plus appuyée son acte de donation, pour la gloire de Dieu et le salut du monde : « Petites sœurs aimées, que je suis heureuse d'avoir fait mes noces de vermeil ; en ce jour béni tout intime, j'ai renouvelé mes saints vœux par la grande formule et récite entièrement *l'acte si beau à l'Amour miséricordieux*¹². » Alors que sa fin était imminente, sur son lit d'agonisante, il suffisait qu'à voix basse, syllabe après syllabe, on répète à l'oreille de Léonie son Acte d'Offrande, pour que notre mourante s'anime de nouveau.

2.1 Acte d'offrande, qu'est-ce à dire ?

Au terme de ces pages, il serait bien étonnant que notre lecteur n'ait pas été touché par l'itinéraire de Léonie. Attiré par la voie d'enfance qui a si bien réussi à notre visitandine, ce même lecteur peut avoir le désir de franchir le pas, de faire lui aussi un acte d'abandon à Dieu, afin de devenir son tout-petit et goûter au pouvoir transformant de la grâce. Avant même de considérer comment l'acte d'offrande est tout à la gloire de Dieu et pour le salut du monde, quelques précautions ne sont peut-être pas superflues pour encadrer cette démarche qui est

une étape importante sur le chemin de l'abandon.

- Précisons tout d'abord que cet acte de donation n'a rien d'une démarche officielle qui obligerait, tels des vœux religieux, à changer d'état de vie pour le pratiquer au mieux. Que l'épouse ou l'époux se rassurent, ils n'ont pas à quitter leur conjoint pour mieux se livrer à l'amour de Dieu ! Cette offrande de soi est à vivre dans la vocation qui est la nôtre. Finalement, elle n'est rien d'autre que le renouvellement des promesses de notre baptême. S'offrir à Dieu n'a donc rien d'une démarche élitiste, cela devrait même être la condition normale de tout baptisé¹³.

- Faut-il attendre d'être prêt ou parfait pour enfin prononcer cet acte de donation ? Heureusement que Léonie n'a pas attendu d'être digne et parfaite en tout point pour se donner à Dieu, sinon elle ne se serait jamais abandonnée à sa grâce. Suivons humblement son exemple, livrons-nous sans attendre d'être au top de la vertu, sachant pertinemment que c'est de nous offrir imparfaits qui va permettre au Christ « rendu parfait » (He 5,9), de parfaire, d'affiner notre don. Considérons les choses du bon bout de la lorgnette : la grâce, toujours et encore le primat de la grâce.

13. Lorsque saint Paul exhorte les fidèles, il leur propose « d'offrir [leur] personne en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel » (Rm 12,1). Le Concile Vatican II, parlant du « sacerdoce royal » des fidèles, demande aux prêtres d'apprendre « aux chrétiens à offrir la victime divine à Dieu le Père dans le sacrifice de la messe, et à faire avec elle l'offrande de leur vie. » : Concile VATICAN II, Décret sur le ministère et la vie des prêtres, *Presbyterorum ordinis* § 5.

11. THÉRÈSE DE LISIEUX, *Manuscrit A*, 84 r°.

12. *Lettre* de Léonie à ses deux sœurs, le 27 octobre 1940.

Munis de ces quelques clés, nous pouvons maintenant pénétrer plus sereinement dans la voie d'enfance en franchissant le seuil de l'offrande de soi, « pour la gloire de Dieu et le salut du monde ».

2.2 *S'offrir pour la gloire de Dieu*

Au cours de ces pages nous n'avons pas voulu tromper notre lecteur à propos des enjeux majeurs de l'abandon spirituel. Nous avons précisé à plusieurs reprises que si la petite voie d'abandon est simple – et elle simplifie réellement ! – il n'en demeure pas moins qu'elle est exigeante et même onéreuse. Se livrer à Dieu ne saurait se réduire à la récitation pieuse d'un acte d'offrande. Non, il s'agit de s'en remettre à Jésus afin d'être sa « petite balle » à travers le tout d'une vie. Que cela n'effraie pas, Dieu n'est que bonté, il saura jouer avec sa petite balle, sans la fracasser ou l'éprouver au-delà de ses forces.

2.2.1 *S'offrir est le plus grand acte d'adoration*

S'offrir véritablement à Dieu nécessite de ne pas négocier ou calculer le rapport « qualité/croix » : procéder ainsi relève du « chantage » spirituel. On se donne ou on ne se donne pas : « fais de moi ce qu'il te plaira », telle est l'orientation profonde de l'abandon. Par cette donation, par ce oui sans réserve, l'âme permet à Dieu de prendre possession d'elle. Possession d'un type tout à fait particulier puisque la personne ne perd pas sa liberté, au contraire elle la trouve. Sa vie n'en devient pas terne puisqu'elle s'ouvre aux nouveautés de l'Esprit Saint. Mesurons bien la grandeur que représente le fait de

se laisser saisir par Dieu. Il ne s'agit pas seulement d'une posture spirituelle admirable, mais de l'acte de l'adoration le plus grand. En se laissant prendre, en se laissant envahir par les flots impétueux de l'amour divin, l'âme glorifie Dieu de la manière la plus haute qui soit. C'est par cette remise totale de lui-même – « Père, en tes mains je remets mon esprit » (Lc 23,45) –, que Jésus-Christ a glorifié son Père et a obtenu la réconciliation du genre humain.

2.2.2 *Lorsque « l'enfance spirituelle » devient « maternité spirituelle »*

Le tout-petit qui, à cause de ses limites et de ses pauvretés, fait le choix de s'abandonner à Dieu glorifie Dieu d'une autre manière. Prenons bien la mesure de l'enfance spirituelle : l'âme se fait pure capacité de Dieu, son impuissance la poussant à se livrer au Tout-puissant. Ayant désormais toute latitude, Dieu inonde progressivement cette personne par « l'Esprit qui est répandu dans l'âme » (cf. Rm 5,5). Or cet Esprit est l'Esprit du Fils du Père. Les conséquences pour l'âme sont doubles : en se laissant prendre par Jésus, le baptisé devient davantage fils, fils dans le Fils unique ; et comme c'est l'Esprit du Fils du Père à qui il se livre, ce baptisé, tout en devenant de plus en plus fils, deviendra de plus en plus père, de la paternité même du Père des Cieux : « Je fléchis les genoux en présence du Père de qui toute paternité, au ciel et sur la terre, tire son nom. Qu'il vous arme de puissance par son Esprit, que le Christ habite en vos cœurs. » (Ep 3,14-17). *L'enfance spirituelle*, si elle est vraiment vécue en

Dieu, se transforme automatiquement en *paternité* (ou *maternité*) *spirituelle* : cela ne vient pas d'abord des vertus de la personne livrée mais de l'amour divin qui est diffusif de soi. Tel un torrent, lorsqu'une brèche lui est ouverte, il touche l'âme réceptive, mais aussi toutes les personnes qui vont s'approcher de cette âme. C'est cela le rayonnement spirituel. Léonie se faire mère, canal de la grâce, en offrant ses souffrances, son eczéma : « L'eczéma fait plus que montrer ses cornes, il est sorti de sa coquille, il est furieux [...] je souffre pour la cessation de la révolte de l'Action Française, pour toutes les grandes causes qui touchent particulièrement le cœur de notre Pontife et Père bien aimé, et pour les intentions de notre très cher Évêque¹⁴. »

Dans le même registre, je voudrais mentionner un autre bénéfice spirituel et missionnaire de l'acte d'offrande, de la voie d'abandon. Il arrive de rencontrer des personnes dépourvues de force psychologique et parfois même blessées dans leur identité. Elles éprouvent mille peines à être fils, fille. Or je constate que lorsque ces pauvres – l'insuffisance affective est une forme réelle de pauvreté – entrent résolument dans l'abandon et pratiquent au quotidien la voie d'enfance, eh bien on les voit devenir de plus en plus fils, ils maîtrisent davantage leurs affects, apprennent à garder une juste distance dans leurs rapports avec les autres. La remise d'eux-mêmes à Dieu a un impact direct sur leur manque de confiance en eux-mêmes. Rien

d'étonnant à cela : lorsqu'on s'abandonne à un Dieu qui nous fait une immense confiance, comment, par contrecoup, ne pas grandir dans la confiance en soi-même ? Cette confiance en soi va même se traduire par une certaine « autorité » spirituelle qui émane de la personne avec le temps. Le blessé devient médecin, l'enfant devient père, le pauvre devient maître. Certains naissent avec une *autorité naturelle*, d'autres, par leur fréquentation assidue de l'amour de Dieu, vont acquérir une *autorité surnaturelle*. Ces derniers pourront difficilement tirer orgueil d'un tel rayonnement, car leurs pauvretés natives resteront présentes longtemps. Cela ne les soucie plus, ils ont dit oui, leurs yeux sont désormais fixés sur Jésus. Ils ne sont plus obsédés par leurs limites, elles sont même devenues des « amies ». Léonie est le portrait type de ce pauvre qui a acquis, non par elle-même, mais par la grâce de Dieu, une autorité sereine, un rayonnement apostolique étonnant. Quand on pense que dès sa mort, les gens réclamaient des objets lui ayant appartenu, elle que beaucoup considéraient comme « gentille » mais tout de même bien démunie. Au cours de plusieurs entretiens, le cardinal Suhard avait très bien perçu cette aura, cette autorité spirituelle cachée derrière une nature défavorisée : « C'est une humble violette, soustraite volontairement à tous les regards, et qui n'attirait l'attention sur elle que par le parfum des vertus qui ornaient sa vie. [...] Ce sont de telles vies qui construisent ici-bas, dans le silence, l'édifice de la sainteté, la vraie cité de Dieu. *Ce sont elles qui attirent la bénédiction du Ciel*, non seulement

14. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 2 janvier 1931.

sur le lieu où elles habitent, mais sur l'univers tout entier¹⁵. »

2.2.3 S'offrir par la Vierge Marie

La très sainte Vierge Marie a toujours tenu une grande place dans la vie spirituelle de Léonie. Mais sur la fin de sa vie, cette relation s'est intensifiée, elle avait toujours le chapelet à la main. Nous pourrions n'y voir qu'une expression de piété. Léonie n'a pas théorisé théologiquement sur la place que doit tenir Marie dans la vie du chrétien, elle est foncièrement pratique. Mais sa dévotion à Marie est plus que de la dévotion. Si la Vierge mérite véritablement le titre de « Mère de Dieu », alors adoptons-la comme la Mère de notre vie en Dieu ! C'est ce qu'elle fit, jusque dans sa manière de se livrer à Dieu. À la veille de sa profession religieuse, le 2 juillet 1900, elle écrit à ses trois sœurs : « C'est le 2 juillet à 9 heures du matin que je me donne sans réserve à *Jésus par Marie*¹⁶. » Dans cet esprit, profondément « catholique », nous recommandons vivement à notre lecteur, si la bonne idée lui venait de se livrer à Dieu dans l'état qui est le sien, de faire cette démarche, « en Marie ». En procédant ainsi, il ne fait qu'épouser la manière dont le Christ est venu nous sauver : c'est en effet par Marie que Dieu s'est donnée aux hommes, c'est donc par Marie qu'en retour les hommes doivent se donner à Dieu. On peut donc se donner à Jésus par Marie en un jour solennel, mais l'important est d'inscrire cette donation dans le quotidien, à

travers la succession des événements et des tâches à accomplir. Comment ? C'est très simple : vivre tout en elle, que la Sainte Vierge soit pour chacun et chacune ce qu'elle est vraiment, une Mère. Léonie était très simple dans sa relation à Marie, dans la manière avec laquelle elle s'en remettait à elle pour qu'elle la remette à Dieu. Il lui suffisait de dire « Maman » et tout était dit, et tout était vécu en elle. Même sa mort, Léonie l'a vécue en Marie, alors qu'elle semblait sans vie, on devinait sur ses lèvres qu'elle égrenait le mot « Maman »¹⁷. Quelques années plus tôt elle laissa échapper : « Pour nous, notre unique refuge dans l'horrible tempête qui nous menace c'est son Cœur Sacré et celui de sa très Sainte Mère et la nôtre. Ayons confiance dans ce port très sûr¹⁸. »

2.3 S'offrir pour le salut de l'Église et du monde

Nous avons entendu les paroles fortes du cardinal Suhard, signifiant combien la vie pauvre, cachée et tout offerte de Léonie était un carburant pour le renouveau du monde et de l'Église : « Ce sont de telles vies qui construisent ici-bas, dans le silence, l'édifice de la sainteté, la vraie cité de Dieu. *Ce sont elles qui attirent la bénédiction du Ciel*, non seulement sur le lieu où elles habitent, mais sur l'univers tout entier¹⁹. » Que ces propos lourds de sens viennent éclairer nos débats actuels à propos de la pastorale et de la nouvelle évangélisation. Il est possible

15. Père Stéphane-Joseph PIAT, *op. cit.*, p. 218.

16. *Lettre* de Léonie à ses trois sœurs, le 8 juin 1900.

17. Cf. Père Stéphane-Joseph PIAT, *op. cit.*, p. 216.

18. *Lettre* de Léonie à Céline, le 16 septembre 1938.

19. Père Stéphane-Joseph PIAT, *op. cit.*, p. 218.

que des êtres moins en vue dans l'Église, les moins crédibles avec leurs plaies et leurs limites criantes, soient en fait de très grands acteurs de la mission, à partir du moment où ils offrent à Dieu leur rien et leur sentiment d'apparente inutilité. Par la vie de ses saints, Dieu semble prendre plaisir à renverser nos valeurs et nos hiérarchies souvent trop humaines : « Ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ; ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort ; ce qui dans le monde est sans naissance et ce que l'on méprise, voilà ce que Dieu a choisi ; ce qui n'est pas, pour réduire à rien ce qui est » (1Co 1,27-28).

2.3.1 Se livrer à « l'Époux » conduit à s'offrir pour « l'Épouse » !

La petite voie, si elle est vraiment branchée sur Dieu, décentre, arrache littéralement la personne hors d'elle-même. S'abandonner c'est se livrer, et se livrer c'est ne plus se garder. Si tel est l'axe majeur de la voie d'enfance, comment l'âme livrée pourrait-elle se donner entièrement à l'Époux qu'est le Christ, et se désintéresser de sa divine épouse qu'est l'Église ? Se livrer à « l'Époux » conduit à s'offrir pour « l'Épouse » !

Cette veine était très présente dans la vie spirituelle de Léonie : sa vie livrée au Christ la pousse à aimer plus intensément l'Église et à s'offrir pour son renouveau et sa sanctification.

2.3.2 Amour de l'Église

Léonie sait bien que l'Église n'est pas le Christ. Mais elle ne la considère pas non plus comme une institution purement humaine, un « grand machin », elle la voit comme l'épouse du Seigneur. Faut-il que le Christ ait aimé à ce point son Église pour se livrer pour elle à travers une passion si cruelle ? Léonie ne sépare pas ce que Dieu a uni, dans le sillage de sainte Jeanne d'Arc, elle croit que « le Christ et l'Église, c'est tout un » ! Son amour de l'Église s'exprimait par une grande vénération envers le sacerdoce des prêtres. Dans ses papiers personnels on a retrouvé plusieurs paroles du saint curé d'Ars qui la bouleversaient : « Le sacerdoce est un écoulement du Cœur de Jésus. » Elle envoyait les familles qui comptaient un prêtre dans leur rang. Elle a même avoué que, si elle avait eu un frère curé de paroisse, elle serait restée près de lui à son service. Sa vocation religieuse était conçue comme une offrande afin que Dieu suscite des vocations et sanctifie ses ministres. D'ailleurs parmi ses notes intimes, elle avait épinglé cette parole grave de saint Pie X : « Sauver un prêtre, c'est sauver cent âmes, c'est sauver mille âmes, c'est sauver dix mille âmes²⁰ ! » Il en fut de même pour son amour du Magistère de l'Église, Monsieur Martin lui ayant inculqué très tôt cette dévotion. En 1927, elle écrit à ses trois sœurs : « Tout ce qui vient de Rome me fait un extrême plaisir et m'intéresse au plus haut point,

20. Cf. Père Stéphane-Joseph PIAT, *op. cit.*, p. 208.

surtout quand c'est du Saint-Père lui-même, [notre bien aimé Pie XI], je l'aime tant²¹ ! »

On ne trouvait pas, dans son amour pour l'Église, cet irénisme naïf, cette mentalité « pas de vague » qui confine parfois à la complicité avec le mensonge, avec les plaies qui abîment la sainte Église de pécheurs. Elle savait nommer les choses, signe d'une âme profondément libre. À plusieurs reprises, elle s'exprime sur les dissensions causées par l'Action Française: « Nous ne faisons qu'un cœur et qu'une âme avec vous pour que tous ces révoltés de l'Action Française reconnaissent enfin leur erreur et qu'ils viennent en fils très soumis se jeter dans les bras du Père de famille tout grand ouvert pour les recevoir avec amour²². » Elle, la pauvrete qui n'aimait guère les conflits, savait se transformer en guerrière et se déchaîner contre ceux qu'elle nommait les « suppôts de Satan²³ » qui en veulent à l'Église, « elle s'armait alors, commente le Père Piat, du courroux de saint Jérôme ou du feu vengeur d'Élie... pour se calmer ensuite en digne fille de saint François de Sales²⁴. »

2.3.3 Souffrir et s'offrir pour l'Église

Si elle n'hésite pas à dénoncer le mal qui atteint l'Église elle ne cherche pas pour autant à endosser le costume du réformateur qui voudrait à tout prix convertir l'Église sans avoir à se convertir lui-même, sans avoir à porter un peu du péché des membres

21. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 21 novembre 1927.

22. *Ibid.*, le 31 mars 1929.

23. Lettres de Léonie à Céline, le 6 août 1926 ; à ses trois sœurs, le 26 décembre 1934 ; à Céline, le 6 août 1937.

24. Cf. Père Stéphane-Joseph PIAT, *op. cit.*, pp. 208-209.

d'Église. C'est un trait assez bouleversant de son intercession et de son abandon pour le bien de l'Église. Plutôt que de se cantonner dans la critique stérile, elle accepte de souffrir et d'offrir ses peines. Elle le fait en esprit de *réparation* et de *co-rédemption*.

• « **Petits rédempteurs dans l'unique Rédempteur** ». Le Christ est bien sûr l'unique Rédempteur et le salut du monde n'a pas été réalisé à moitié par lui. Mais son unique médiation n'est pas une tour d'ivoire fermée sur elle-même, elle demeure ouverte à l'offrande des petites âmes qui consentent à devenir de « petits rédempteurs » dans l'unique Rédempteur. Cela manifeste la haute idée que Dieu se fait de nous. Il ne nous considère pas comme de simples esclaves ou réceptacles neutres, mais comme de véritables « coopérateurs de Dieu » (1Co 3,9), rien de moins que cela ! Léonie a une vive conscience de la grandeur d'un tel appel, elle redouble de générosité pour se donner sans réserve à Dieu afin que sa grâce se répande dans les âmes : « Nous les épouses de Jésus crucifié, écrit-elle à ses sœurs, nous continuons ce qui manque à sa très douloureuse Passion, puisque nous pouvons prier, souffrir et nous immoler pour notre Bien Aimé, quel mystère ineffable et combien digne d'envie... Il s'est endormi dans sa soif d'amour pour les âmes et il veut bien compter sur nous, ses privilégiées, ses consacrées pour lui donner à boire, quelle faveur²⁵ ! »

• « **Petits réparateurs dans l'unique Sauveur** ». Il est une autre dimension de la Rédemption qu'on

25. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 12 avril 1936.

appelle la réparation. Le Christ n'a pas seulement sauvé les hommes, il a en quelque sorte *compensé* le mal commis par un plus grand bien, il a réparé. À l'époque de Léonie, cette dimension de réparation n'était pas boudée, comme c'est le cas de nos jours. Léonie, se sait bien pauvre, mais elle compte sur la grâce de Dieu pour remplir cet office de réparation: « Le Bon Dieu m'a choisie pour être sa petite réparatrice cette année », glisse Léonie à ses sœurs²⁶. Rien de déplacé dans son ministère de réparation, elle le vit comme une œuvre d'amour en forme de consolation envers Dieu: « Mon genou va mieux, on le rôtit avec de l'iode, cela me cause des démangeaisons enragées, priez bien pour votre petite poule mouillée, si peu généreuse dans la souffrance; il faut *réparer, consoler notre Bien Aimé*²⁷. »

Que notre lecteur ne se laisse pas effaroucher par ce programme généreux et onéreux. Léonie est très limitée, nous n'avons pas cessé de le dire. Les petits ne peuvent pas s'inventer des mortifications forçant l'admiration... ils sont trop petits pour cela. Que font-ils? Ils prennent la vie comme elle vient et les souffrances comme elles se présentent. Ils ne s'en inventent pas, mais lorsqu'elles frappent à leur porte, les petits leur parlent ainsi: « *Vous pouvez entrer, je suis bien incapable par moi-même de vous accueillir et de vous porter, mais Jésus et Marie sont avec moi pour le faire, "je puis tout en Celui qui me rend fort" (Ph 4,13).* » Léonie a conscience de son rien,

26. Lettre de Léonie à ses trois sœurs, le 22 novembre 1931.

27. *Ibid.*, le 12 juillet 1936.

elle offre donc ces riens pour le bien du monde et de l'Église: « Je me regarde comme le petit ânon du monastère et certes mon sort est digne d'envie, que de renoncements, que de pratiques connues de Jésus seul, que d'âmes je peux sauver par ces petits riens qui sont mon humble moisson, toute petite comme moi. Oh! les âmes de prêtres, surtout, elles ont tout mon attrait²⁸. »

Cher lecteur, nous espérons que vous avez passé un bon moment en compagnie de Léonie, plus encore, que votre âme en a été réchauffée, vivifiée. Une chose est certaine, Léonie est attirante, tout d'abord parce qu'elle est de notre race, cabossée comme la plupart d'entre nous, mais plus profondément parce qu'elle est humble. En présence d'un humble on ressort toujours grandi, c'est la magie de la petitesse! Peut-être vous retrouverez-vous dans cette réflexion d'une personne qui a eu la grâce de s'entretenir avec Léonie au parloir de la Visitation de Caen: « Quels bons moments j'ai la joie de passer avec sœur Françoise-Thérèse quand elle vient au parloir: on peut dire d'elle que c'est le bon sens allié à l'amour du Bon Dieu. C'est une vraie petite sainte et si humble! Elle se fait aimer de tout le monde²⁹! »

Si après toutes ces pages où nous nous sommes mis à l'écoute de Léonie, il ne fallait retenir qu'une seule

28. Lettre de Léonie à Pauline, le 1^{er} octobre 1905.

29. Propos tenus par Mademoiselle Violette Castel, sœur de la carmélite Marie de la Trinité, la fameuse novice qui, avec Léonie,...

de ses paroles pour résumer, tel un bouquet, son secret de vie, sans hésiter nous proposerions celle-ci. « Ô mon Dieu, dans ma vie où vous avez mis peu de ce qui brille, faites que comme vous, j'aïlle aux valeurs authentiques dédaignant les valeurs humaines pour estimer et ne vouloir que l'absolu, l'éternel, l'amour de Dieu, à force d'Espérance³⁰. » L'essentiel y est : le consentement à sa pauvreté afin de mieux se jeter en Dieu pour qu'Il la transfigure. Cher lecteur, notre main dans celle de Léonie, entrons résolument dans la voie d'abandon, ne retardons pas plus longtemps le temps de l'amour, ne retardons pas le temps de notre joie !

... a le mieux compris et pratiqué la petite voie de Thérèse. Cf. Marie BEAUDOUIN-CROIX, *op. cit.*, p. 152.

30. Léonie, *Résolutions de retraite*, le 7 octobre 1934. Cf. *Lettre de Léonie à Pauline*, le 4 novembre 1934.

Table des matières

Conseils de lecture	7
<i>Premier jour – Matin</i>	
Brève histoire d'une âme	11
1. Jeunesse	13
2. Vocation	20
3. Consécration	28
4. Fin de vie	35
5. Rayonnement	36
<i>Premier jour – Après-midi</i>	
La puissance de la grâce	39
1. Léonie, <i>disciple</i> et pas seulement <i>élève</i> de la petite voie	41
2. Vivre en Dieu transforme réellement	43
2.1. Dieu n'est pas une idée mais un amour	43
2.2. Croire à l'union transformante	45
2.3. Plus c'est gratuit, plus ça rapporte!	47
2.4. Pas d'élévation sans purification	51
2.5. Pourquoi l'élévation en Dieu est-elle douloureuse?	53
2.6. Pourquoi l'élévation en Dieu nous paraît-elle si lente?	55
3. Léonie, une immense espérance pour les cabossés de la vie	61

Deuxième jour – Matin

La petite voie	67
1. La petite voie, essai de définition	68
1.1. <i>La petite voie en quelques mots simples</i>	68
1.2. <i>Entre faire et laisser faire</i>	69
1.3. <i>Un faire qui se laisse faire !</i>	72
1.4. <i>L'enfance spirituelle n'est pas l'infantilisme</i>	75
1.5. <i>Une petite voie à travers les petits riens</i>	77
1.6. <i>La petite voie, n'est-ce pas un peu trop facile ?</i>	81
2. Les deux sources de la petite voie chez Léonie	84
2.1. <i>Très tôt baignée dans la spiritualité salésienne</i>	85
2.2. <i>Saint François de Sales, la petite voie avant l'heure</i>	87
3. Décomposer la petite voie	89

Deuxième jour – Après-midi

Se savoir aimé et désiré par Dieu	93
1. Être aimé de Dieu, fondement de la petite voie	93
1.1. <i>Être aimé pour mieux aimer</i>	93
1.2. <i>Léonie a été aimée</i>	95
1.3. <i>L'amour peut guérir les blessures de l'amour</i>	97
2. Fausses images de Dieu	98
2.1. <i>Un Dieu « bourreau »</i>	99
2.2. <i>Un Dieu « radin »</i>	102
2.3. <i>Un Dieu « lointain »</i>	103
3. Le vrai Dieu est assoiffé de se donner	106
3.1 <i>En Dieu, Être et Amour ne font qu'un</i>	106
3.2 <i>Dieu « diffusif de soi » : clé de la petite voie</i>	107
3.3. <i>Aimer en se laissant aimer</i>	113
3.4. <i>La sainteté de la petite voie, une très haute sainteté</i>	117
3.5. <i>Primat de l'accueil de l'amour</i>	118

Troisième jour – Matin

Accueillir notre pauvreté	121
1. Les pauvretés de Léonie	122
2. Accueillir notre pâte humaine	128
2.1. <i>Accueillir ce que je suis devenu</i>	128
2.2. <i>Cesser de me rêver</i>	129
2.3. <i>Accepter que certains plis demeurent longtemps</i>	130
3. Ne pas se comparer	132
4. Ne pas se décourager	135
4.1. <i>Humilité</i>	135
4.2. <i>Humour sur soi</i>	137
5. Considérer comment Dieu me voit	139
5.1. <i>Seul l'amour de Dieu élève la créature</i>	139
5.2. <i>Seul l'amour de Dieu voit nos intentions profondes</i>	140
6. Considérer comment Dieu se sert de nos pauvretés	142

Troisième jour – Après-midi

Se décider pour Dieu	147
1. Dis-moi ta détermination intérieure, je te dirai ta trajectoire spirituelle!	148
2. L'étonnante détermination de Léonie	150
2.1. <i>Volonté constante pour se convertir</i>	151
2.2. <i>Désir persévérant d'être religieuse</i>	151
2.3. <i>Décision ferme de devenir sainte</i>	152
3. Comment affermir notre décision pour Dieu ?	154
3.1. <i>Demander le désir du désir</i>	154
3.2. <i>Fortifier notre volonté avec persévérance</i>	155
3.3. <i>Pratiquer des renoncements volontaires</i>	157
3.4. <i>Laisser la Croix nous émonder</i>	165
3.5. <i>L'obéissance est guérissante</i>	170

Quatrième jour – Matin

Se recevoir de l'Esprit Saint dans la confiance	175
1. Remettre la vie chrétienne « à l'endroit »	177
2. « Sans moi, vous ne pouvez rien faire »	180
3. Confiance en l'Esprit Saint	184
3.1. <i>Confiance de l'enfant</i>	184
3.2. <i>Exercer notre confiance par la prière</i>	186
4. Apprendre à se laisser « gouverner » par l'Esprit	193
5. Apprendre à discerner la voix de l'Esprit	196
5.1. <i>Réflexe de la vie dans l'Esprit</i>	196
5.2. <i>Comment discerner la voix de l'Esprit</i>	198

Quatrième jour – Après-midi

S'abandonner à la divine Providence	203
1. L'abandon est don de soi à un Autre	204
1.1. <i>Abandon et « lâcher-prise »</i>	204
1.2. <i>L'abandon authentique est une alliance</i>	206
2. Le plan d'amour de la Providence sur ma vie	208
2.1. <i>La volonté de Dieu, c'est Dieu!</i>	208
2.2. <i>« Les événements, c'est Moi! », dit Dieu</i>	211
2.3. <i>Quelques pièges à propos de la Providence</i>	213
3. L'abandon progressif à la volonté providentielle de Dieu	217
3.1. <i>Résignation</i>	218
3.2. <i>Acceptation</i>	220
3.3. <i>Dépendance amoureuse</i>	221
4. Les fruits de l'abandon à la Providence divine	223

Cinquième jour – Matin

Se livrer à la divine miséricorde	229
1. L'abandon n'est pas du « quiétisme »	229
2. L'humilité de se laisser « aimer » par la divine Miséricorde	234
2.1. <i>Il est bien difficile de s'aimer soi-même en dehors de la divine miséricorde</i>	234
2.2. <i>La seconde conversion</i>	236
2.3. <i>Douloureuse joie!</i>	237
2.4. <i>La divine miséricorde est « thérapeutique »</i>	239
2.5. <i>Pardonner aux autres pour être pardonné par Dieu</i>	240
3. L'humilité de se laisser « sauver » par la divine Miséricorde	242
3.1. <i>La puissance de la miséricorde</i>	242
3.2. <i>Soigner « l'après-péché »</i>	245

Cinquième jour – Après-midi

La petite voie au cœur de la nouvelle évangélisation	255
1. La voie d'abandon au fondement de la nouvelle évangélisation	256
1.1. <i>Rappeler le primat de la grâce</i>	256
1.2. <i>Redécouvrir la puissance de la Croix</i>	260
1.3. <i>Retrouver le souci du salut des âmes</i>	263
2. S'offrir pour la gloire de Dieu et le salut du monde	265
2.1. <i>Acte d'offrande, qu'est-ce à dire?</i>	266
2.2. <i>S'offrir pour la gloire de Dieu</i>	268
2.3. <i>S'offrir pour le salut de l'Église et du monde</i>	273

Achevé d'imprimer le

sur les presses de
à
pour le compte des
Éditions du Carmel